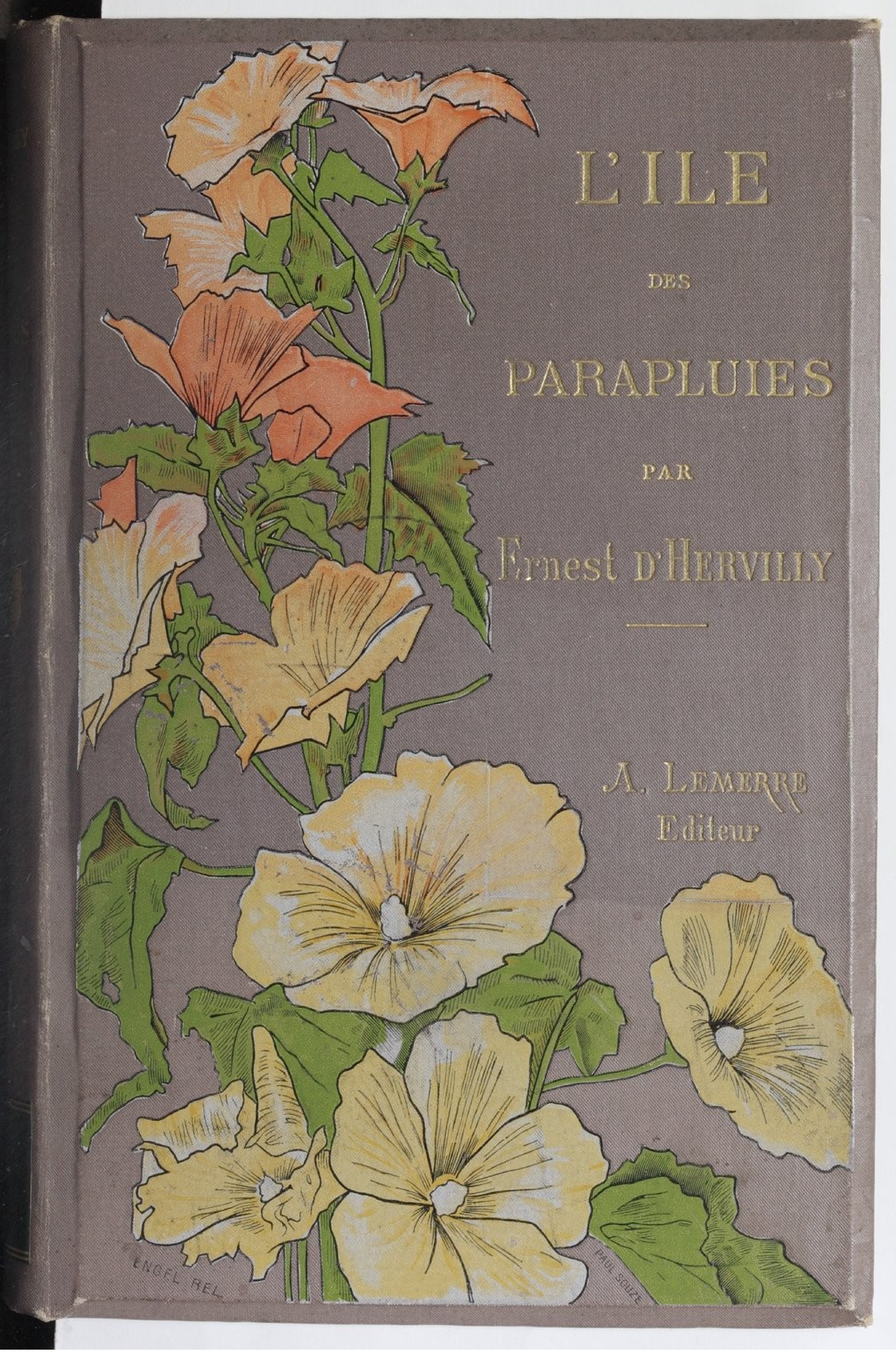
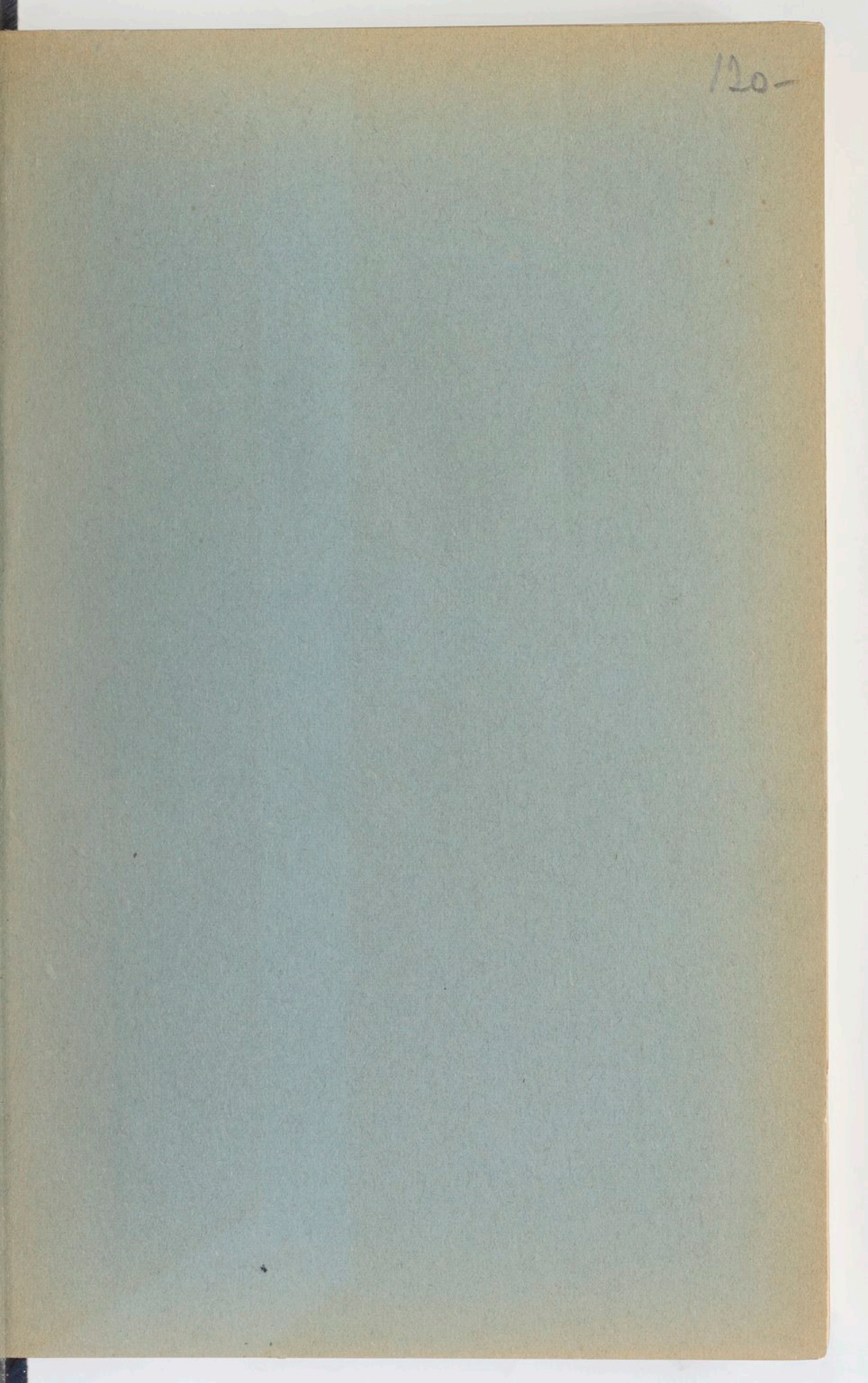



# L'Ile des parapluies, aventures du gâte-sauce Talmouse


BnF Gallica


L'ILE
DES
PARAPLUIES
PAR
Ernest D'HERVILLY
A. LEMERRE
Editeur
ENGEL REL
PAUL SOUZE


120-

# L'Ile des Parapluies

AVENTURES DU GATE-SAUCE TALMOUSE



Des oiseaux pêchés à la ligne et des poissons tués à coups de flèche. (P. 197)

ERNEST D'HERVILLY

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# L'Ile des Parapluies

AVENTURES DU GATE-SAUCE TALMOUSE





PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

*A MARIE, A EUGÈNE VIOLLAT,*

*la sœur et le frère*

*de leur vieil ami,*

E. D'H.

# AVANT-PROPOS

*« Les personnes capables, à qui j'ai communiqué cette Relation, m'ayant unanimement assuré que, malgré ses défauts, ils espéroient qu'elle seroit favorablement reçüe du Public, je me suis abandonné à leurs sentimens, en consentant qu'elle fût imprimée.*

*« Si ce petit livre n'est pas absolument indigne de Vous être offert, puissiez-vous ne pas dédaigner de Vous en faire quelque amusement, dans les moments de Votre loisir. »*

HENRY LEGUAT, *gentilhomme bressan ; Dédicace de ses « Voyages et Aventures » à* Henry Grey, *marquis et comte de Kent. 1721.*

Chers et jeunes Lecteurs,

L'auteur des présentes *Aventures de Talmouse* n'a rien à ajouter, rien à retrancher, au modeste préambule du narrateur français d'autrefois.

Il se borne donc à le reproduire, mot à mot, en guise de préface.

Il l'accompagne toutefois de ses vœux pour le maintien de Votre bonne santé et de ses souhaits pour le succès de Vos études.

E. D'H.




# I

## LA TOURTE EN RETARD

— C'est étonnant, madame Durand!... s'écriait M. Durand, papetier parisien, rue d'Hauteville, le soir du dernier dimanche de septembre 1887, en présence des siens et de quelques amis, tous réunis à sa table avec l'espoir, bien légitime, de dîner confortablement. — C'est étonnant, madame Durand!... Il est, montre en main, sept heures cinq...

— Vingt! hasarda un convive affamé.

— Cinq! Je vais comme la Bourse. — Mais, n'importe! Il est sept heures, sonnées depuis longtemps, et nous attendons toujours la Tourte; une Tourte commandée pour six heures!...

— Pour cinq heures trois quarts, papa! — Par précaution...

— Bon! De mieux en mieux! La Tourte est en retard d'une grande heure! C'est toujours la même chose, madame Durand! Cette sotte de Clète aura sans doute commis quelque grossière erreur en faisant sa commande...

— Non, mon ami. Cette pauvre Clète vient de me le répéter, les larmes aux yeux, elle a donné exactement l'heure, le nom, le prénom et l'adresse... Mais sous votre République! monsieur Durand..., les pâtissiers sont les maîtres, et ils se moquent de tout!...

— C'est ce que nous verrons, madame Durand, et il est bien inutile de mêler la politique là-dedans. Quand cette Tourte et... ce gâteau, je crois? arriveront enfin ici, vous les renverrez, voilà tout, et du diable si je les paie!...

A cette parole de l'implacable M. Durand, un long murmure d'effroi et de révolte grondante, comme il s'en élève sur les radeaux perdus en

pleine mer, circula parmi les assistants. Ils avaient lampé la soupe, mastiqué un bœuf bouilli à peu près aussi savoureux qu'un fragment de câble mouillé d'eau de mer sous les tropiques, et grignoté de tristes hors-d'œuvre. Mais ils avaient compté se rattraper sur une Tourte aux godiveaux réparateurs. Ils protestaient donc contre son renvoi, à l'unanimité.

La même scène et les mêmes clameurs se produisaient régulièrement, tous les dimanches, chez les Durand, entre six heures et demie et sept heures.

— Eh bien! poursuivit M. Durand, vaincu par la rumeur générale et par sa propre voix intérieure, j'apporte un amendement au paragraphe. On acceptera la Tourte... et le gâteau, mais pas un sou de pourboire au gâte-sauce! Vous m'entendez, madame Durand, pas un sou! Vous incriminez à tort les sentiments du patron. C'est le *patronet* qui est fautif. Je connais leurs allures, aux gâte-sauces! Est-ce que je ne les vois pas, tous les jours, devant ma vitrine, arrêtés pendant des heures, examinant successivement mes plumes, mes crayons, mes compas, mes pains à cacheter, etc., tandis que le soleil fond, dans la

manne qui tient leur tête bien à l'ombre, de délicats édifices en sucre filé, mêlé de roses...

— Parbleu! Mais, ajoute un ami, les stations devant les boutiques, ce sont encore de véritables bienfaits pour le consommateur! car les gâte-sauces ont des habitudes bien autrement pernicieuses. Pour jouer au bouchon, par exemple, ils déposent leur manne sur le premier banc venu, où les vol-au-vent et les savarins subissent les impertinences des chiens rôdeurs...

— C'est donc pour ça qu'il n'y a jamais qu'une écrevisse sur les Tourtes? Les autres, les chiens s'en font des bisques dans leur pauvre petit estomac, c'est bien évident.

— Bah! murmura un sage convive, instruit par une longue expérience, nous la mangerons tout de même, la suprême écrevisse!

— Oui, si la Tourte apparaît avant minuit!...

— Plus une tourte est en retard, plus elle est près d'arriver...

— Un bel axiome à se mettre sous la dent!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'entrée solennelle de la bonne, Clète, — avec la Tourte! — interrompit les orateurs, qui devenaient amers et acerbes.

Il y eut comme un roucoulement de joie autour de la table.

— Vous l'avez secoué, je pense, ce garçon?

— Ah! je vous crois, monsieur, et comme un prunier!

— Et pas de pourboire, n'est-ce pas?... Mme Durand a dû vous le dire?...

— Pas un centime! Je lui aurais plutôt donné une claque.

— Et qui était-ce, celui-là?

— C'est ce grand *flin* de Talmouse, madame. Vous savez, celui qui est déjà venu dimanche dernier. Un garçon long comme un jour sans pain, avec des oreilles évasées, le visage tout pâle et rempli de taches de *son*.

— C'est bon; il n'a que ce qu'il mérite!... Merci, Clète. Allez soigner votre salade, ma fille, et pas trop de vinaigre.

— Et maintenant, dit M. Durand, à la Tourte! Allons, bon! Elle est au *roux!* Et il n'y a pas même une écrevisse!

— C'est étrange. Clète l'a commandée au *blanc,* comme toujours.

— Oui, et comme toujours, elle est au roux! C'est étonnant, madame Durand!...



— Allons, allons, ne la laissons pas refroidir davantage.

— Enfin!... Excusez-nous. Qui veut du couvercle?

— Moi! cria tout le monde.

. . . . . . . . . . . . . . .

# II

## TALMOUSE

Les vœux des Durand sont comblés. Qu'il n'en soit plus question.

Mais disons pourquoi la Tourte de famille fut en retard, ce dernier dimanche de septembre, de beaucoup plus de quarts d'heure que les dimanches précédents.

Talmouse, le grand *flin* au visage pâle constellé de taches de rousseur, dont les oreilles débordaient, largement, de chaque côté de sa toque blanche, n'était pas un gâte-sauce plus flâneur que ses confrères. Il l'était autant. Mais seulement pendant la semaine. Le dimanche, au contraire,

il s'efforçait, réellement, de contenter tout le monde et son maître.

Ainsi, le jour où il apparaît dans ce récit, Talmouse, sifflant sous sa manne et marchant rondement, ne s'était arrêté que deux fois dans son essor, depuis qu'il l'avait pris au seuil de l'officine patronale. La première fois, ç'avait été pour son plaisir. Il avait assisté avec une satisfaction sans égale à la course, disons au véritable *match*, tacitement engagé entre trois individus qu'éperonnait leur âpre espoir d'arriver premier à une place, aperçue enfin, et vacante par un hasard extraordinaire, à l'impériale d'un omnibus. La lutte engagée au pied du véhicule par les concurrents essoufflés fournit à Talmouse un délicieux spectacle. La seconde fois, ce fut pour son instruction que le gâte-sauce serra son frein. Voyant un monsieur de bel aspect s'apprêter à faire renouveler l'éclat de sa chaussure, il s'immobilisa en se disant : « Je vais me payer ça ! » Et il avait contemplé et enregistré d'un bout à l'autre les détails des us et coutumes du cireur à médaille en activité, d'un air de profond intérêt, et comme trouvant cette manœuvre éminemment suggestive.

Après quoi, sifflant de nouveau, il était reparti

sous petite vapeur, mais déterminé à ne plus rien voir de gai ou de curieux sur sa route, car il songeait tout à coup aux Durand éperdus !

Il allait, méprisant même les abois des chiens derrière ses talons, l'œil charmé par le simple jeu des nuages, et regardant en l'air, autant que le lui permettait, bien entendu, sa manne qu'il maintenait d'une main, tandis que l'autre était insérée dans la poche de sa cotte à raies bleues.

La rencontre soudaine d'un de ses souliers et d'un corps mou, ramena ses regards vers le sol.

Il y aperçut un beau et gros portefeuille. Il se baissa avec des prodiges d'équilibre pour assurer un niveau constant, dans les bains-marie, aux sauces confiées à ses soins, et ramassa l'objet perdu, qu'il examina, ouvrit, explora.

A la vue d'un grand nombre de solides papiers imprimés de toutes les nuances, illustrés de figures symboliques, dames et messieurs, et de signatures illisibles, que ce vaste portefeuille renfermait dans ses entrailles, Talmouse murmura avec un dédain parfait :

— Ollala ! — Tout ça, c'est de l'*english !*

Puis, après une seconde de réflexion, il reprit :

— Oui, mais ça ressemble aux *machins* que j'ai vus chez les changeurs, sous des sébiles? ça vaut peut-être de l'argent? Eh bien, il doit être frais, le monsieur qui a perdu ça! Mais, où est-ce qu'il demeure? — Pas de carte! Pas de lettre que je puisse comprendre! — En route pour chez le commissaire, alors! — Ah! bien oui, mais, et les Durand qui attendent leur Tourte! — Diable! C'est égal, faut faire comme dans les journaux.

En achevant ce discours, qu'il prononçait mentalement, Talmouse remettait tous les papiers dans les poches du portefeuille. Parmi les derniers, il aperçut des billets bleus, en liasse.

— Ollala! mais je connais ça, moi! C'est de la Banque, ça. — Oui, voilà le portrait de je ne sais qui, avec sa cuvette à ailes sur la tête, en transparence. — Raison de plus pour ne pas garder ça une minute de plus!

Talmouse fourrait alors le portefeuille dans sa veste blanche, qu'un mouchoir à carreaux et divers objets faisaient bomber comme la poche d'une sarigue en voyage avec ses petits. Puis, rapide comme la flèche, une main à sa manne où les sauces ondulaient follement dans leurs bains-marie, l'apprenti pâtissier poursuivait sa carrière,

interrogeant les sergents de ville sur la situation du plus prochain bureau de police.

Ayant enfin atteint un commissariat, où il fut reçu par un secrétaire soupçonneux et de mauvaise humeur, qui daigna lui déclarer tout d'abord que son supérieur n'avait pas commandé de tourte, attendu qu'il dînait en ville, Talmouse commença sa déclaration.

Mais, aux premiers mots, le secrétaire lui ordonna de se taire, et de répondre, et plus vite que ça, à un interrogatoire en règle.

— Votre nom? Votre adresse? Votre profession? Comment ces valeurs sont-elles parvenues entre vos mains?

— Mais, monsieur, d'abord, ce n'est pas entre mes mains, c'est entre mes pieds qu'elles sont arrivées...

— Ne riez pas, ou je vous fourre!... Votre nom?

— Mais mon nom ne fait rien à l'affaire. J'ai trouvé ça, je vous l'apporte, voilà tout. C'est mon devoir.

— C'est bon, c'est bon! Votre adresse, votre nom?

— En voilà des histoires! Eh bien! voilà le nom, et voilà l'adresse de mon patron; c'est écrit

sur la manne. Lisez plutôt! « TALMOUSE, *rue Montorgueil.* » Moi, je m'appelle Alexandre-Nicolas Civet, mais, entre collègues, comme c'est l'habitude aussi entre clercs de notaire, on me désigne par le nom de mon patron.

— C'est bien. — Je n'ai plus besoin de vous. Allez et tâchez de marcher droit, ou vous aurez de mes nouvelles, mon garçon!

Talmouse s'en alla, et très vite, et même content d'en être quitte à si bon marché. Mais, une fois hors du sombre réduit du *chien* du commissaire, il s'écriait :

— Eh bien! en voilà un qui est peigné à rebrousse-poil! Ollala!

Vingt minutes plus tard, Talmouse était reçu par M^lle^ Clète, la bonne des Durand, de la façon gracieuse qu'on sait, et ses ustensiles vidés, il redescendait l'escalier, sans avoir empoché le plus petit pourboire.

Mais, en dépit de ses seize ans, Talmouse était un vrai philosophe, sans le savoir, et il avait encore dans le cœur quelque chose de plus que la philosophie, et ce quelque chose-là le consolait rapidement de tout.

Cependant, le soir de ce dernier dimanche de

septembre, dans la mansarde où il couchait, toujours fort las, en compagnie de six ou sept camarades de son âge et de sa pâleur, il *renaudait* un peu, comme il disait, en additionnant dans sa tête les maigres petits profits de sa longue et fatigante journée, car il soupirait :

— Tout ça, ce n'est pas fait pour encourager les rosières !

Et il murmurait encore :

— Le *chien* du commissaire me traite comme un filou, les Durand me suppriment mes quatre sous. Ollala ! merci !

D'un regard sans gaieté il contemplait en ce moment, par la lucarne de la mansarde, les innombrables toits sombres groupés devant lui, les maisons aux fenêtres brillantes encore, çà et là, et il écoutait, songeur, le roulement lointain des voitures dans les rues profondes.

— C'est égal, reprenait-il, ne nous plaignons pas ! Pourvu que les seuls parents qui me restent soient contents, ça va bien, et je fais ce que je peux pour ça. Et ma famille, à moi, dame ! c'est tout ça ; c'est la ville et les faubourgs. Les voilà, mes parents ; c'est Papa-Paris et c'est Maman-la-France !

# III

## AU HAVRE

Bien que le roulis d'un compartiment de troisième classe, combiné avec le contact permanent de ses banquettes de bois, pendant toute une nuit, réduise peu à peu les muscles humains à l'état de poires tapées, les touristes parisiens qu'emmène un train de plaisir sont en général d'une intarissable gaieté, même quand ils n'ont pas de « coin. »

Aussi le train de plaisir de Paris au Havre, un des derniers de la saison, qui se mit en route un samedi d'octobre, une semaine après l'aventure de Talmouse, ne dérogea-t-il pas plus que les

autres à sa mission, qui est de signaler partout son passage nocturne par des chants, des rires et des cris d'animaux variés.

Mais parmi les voyageurs qui déwagonnèrent au Havre, au soleil levant, nul n'avait fait preuve d'un plus infatigable entrain qu'un jeune homme de seize ans, vêtu d'un modeste complet en toile grise et coiffé d'un chapeau de bambou tressé à Iokohama, ou ailleurs.

Tout le répertoire traditionnel du voyageur en train de plaisir avait été débité par lui, d'arrêt en arrêt, de l'antique : « *Ohé ! Lambert !* » au moderne : « *C'est la poire qu'il nous faut !* »

Ce jeune homme, pâlot, taché de rousseur, et orné d'oreilles très développées, n'avait interrompu ses chants, lazzis et discours débordants de joie, que pour dévorer beaucoup de cervelas, trop peut-être. Mais ces petits festins à l'ail, bien sobrement arrosés d'eau claire à la buvette des stations, avaient eu l'avantage de permettre à certains de ses compagnons de fermer l'œil pendant quelques secondes.

Et, à ce point de vue, ils avaient béni parfois la charcuterie parisienne, oubliant la violence de ses parfums.

En sortant de la gare, au Havre, le joyeux garçon, entouré de trois amis improvisés en route, et qui avaient juré de ne plus le quitter de toute la journée, examina le ciel avec une certaine inquiétude.

Le soleil s'était bien montré à l'heure annoncée par les almanachs, mais déjà il s'était embrumé et une pluie fine voltigeait par les airs.

— Allons, bon! — voilà le temps qui se gâte!

— Mais non, ça s'en ira avec la marée, dit un passant matinal, havrais fier de son climat, et qui se serait plutôt fait couper en quatre que d'avouer que la pluie est en permanence au Havre, comme si la patrie était en danger de périr de sécheresse.

Pour laisser à la bienfaisante « marée » le temps de faire son prétendu office d'éponge, le jeune voyageur proposa d'entrer dans le premier débit venu et d'y goûter enfin sur place le fameux cidre de la Normandie.

La proposition fut reçue avec enthousiasme.

Et les touristes, poussant des cris de joie à l'aspect des mâts de l'arrière-port, et déjà comme grisés par les senteurs du brai et du galipot, entrèrent dans le premier débit venu, bras dessus bras dessous, en chantant :

*Il n'a pas d' parapluie !*
*Ça n' fait rien quand il fait beau;*
*Mais quand il tomb' de la pluie,*
*Il est mouillé jusqu'aux os !*

Il n'y avait pas de cidre dans le premier débit venu !

Mais on leur offrit une goutte de *tafia,* qui leur sillonna le gosier d'un trait de feu.

Toussant et versant des larmes d'angoisse, le jeune voyageur s'écria, quand il reprit l'usage de sa langue :

— C'est un jus de Baba qui est un peu raide, celui-là ! — C'est égal, pas de cidre, en plein Havre, ça m'a donné un coup ! — Il faut vite aller voir si la mer est encore à sa place. Voilà seize ans que j'en rêve.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vers la fin de la journée, et de retour d'une excursion à Honfleur, pendant laquelle il avait dompté tout malaise en dansant en rond avec ses amis, sous une pluie battante, notre jeune Parisien aux larges oreilles, qui avait enfin bu du cidre

authentique, visitait dans un bassin un gros trois-mâts-goëlette, d'ancien modèle, qui lui avait paru infiniment plus pittoresque que les splendides transatlantiques.

— Au moins, celui-là, disait-il à ses amis de rencontre, ça ne me rappelle pas les bateaux noirs du Pont des Arts. C'est un vrai, celui-là.

Pendant qu'il discourait de la sorte, il était examiné par un grand individu, assis sur l'avant, vêtu d'un uniforme de chef de cuisine, mais qui n'était pas d'une entière blancheur; cet individu, avec des mouvements de surprise de la tête et des épaules, avançant celles-ci, reculant celle-là, suivait tous les gestes du visiteur de son navire.

Il avait l'air parfaitement ahuri.

A un certain moment, ce cuisinier de mer mit une main au-dessus de ses sourcils, en abat-jour, puis grimaça, puis s'écria :

— Ohé! du canot! ohé! Talmouse!

Talmouse, — car c'était bien le grand *flin* en question qui visitait les curiosités du Havre, — regarda alors, attentivement, l'individu qui l'interpellait ainsi, par son surnom, si loin de Paris, et le reconnut pour un de ses anciens camarades de laboratoire.

Il s'élança vers lui, en lui décochant à son tour le *pull up!* des Anglais, qu'il parodiait de cette façon parisienne :

— *Poûle!... coq!* — Comment, c'est toi, mon bon vieux Vincent! — Ollala! — c'est donc à toi, ce bateau-là?

— Non. J'en suis le *cook,* le Vatel, si tu le préfères. Pois-lard! lard-fayots. Gourganes, lard, et ainsi de suite, avec de la conserve de bœuf à la clef!

— Si c'est possible! Ollala!

Après cette exclamation, Talmouse présenta ses compagnons. Le cook leur serra la main comme à des amis de vingt ans. Puis l'on causa, en buvant un breuvage quelconque, dans la cuisine, où le chef les fit entrer.

— Mais comment es-tu au Havre? tu as donc fait fortune?

— Pas encore, répondit Talmouse, mais ça viendra. Qu'on m'offre une chance, et tu verras si je ne m'y accroche pas ferme!

— Alors, c'est ton patron qui t'a payé le voyage?

— Le patron!... ah! bien oui! — C'est toute une histoire! c'est très long à dire. En deux mots,

voilà : — J'ai trouvé un portefeuille. Je l'ai porté chez M. le commissaire. Le commissaire, qui est plus malin que moi, a trouvé de suite l'adresse du propriétaire, et celui-ci a voulu me voir. Il est venu chez mon patron. Il faut te dire qu'on m'avait forcé de déclarer mon nom au bureau. Il m'a offert une récompense, je n'en ai pas voulu. Le monsieur m'a dit comme ça, alors, que ça lui ferait de la peine si je faisais le fier. C'est un Anglais, *Business, Business,* et il demeure au Havre, justement ; pas en ce moment, mais toute l'année. Enfin, il m'a tant tourmenté, que je lui ai dit : — « Eh bien, voilà : c'est mon rêve de voir la mer ! si vous voulez me payer un train de plaisir, ça me fera joliment plaisir. Justement je vais être sans place, à cause d'une tourte que j'ai portée en retard le jour de votre portefeuille. Je suis libre. » — Alors, ce monsieur a ri. Et il m'a dit : — « Je suis forcé de rester à Paris ces jours-ci, sans cela je vous emmènerais tout bonnement avec moi au Havre. — Mais comme le train de plaisir est pour demain, je vous l'offre, bien volontiers, et avec de quoi manger un morceau là-bas. Ne me refusez pas ! — A votre retour, et si vous ne tenez pas à une place à Paris, écrivez-moi. Voilà mon adresse

au Havre. Je me charge de vous. » — Et voilà comment, mon bon Vincent, je suis au Havre, en rentier, et c'est rudement joli !

— Et avec un « sac? »

— Ollala ! non !... Le dîner de ce soir, le moyen de « boulotter » en route, et de quoi verser au bureau de placement, demain, à Paris, voilà toute ma fortune. Il ne m'en faut pas davantage.

— Tu as fait ton devoir, et c'est très bien, mon garçon ! — Maintenant, il faut changer ton programme ; c'est moi qui offre à dîner, et en ville, ce soir. Ces messieurs ne seront pas de trop.

— Bien aimable. Mais nous irons aussi de notre petite monnaie !

— Comme vous voudrez ! il y a de la place, au Havre ! — A présent, démarrez. Moi, je vais me changer. Dans une demi-heure je vous rejoins. Allez m'attendre sur ce quai, là-bas, au *Rendez-vous des Baleiniers*.

— C'est entendu. Mais pas de retard !... Il ne faudrait pas manquer le train de retour.

. . . . . . . . . . . . . . .

## IV

### LA FIÈVRE DES DIAMANTS

A l'époque où Talmouse « se payait » enfin la vue de la mer, le Havre, ainsi que beaucoup d'autres ports européens, américains, asiatiques, était le rendez-vous d'innombrables émigrants d'un genre nouveau. Venus de tous les coins du monde aux lieux d'embarquement qui leur offraient une traversée plus ou moins rapide, mais au meilleur marché possible, ils convergeaient tous sur un point unique : le Cap.

Tous arrivaient, enfiévrés par les nouvelles merveilleuses, quelque peu grossies en route, qu'on recevait des *Champs de diamants* récemment

découverts alors, et exploités au Nord-Est de la colonie anglaise et sur ses frontières mêmes.

A la suite des milliers d'aventuriers de toute espèce qui se voyaient déjà, en rêve, en train de fouiller et de laver la fameuse *terre bleue* où dormaient, depuis des siècles, d'énormes diamants de toutes les couleurs, se pressaient des hordes de *mercanti,* aux teints et aux langages bigarrés, qui comptaient rapidement s'enrichir aussi, non pas à la façon des *diggers,* le pic et le crible à la main, mais en leur vendant énormément cher le superflu, et surtout le nécessaire, à Kimberley, à Baberton, à Prétoria, etc., enfin dans toutes les nouvelles villes du Pays des diamants, villes déjà considérables bien qu'improvisées, et bâties pour la plupart — selon l'expression américaine — « en caisses d'emballage. »

1887 était la grande année de l'entraînement général des chercheurs de diamants, et d'or à défaut de diamants, vers l'Afrique australe.

Et de même qu'on voit à Paris, aux jours de fête, les véhicules les plus étranges, les plus défectueux, carrioles, coucous et tapissières, sortir soudain de remises ignorées pour s'offrir au public, qui les accepte avec reconnaissance, de

même, dans tous les ports, en 1887, des navires de tout gabarit et de tout tonnage, navires de réforme, radoubés, repeints, remâtés, voiliers ou paquebots, français ou étrangers, attendaient les émigrants pressés de partir ou d'être transportés avec économie.

*The Raven (le Corbeau)*, trois-mâts-goëlette américain de huit cents tonneaux, sur lequel le bon Vincent exerçait les fonctions de cook et surtout de boulanger, comme il avait oublié de le dire à son ami Talmouse, appartenait au genre démodé de ces voiliers racoleurs que les besoins de l'émigration, en 1887, amenaient en foule dans les ports du littoral de la Manche, et qui se chargeaient de tout et de tous, au plus juste prix.

Le camarade de Talmouse y avait pris du service, poussé par son humeur aventureuse et son goût de la mer, après plusieurs autres campagnes heureuses à Sierra-Léone et sur les côtes des pays noirs ; mais, en lui-même, il comptait bien, une fois arrivé à Cap-Town, dire bonsoir au vieux navire, et se rendre aux Champs des diamants, d'une manière ou d'une autre, sans bourse délier bien entendu, et, finalement, monter une cantine

dans les nouveaux Établissements, où la soif et la faim sont ce qui manque le moins.

Un petit pécule, tendrement respecté et grossi, qu'il portait sur son cœur, faute de cachette plus sûre à bord, était la base solide de son futur commerce.

Ses talents culinaires lui procuraient et le transport gratuit, et le moyen de nourrir son magot et lui-même.

Quand il rejoignit Talmouse au *Rendez-vous des Baleiniers,* il avait résolu en lui-même de déterminer son jeune ami à le suivre au Cap de Bonne-Espérance, car alors, songeait-il joyeusement, avec un camarade de ce calibre-là, le voyage deviendrait une véritable partie de plaisir.

— Il ne lâchera pas l'occasion de faire fortune, si jamais elle s'offre ; voilà ce qu'a dit Talmouse. Eh bien ! je la lui offre ! Le navire sera en partance dans six jours. Il est sans place. Il adore la mer. Ça ira tout seul. Je l'engagerai comme aide de cuisine.

Aux *Baleiniers,* il fit tout de suite part de son idée au jeune garçon. Talmouse l'écouta froidement. Il ne dit pas non, mais il fit des objections.

— Et d'abord, dit-il gravement, est-ce que je

serai de retour pour l'ouverture de l'Exposition? Car, tu comprends, Vincent, moi, j'ai posé..., enfin, j'ai vu poser la première pierre de la Tour Eiffel, et je veux être là, avec ou sans fortune, avec ou sans manne sur la tête, mais enfin présent, en bon Parisien de la rue Beaubourg (et, à ce propos, ils n'étaient pas difficiles, jadis, sur les bourgs!); enfin, je ne veux pas manquer à son inauguration. — Moi, absent! au Centenaire! Ollala!... Qu'est-ce que diraient Papa-Paris et Maman-la-France?

A cela, le bon Vincent répondait :

— Voyons, nous sommes au commencement d'octobre 87, mon petit. Le temps de faire notre affaire là-bas, de réaliser et de revenir..., ça nous prendra bien?... Bah! nous serons à Paris bien avant le 1er mai 89, parbleu!

— Mais, c'est que, moi, je n'ai rien... Dans les romans maritimes que j'ai lus, le soir, sous les becs de gaz, en portant mes tourtes, il est toujours question d'une pacotille : cotonnade rouge, verroteries...

— Ah! Eh bien?... Eh bien! mais, pour une occasion comme celle-là, unique, et sans que ça t'humilie, tu pourrais..., ton monsieur au porte-

feuille..., qui est courtier, je suppose, ou armateur, ou enfin un gros bonnet d'ici...; eh bien! puisqu'il a dit qu'il se chargeait de toi..., il te viendra en aide. Va le voir!...

— Mais il est à Paris...

— Pour l'instant, oui; mais il va revenir bientôt, m'as-tu dit?

— C'est vrai..., c'est possible...

— Alors, c'est bien simple. Ces messieurs vont reprendre le train tout seuls. Toi, tu resteras ici à l'attendre, et ne t'inquiète de rien; j'en fais mon affaire. Mais allons dîner, d'abord!

On alla dîner. Le *cook* raconta ses aventures. Il battit le briquet si bien et si longtemps sur l'imagination de Talmouse que celle-ci, excitée d'autre part par les exhortations de ses compagnons de voyage, prit feu à la fin.

— Qu'est-ce qu'il me faut? Peu de chose, en somme : des chemises de flanelle, un sac, du fil et des aiguilles. Des riens. Pas de rasoir, je n'ai pas de barbe; pas de pipe, je ne fume pas.

— Il te faut aussi une literie, deux couteaux et pas mal de pantalons de toile.

— Bon! Le monsieur au portefeuille me prêtera quelques sous; je les lui rendrai au retour, à

ce qu'il voudra pour cent. Je n'ai besoin de la permission de personne. Et puis, s'il y a du vilain coton, là-bas, si je... Eh bien! Maman-la-France en sera quitte pour me faire mettre, rue Beaubourg, n° 5, une plaque de marbre avec cette inscription : « Ici est né Alexandre-Nicolas Civet, dit Talmouse, mort dans un voyage autour du monde... »

— Elle n'aura pas cette peine-là, mon gas! Tu seras revenu pour ouvrir l'Exposition de 89, avec M. Grévy...

— Alors, c'est entendu. Je reste au Havre!

— Oui, et tu verras comme c'est amusant de voyager sur mer.

— Mon rêve depuis le maillot!

— Tu entendras « souffler la baleine, » peut-être.

— Ah! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Tu verras; je ne t'en dis pas davantage. Je te laisse le plaisir de la surprise.

— Est-ce que nous passerons au Banc de Terre-Neuve? On m'a dit que, la nuit, on entend de très loin les fameux chiens aboyer...

Ah! mais non; nous n'allons pas par là! Nous lui tournerons le dos. Nous descendrons tout au

bas de l'Afrique ; tu verras Madère, d'abord ; ensuite les Canaries...

— Le pays des serins ?

— Parfaitement ; et le Sénégal et le Congo, — de loin, par exemple, — et puis l'île Sainte-Hélène...

— C'est une fameuse promenade !

— Et nous n'aurons pas froid, cet hiver surtout...

— Ah bah !... Ollala, ça me va !

— Et je te montrerai la Croix-du-Sud.

— Hein ?... Tu dis ?...

— Eh bien ! oui ; les plus belles étoiles du ciel, de l'autre côté de la boule du monde, quand nous ferons du Sud...

— Ah ! je voudrais déjà y être !

— On part dans six jours ; six ou huit...

— Pas avant ?

— Non. Il faut attendre ton monsieur, pas vrai ?

— C'est juste.

— Allons, trinquons encore une fois avec ces messieurs, et en route pour la gare ! Voilà l'heure qui pique à tous les clochers... Nous allons leur faire un pas de conduite.

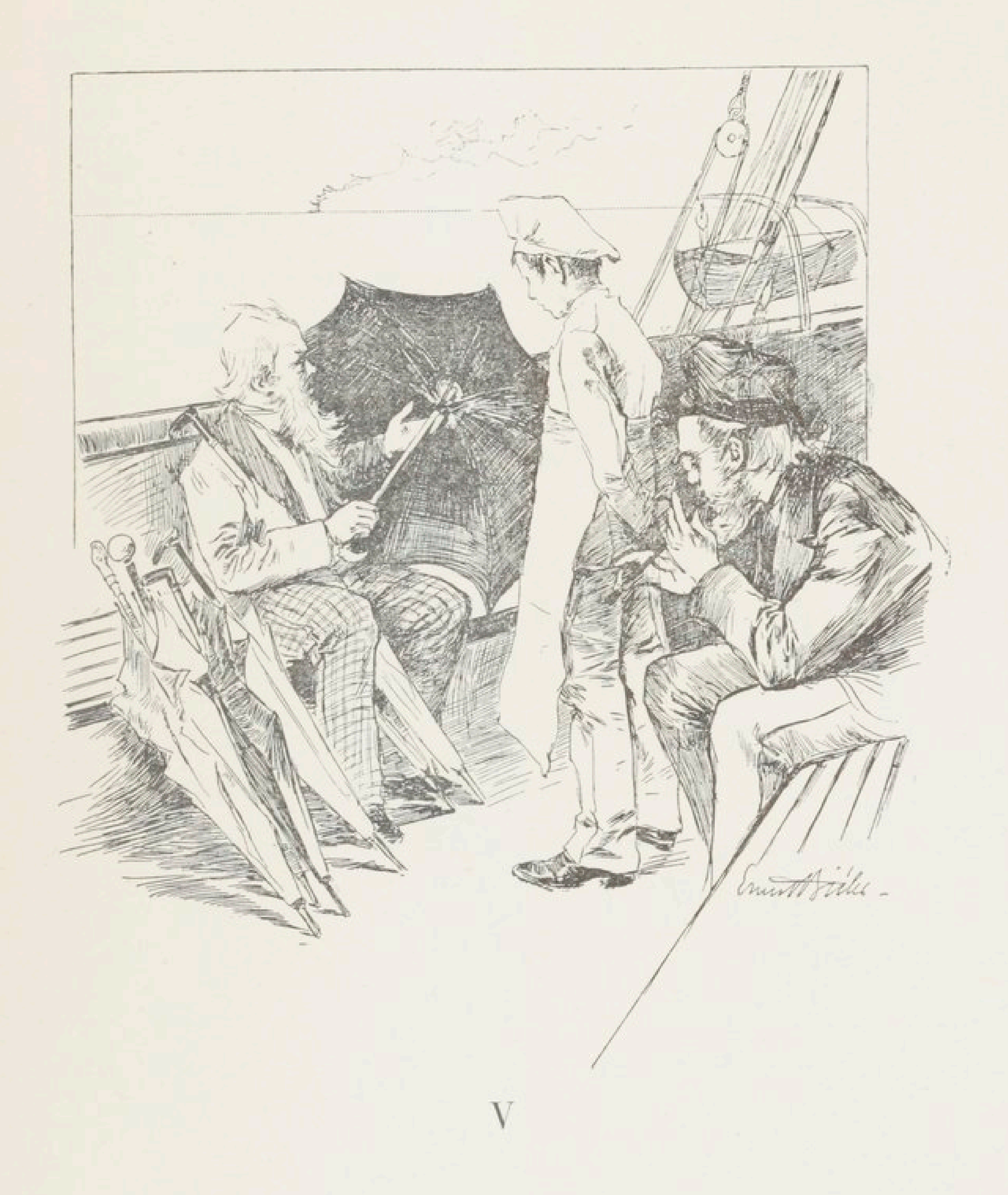
— En route!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le surlendemain, Talmouse et Vincent avaient une entrevue avec M. Haviland, l'homme au portefeuille, lequel était de retour à son Office de la rue de Paris.

Celui-ci ne se refusa pas à venir en aide à l'honnête gâte-sauce, mais il le pria de bien réfléchir avant de se lancer dans une expédition de ce genre.

Le résultat des réflexions de Talmouse fut que le samedi 15 octobre, à la marée du soir, il sortait des jetées du Havre, à bord du *Corbeau*.



# V

## PICOLO ET COL-RAIDE

Quarante-cinq jours se sont écoulés depuis que *le Corbeau* a quitté le Havre, avec beau temps, belle mer et belle brise, emportant Talmouse en qualité officielle d'aide de cuisine.

Mais il n'y a guère aidé, à la cuisine, — au grand déplaisir de son ami Vincent, — pendant les dix premiers jours doublés, hélas! d'autant de nuits!

Malgré la « beauté » des éléments, malgré les réconfortants administrés par le cook, tantôt sous forme de jus de citron, tantôt sous forme de bousculade, Talmouse était resté sur sa maigre couchette, pantelant et geignant, sans boire ni manger (au contraire!), et, vaincu par le mal, en dépit de tout son courage, il n'avait ouvert la bouche que pour gémir entre deux spasmes :

— Ollala! ma pauvre rue Beaubourg, où es-tu?

Ou bien :

— Ollala! Maman-la-France, je te regrette joliment, va!

C'est en vain que Vincent lui criait :

— Veux-tu bien « fermer le panneau! » Si tu continues comme ça, tu vas faire pleurer les poissons.

Talmouse, très misérable, languissant, répondait :

— Est-ce que nous allons toujours danser comme ça! Il y a une tempête, bien sûr?

— Mais non ! beau temps, belle brise, belle mer, comme dit le capitaine.

— Ah ! c'est égal, je me suis payé un train de plaisir un peu trop prolongé, mon bon Vincent ! Il n'y a pas assez de stations sur la ligne !

— Ah ! dame, il n'y aura pas de relâche !

Enfin le mal céda. A la hauteur des Açores, Talmouse commençait, sans étourdissements, ce qu'il appelait : ses études de *pied marin*. La guérison était complète, et Talmouse arpentait solidement le pont, comme un vieux *mangeur d'étoupe*, en vue de Madère. Aux Canaries, bien que toujours pâle sous son béret bleu, il sifflait de nouveau, comme autrefois sous sa manne, et pelait des pommes de terre, sans faire aucune attention aux farces du roulis.

Un gigantesque émigrant, un Hollandais, musicien nomade, dont le fifre était l'instrument favori, et qui comptait, non sans raison, car les *diggers* sont des danseurs forcenés aux jours de repos, gagner une jolie somme dans les bars et les cantines des Terres à Diamants, était devenu l'ami de Talmouse, qu'il avait affectueusement aidé dans ses études de pied marin.

Ce grand Hollandais, rose, blond, et fort

maigre, s'était constitué le cicérone de Talmouse.

Le soir du jour où l'on signalait les Canaries, il lui fit voir, tout en l'air, dans les nuages, le fameux *pain de sucre* du pic de Ténériffe.

— Oui, c'est un peu plus fort que Montmartre!... Mais, ajouta le gâte-sauce avec orgueil, la tour de M. Eiffel sera plus haute que ça encore!

— Non, mon garçon. La tour de M. Eiffel n'aura que trois cents mètres, et ce petit pic-là, que je vois pour la troisième fois, il a près de quatre kilomètres de hauteur; un peu moins que le mont Blanc.

— Pas possible! Vous en êtes sûr, Picolo?

— Sûr et certain, mon garçon. Mais pourquoi m'appelez-vous toujours Picolo?... J'ai nom Conraert Van Beerstraaten.

— C'est trop long! J'aime mieux vous appeler comme votre petit instrument. C'est un *picolo,* pas vrai?

— Mon fifre? oui...

— Eh bien! alors..., à moins que ça ne vous contrarie..., je vous appellerai toujours Picolo. C'est un surnom bien amical. Et nous sommes amis, pas vrai?

— Farceur de petit Parisien !

— Paris ! oh ! cher Papa-Paris ! il est joliment loin, lui !... Mais, bah !... Il ne faut pas s'affliger. Il n'est pas perdu ; il ne s'envolera pas ! Je le retrouverai, Paris, et à sa place, pardine !

— Certainement ! Et je voudrais être aussi sûr, moi, de retrouver ma vue d'autrefois, mon pauvre œil droit...

— Dites donc l'œil de tribord ! — Tribord, droite ! bâbord, gauche !... Vous n'êtes pas marin pour deux sous, Picolo ? — Et qu'est-ce qu'il a donc, votre *écubier de tribord* ?

— Mon écub... ? Ah ! mon œil !... Il a, qu'il a été opéré de la cataracte ; et le gauche n'est pas bien solide non plus. Enfin ! il faut se résigner... et jouer du fifre jusqu'à la fin des fins, même si je deviens aveugle !...

— Allons, allons, calmez-vous, Picolo ; ça n'ira pas jusqu'à la clarinette sur un pont ! Mais l'ennuyeux, c'est qu'il vous faut porter des lunettes avec du taffetas vert autour. Vous avez l'air, comme ça, de l'omnibus de *Montpernasse* avec ses lanternes éteintes. C'est même cette ressemblance-là qui m'a touché au cœur, quand je vous ai vu à bord.

— Respectez votre ancien, monsieur Talmouse!

— Il n'y a pas d'offense... A présent que j'ai vu le pif de Ténéric, non! le pic de Ténériffe, mon bon monsieur Picolo, qu'est-ce que vous allez me montrer ces jours-ci?

— Les îles du Cap-Vert, si nous ne passons pas trop au large, et alors nous serons en face du Sénégal.

— Merci! Il fait déjà assez chaud comme cela!

— Dame, mon garçon, nous franchissons le premier tropique, le Cancer, et nous passerons le second aussi, plus tard, après avoir traversé la Ligne.

— Quelle ligne? la ligne flottante ou la ligne de fond? Je connais que celles-là, à Paris, et même je pince gentiment le goujon à la ligne flottante.

— Je vous parle de l'Équateur, une ligne de savants, qui coupe en deux, par le milieu, la grosse pomme terrestre, si bien que le morceau d'en haut, où nous sommes encore, s'appelle l'hémisphère boréal. Après la Ligne, nous descendrons dans l'autre morceau, qui est l'hémisphère austral.

— Et le thermomètre montera toujours!...

— Ah! mais non! Il fera même un peu bien

frais, au-dessous de l'autre tropique, le Capricorne!

— Ma foi, je n'en serai pas fâché! Vive le Capricorne!

— Nous verrons si vous direz toujours cela!

. . . . . . . . . . . . . . .

Picolo, le grand Hollandais, n'était pas le seul ami que l'obligeance et la bonne humeur de Talmouse lui eussent acquis parmi les passagers du *Corbeau.*

Un gros petit homme avait été également attiré, comme le fer par l'aimant, vers le joyeux aide du maître-coq, et ce gros petit homme, absolument chauve, mais porteur d'une longue barbiche de chèvre sous le menton, était un Anglais qui n'avait rien du flegme traditionnel de ses compatriotes. M. Hutchinson était toujours souriant, bavard et gesticulateur, au contraire.

Ce qu'il avait de commun avec ses compatriotes, par exemple, c'était l'emploi incessant, à propos de tout et à propos de rien, de la locution à tout faire *all right!* presque aussi usitée dans le Royaume-Uni que ce *goddam!* qui, d'après Figaro, forme le fond de la langue anglaise.

Cet *all right!* répété à tout bout de champ,

amena bien vite Talmouse, quand il se fut lié avec le gros petit homme, à ne désigner celui-ci que par les deux mots en question, dont il estropiait malicieusement la prononciation, et qu'il proférait ainsi : Col-Raide!

M. Hutchinson, de même que Conraert Van Beerstraaten, avait accepté, en souriant, le surnom dont Talmouse l'avait baptisé; mais tandis que mynheer Van Beerstraaten ripostait à Talmouse en l'appelant *Talmousse,* M. Hutchinson appelait le gâte-sauce : mister *Talm-Haouse.*

M. Col-Raide était ce qu'on nomme, en France, dans l'argot du métier, un *Chineur.*

Commerçant ambulant, il allait de pays en pays, récoltant, raccommodant, recouvrant des parapluies et des ombrelles, et les revendant avec un honnête bénéfice. Le grand carquois qui battait ses flancs, sur la terre ferme, ne renfermait pas seulement des parapluies d'occasion, M. Col-Raide en colportait aussi de tout neufs, fabriqués en France, ou ailleurs, et qu'il cédait à des prix plus élevés, en les qualifiant de parapluies anglais quand il avait affaire à un client français, et de parapluies français quand il avait affaire à un client anglais.

Il se rendait, comme tous les passagers du *Corbeau,* aux Villes en *caisses d'emballage* des terrains diamantifères, parfaitement renseigné, par certains de ses aventureux confrères, sur le débit fructueux des parasols et des parapluies d'Europe dans les pays brûlés du soleil. Luxe et joie du travailleur noir, fort demandés par le colon blanc, très appréciés par le coolie chinois, quand son petit pavillon national en papier verni vient à lui faire défaut, le parapluie et le parasol trouvent des débouchés permanents dans tous ces établissements, qui sortent, comme des champignons, d'une terre où, disait Col-Raide, il ne pousse pas seulement, en fait d'arbres, de quoi faire un *mât d'en-tout-cas*.

— Savez-vous, mister Talm-haouse, qu'à Kimberley, par exemple, qui est une grosse ville maintenant, avec des maisons véritables, on a transformé les parasols en quatrième page de journal?

— Bah!

— On y colle des affiches, et on les confie à de pauvres diables qui se promènent par les rues, la tête à l'ombre, annonçant à tous que « le *Old-Tom* (gin), le vermout irréprochable et le *Stout*

supérieur, se trouvent chez Blackfoot, Buschman street... West! Venez tous! venez tous!... »

— Bon!... Ces pauvres hommes-sandwiches de Paris, qui reçoivent tant d'averses, devraient bien adopter ce système-là!

— De sorte, ajoutait Col-Raide, que je m'en vais au Cap, comme les camarades. Et, de là, sans me fatiguer, à petites journées, par le chemin de fer, les carrioles, les chariots, ou même à dos de bœuf, s'il le faut, j'irai tout doucement, jusqu'au nord de Baberton, *chinant* et travaillant en route, et toujours à l'ombre, puisque j'en vends!

Embarqué l'un des derniers, M. Hutchinson avait eu le désagrément de voir ses caisses de marchandises éparpillées çà et là, dans les cales. Plusieurs même avaient été arrimées dans l'entrepont, sous des prélarts, où elles faisaient assez l'effet d'un joli rendez-vous de cercueils.

— Et ce n'est pas gai à voir, disait Talmouse, de qui était la remarque.

# VI

## LE SOUFFLE DE LA BALEINE

Quarante-cinq jours s'étaient donc écoulés depuis qu'on avait perdu de vue la terre de France, et, comme Picolo l'avait annoncé à Talmouse, *le Corbeau* avait même effectué depuis longtemps le passage de la Ligne avec la Cérémonie d'usage encore sur nombre de bâtiments ; car le vieux Père Neptune ne lâche pas facilement ses droits, et il est toujours prêt, comme jadis, à couper le nez du navire dont le capitaine hésiterait à racheter l'éperon. *Le Corbeau* avait déjà franchi plusieurs fois la Ligne, et cependant le vieux Nep-

tune exigea le péage, surtout de la part des passagers, un tas de terriens hérétiques qu'il était bon de baptiser un peu.

Talmouse fut, comme tous ses compagnons, mitraillé par le cortège de Neptune, blanchi de farine, noirci de suie, plongé dans une baille pleine d'eau, aspergé, inondé.

Mais il avait pris sa revanche en noyant les autres à son tour sous des torrents d'eau salée.

Talmouse avait vu la mer « lamper, » lumineuse comme une omelette au rhum qui s'éteint ici pour flamber plus loin; il avait admiré les orages du *Pot-au-Noir* avant la Ligne; il avait mangé du poisson volant. Cependant une chose manquait encore au bonheur de Talmouse, quarante-cinq jours après son départ du Havre.

Il n'avait pas entendu « souffler la baleine ! »

Pourtant son bon ami Vincent lui avait bien promis, au *Rendez-vous des Baleiniers,* qu'il entendrait, distinctement, un jour ou l'autre, ce souffle mystérieux !

Un soir, comme il lui rappelait sa promesse, le cook le regarda d'un œil sévère, interrogateur, et lui dit :

— C'est que tu te lèves trop matin, mon petit.

Les paresseux sont mal vus à bord, c'est vrai, mais eux seuls entendent « souffler la baleine... »

— Tiens! en voilà une idée?...

— C'est à prendre ou à laisser... Essaie seulement, deux ou trois fois, de rester sur ton matelas, au réveil, et tu entendras le cétacé!...

Le lendemain matin, décidé à tenter l'expérience, Talmouse fit la sourde oreille quand la cloche sonna à toute volée, et lorsque l'un des hommes de la « Bordée » descendante, un tribordais ce jour-là, se mit à hurler à la Bordée endormie : *As-tu entendu? En bas, Bâbordais! debout au quart, debout!*

Il se dorlota quelques instants, puis, sans se presser, il s'habilla et se rendit à la cuisine où il trouva les feux déjà allumés par Vincent, lequel l'accueillit avec un sourire des plus aimables.

— Tu vas bien, dit le cook, très bien, mon garçon, continue!...

— Le lendemain, quand on appela au quart les tribordais endormis, le brave Talmouse s'étendit voluptueusement sur sa couchette, où il refit un bon petit somme.

La face de Vincent était plus que jamais épa-

nouie quand Talmouse fit enfin son apparition devant lui.

— Je crois que la baleine est arrivée dans nos eaux. Elle suit notre sillage, mon garçon, dit le maître-coq. Ouvre bien les oreilles demain matin, et ferme les yeux.

Oui, mais, le lendemain, à l'aube, Talmouse, qui n'était pas de la rue Beaubourg pour des prunes, se demanda si le sourire et le ton goguenard de Vincent ne voilaient pas quelque plaisanterie maritime encore inédite pour lui, et, en conséquence, quand on appela les bâbordais au quart, il se cacha le mieux qu'il put dans un coin de son cabanon, en laissant sur son matelas une sorte de fantôme de lui-même composé d'une vareuse et d'un bonnet de laine.

Bien lui en prit, car cinq minutes après cette opération, une voix terrible fit entendre ces mots :

— La Baleine va souffler !

En même temps le jet retentissant d'une lance à eau entra par la porte du cabanon, et tomba sur le prétendu dormeur, inondant la couchette d'une trombe salée.

Mais Talmouse en fut quitte pour un simple bain de pieds dans son coin.

Quelques instants après, il révélait sa ruse au bon Vincent, en se tordant de rire. Mais le bon Vincent était très vexé, et son aimable sourire avait « viré de bord. »

Col-Raide et Picolo, à qui Talmouse raconta son entrevue sans danger avec la fameuse Baleine de l'Atlantique, répandirent l'histoire à bord, et elle valut au gâte-sauce cet éloge d'un *vieux de la cale :*

— Quel matelot ça ferait, ce mousse-là !

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Tout en essuyant averses diluviennes, tornades, grains et coups de vent, dont il tressaillait et gémissait de tous ses vieux membres, *le Corbeau* poursuivait rondement sa route, poussé par les vents alizés sur les eaux, — les plus profondes et aussi les plus salées de l'Atlantique, — qui ondulent en lames immenses entre Sainte-Hélène et la côte d'Afrique.

On avait dépassé l'île célèbre, et l'on faisait même du Sud, plus bas que le tropique du Capricorne.

Le navire s'avançait, solitaire, souvent sous d'interminables brumes, parfois dans les beaux temps; et, sur la grande route liquide, si fré-

quentée autrefois, mais que le percement de l'isthme de Suez a faite si déserte à présent, c'est à peine s'il échangea les saluts et les questions d'usage à de longs intervalles, à coups de pavillons, avec deux ou trois navires qu'on croisa.

Talmouse trouvait le temps long.

Les trente-neuf autres passagers du *Corbeau* étaient de son avis.

— Et pas moyen de jouer au bouchon sur cette balançoire ! s'écriait Talmouse, fatigué du loto du dimanche.

En revanche, il dansait le soir à corps perdu, malgré la chaleur, aux sons du fifre de Picolo, qu'accompagnaient divers instruments familiers à d'autres émigrants.

Enfin, quand le monde l'en priait, à l'Avant, — et même aussi parfois à l'Arrière, — car il avait une voix agréable bien qu'un peu trop langoureuse, comme beaucoup de Parisiens de son âge et de sa condition, Talmouse chantait les refrains les plus en vogue chez Maman-la-France au moment de son départ. Des *Blés d'or* à *En r'venant d'la Revue,* il déroulait tout son répertoire, à l'applaudissement général.

*En r'venant d'la R'vue* obtint même un succès

double et singulier. Le premier couplet fit brusquement changer de route à un albatros infatigable qui volait parallèlement au navire depuis huit heures ; l'oiseau géant sembla se décrocher soudain du ciel et tomber dans l'eau pour n'y plus rien entendre. Mais le dernier couplet provoqua une culbute extraordinaire, hors de l'eau, chez un vieux et fidèle marsouin qui accompagnait *le Corbeau,* et passait ordinairement son temps à plonger d'un côté pour reparaître de l'autre, et *vice versa,* instantanément. Le marsouin avait également l'air d'essayer de fuir la chanson jusque dans les hauteurs du ciel.

Assurément, l'habitant de l'eau comme l'habitant de l'air n'aimaient pas cette musique-là.

Pendant que Talmouse chantait, pendant que Picolo jouait du fifre, mister Col-Raide réparait et parait un lot de parapluies d'occasion, et il en vendait aux amateurs.

Malgré le culte fervent qu'ils rendaient à Apollon et à Mercure, les Dieux des Beaux-Arts et du Commerce, réunis à bord du *Corbeau,* sous des latitudes dont le chiffre était augmenté chaque jour, de la façon la plus satisfaisante, au dire du capitaine, un vrai découragement, un énervement

profond avaient fait invasion dans l'esprit des émigrants et des trois amis.

— Nous n'arriverons jamais, soupirait Talmouse. Nous sommes sur le *Vaisseau-Fantôme !* En voilà pour l'Éternité à errer sur les mers. Je connais ça, moi, j'ai lu son histoire, sous les becs de gaz, quand je portais mes tourtes !

— Patience, mon cher monsieur *Talmousse*. Nous approchons ! J'ai entendu dire à l'amiral, ce matin, que nous étions déjà à plus de deux mille quatre cents lieues...

— De la rue Beaubourg ? De ma pauvre vieille rue Beaubourg ! Ollala, Picolo ! Je vois encore d'ici le marchand de frites du coin... Oh ! qu'il est petit, petit, petit, à présent !

— Mais tu le reverras, voyons !... et de grandeur naturelle...

— J'y compte bien, mon cher Vincent ! — C'est égal, il y a une petite trotte d'ici là. Et moi, dans les temps, qui croyais qu'il n'y avait rien de plus loin de Paris que Versailles !...

— A propos, mister Talm-haouse, nous allons avoir aussi des Grandes Eaux, et qui enfonceront celles de Versailles...

— Comment savez-vous ça, Col-Raide ?

— Mais c'est un gabier qui me l'a confié. « Le bateau a été changé de linge, qu'il m'a dit, quand nous étions dans les beaux climats ; il a mis sa plus grosse toile et doublé son cordon de montre, rapport aux zéphyrs du Sud. » Les jolis temps sont finis. On va être secoué.

— Oui, ajoutait Vincent, tous les *hublots* de la dunette ont été condamnés ce matin, il faut s'attendre à des poussées solides. Mais, tant mieux, si rien ne craque dans la baraque, nous pouvons être par le travers du Cap avant huit jours..., et vive la *Baie-de-la-Table !*

— Huit jours ! et ce vieux *Corbeau* qui ne file jamais qu'entre neuf et dix nœuds !

— Dame, il n'est pas engagé pour les Régates...

— Il geint déjà assez comme ça, au moindre coup de mer !

— Bah ! laisse-le crier !

## VII

### LES ROLLERS

Le 6 décembre, à l'aube, il faisait très froid, bien qu'on fût au commencement de l'été austral.

Une brume livide enveloppait *le Corbeau*.

L'Océan, terne, opaque, ondulait lourdement. Il n'y avait pas de brise.

— Voilà un joli calme, mes enfants, répétait Talmouse à tout venant. Hier, c'était une vraie partie de casse-cou sur les Montagnes-Russes ! Mais aujourd'hui, jour de la fête de tous les garçons et la mienne en particulier, c'est du pur velours ; c'est parfait. Bravo, saint Nicolas !

— A tes souhaits, Talmouse !

— Merci ! — Le grand baquet est un peu tranquille, enfin. C'est dommage qu'au milieu de ce brouillard-là on ait l'air de naviguer dans un aquarium, et pas chaud, encore. Mais ne nous plaignons pas. Voilà des jours et des jours que notre bateau ressemblait trop à un petit bouchon au milieu du grand bassin des Tuileries. Ne nous plaignons pas !

La matinée s'écoula sans incident.

Après le dîner, la mer se mit à mousser, à crépiter, sans cesser d'allonger à l'infini, dans les brouillards, des lames pesantes comme du mercure, que *le Corbeau* escaladait et descendait assez facilement, en douceur.

Cependant, à chaque coup de tangage, Talmouse avait l'impression, dans les reins, d'un choc sourd produit comme par un tampon.

— Ollala ! ça va me rendre poitrinaire !

Le vent était nul.

A l'excessive fraîcheur du matin avait succédé tout à coup une chaleur étrange, suffocante par instants, qui semblait couvée par le brouillard.

— On va éclore, tout à l'heure, disait Talmouse.

L'équipage et les passagers, quittant les vêtements de laine endossés depuis plusieurs jours, se

mettaient à leur aise, du mieux qu'ils pouvaient. Mais une sueur poisseuse et lassante ne cessait de sourdre sur leur visage et sur tout leur corps. On soupa sans appétit.

Bien avant l'heure où l'on aurait vu se coucher le soleil, si le soleil s'était levé ce jour-là, ce qu'il ne fit pas, Talmouse appela l'attention de Vincent sur ce fait que les chats du bord, *Miston* et *Pétrel,* sortaient tout effarés des cales, ce qu'ils ne faisaient ordinairement, et avec le plus grand calme, que lorsque le crépuscule avait été avalé, comme d'une bouchée, et ce n'était pas long, par la nuit.

— Est-ce qu'on leur aurait marché sur la queue, en bas?

— C'est possible, répondait Vincent. — Mais comme ils sont caressants, aujourd'hui? Ils veulent grimper dans les bras de tout le monde! De quoi ont-ils peur?

— Mais, oui... C'est curieux. Ils ont bien dîné, pourtant. — Faut croire que les rats ont prémédité, là-dessous, quelque mauvais tour...

— Les rats! mister Talm-haouse!... Ah! que j'ai chaud!... Mais, goddam, il vient de m'en passer un dans les jambes, un rat!

En disant ces mots, Col-Raide, qui arrivait tout

essoufflé et son crâne nu ruisselant comme une fontaine, montrait contre le plat-bord, dans un coin noir, un rat, effectivement, qui avait l'air fou, et essayait de grimper dans les literies encore exposées à l'air.

— Un rat! et *Pétrel* ne le sent pas, et *Miston* le laisse passer. Il y a une révolution dans la cale, alors! Le gouvernement de la vermine y est proclamé. *Miston* et *Pétrel* sont vendus au nouveau pouvoir! Ils ont mis la crosse en l'air!

— Je ne sais pas, dit gravement le grand Picolo, mais je n'aime pas ça, moi, les rats qui se révoltent et les chats qui embrassent les personnes tant que ça. On dit que c'est mauvais signe...

— Chut, fit Talmouse. Vous avez raison... Mais il ne faut pas le crier trop haut. J'ai lu, dans les *illustrés,* sous les becs de gaz, quand je portais mes tourtes, que c'est mauvais signe, en effet, de voir les rats d'un vaisseau changer leurs petites habitudes.

Vincent secouait la tête affirmativement.

Col-Raide, baissant la voix, dit à son tour :

— Le gabier m'a dit tout à l'heure, au tuyau de l'oreille, que dans les parages où nous sommes, et par des temps qui ont l'air tout bonasse comme

celui-ci, il arrive souvent de l'Amérique du Sud des vagues aussi longues que le carême, hautes comme des falaises, qui vous prennent un navire comme une paille et le roulent pied par-dessus tête, étambot sur pomme de cacatois, vlan! ou bien le soulèvent si haut, tout à coup, pour le laisser retomber à plat brusquement, qu'il s'ouvre en deux, et coule à pic.

— Ollala! N-i-ni, c'est fini, alors!

— On appelle ces flots-là des *rollers,* des rouleurs.

Malgré ces détails peu rassurants et en dépit des manœuvres soudainement commandées qui leur firent connaître qu'on s'attendait à quelque « poussée » formidable venant, cette fois, du *suroît* (sud-ouest), lequel commençait à glapir dans les agrès, Picolo, Col-Raide, Talmouse et Vincent prirent le parti d'aller se coucher.

De lamentables cris d'oiseaux éperdus éclataient dans l'espace noir.

A l'intérieur des cabines hermétiquement closes, par ordre supérieur, la chaleur, supportable encore sur le pont éventé, était parfaitement intolérable.

Les cancrelats et les moustiques, dont le nombre

semblait avoir crû d'une façon extraordinaire, sortaient tous de leurs cachettes, volaient, grimpaient, couraient bruyamment, tombant sur le visage et sur les mains des émigrants.

Seulement, chose singulière, ils oubliaient de les cribler de leurs exécrables piqûres et morsures ordinaires.

Ils ne les martyrisaient plus avec férocité, ils leur inspiraient à présent un affreux dégoût par leur contact permanent.

*Le Corbeau* s'était mis à rouler par saccades, et les poulies du gréement râlaient comme des agonisants.

Après deux heures passées, sans dormir, au tumulte du vent, au fracas des objets inconnus qui, partout, dans les ténèbres, se déplaçaient, tombaient, se brisaient, Talmouse et ses amis, n'y tenant plus, étouffant, se décidèrent à quitter leur infernale couchette, avec la rage de damnés qui se retournent sur leur gril.

Mais, comme ils se mettaient la tête dehors, un vent furieux, subitement, les prit par les cheveux comme s'il voulait les leur arracher, et Col-Raide, qui était chauve, crut son crâne empoigné par une main de fer.

Mais ils n'eurent pas le temps, du reste, de se communiquer leurs impressions, car le trois-mâts éprouva au même instant un choc épouvantable, comme si sa quille avait touché contre un rocher, puis il sembla se cabrer, et il s'enfonça ensuite, sans retour, dans une sorte de gouffre aux parois tournoyantes et qui mugissaient...

La catastrophe se produisit et s'acheva avec une rapidité foudroyante...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Telle fut la fin du voyage du pauvre vieux *Corbeau*.

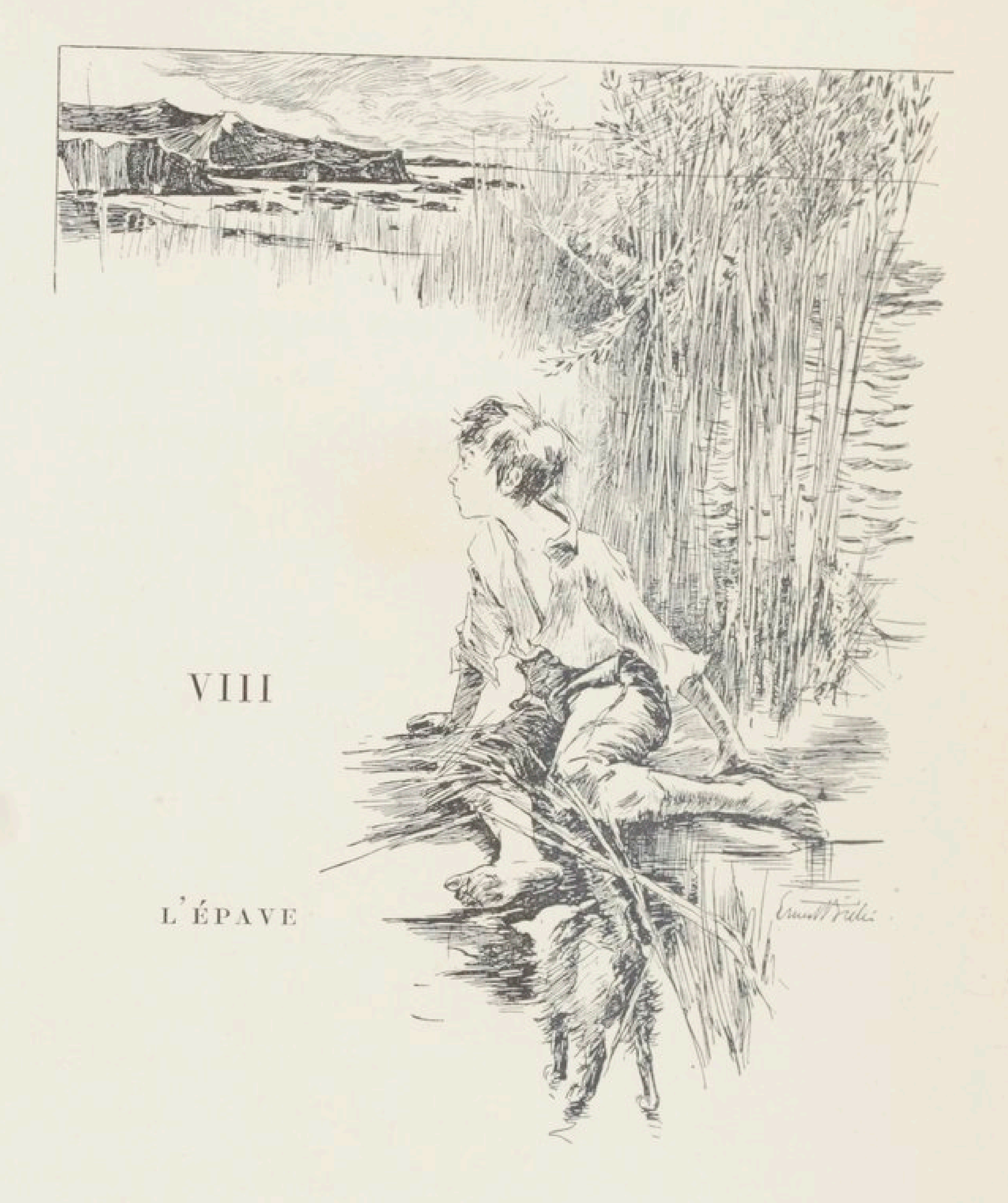
A quel phénomène a-t-il dû son effroyable perdition totale?

Est-ce à un tremblement de mer, à une convulsion soudaine des abîmes devant l'éruption d'un volcan sous-océanien? A-t-il été enlevé dans la spirale d'une trombe prodigieuse, ou étreint par l'un des implacables tourbillons d'un cyclone? Est-ce enfin la volute désordonnée d'un *roller* qui l'anéantit! On l'ignorera toujours, car elle est close à présent et pour jamais, la bouche de ceux qui pourraient parler, et qui virent, de leurs yeux dilatés par l'angoisse suprême, la forme de la

Mort, alors qu'elle fondait sur eux, hurlante et sans merci!

Et l'Océan passe et repasse sur leur tombe ignorée, qui garde son secret.

Hélas, les pauvres gens! qu'ils reposent en paix!



# VIII

## L'ÉPAVE

A travers les vastes et sombres lambeaux errants des brumes qu'a enfin écartelées le vent furieux de la nuit, l'Aurore, par fusées immenses, éphémères, frappe et illumine les houles de l'Océan calmé.

Des lueurs aux teintes de safran glissent et se balancent, un moment, sans cesse allumées, sans cesse éteintes, sur les crêtes mousseuses des va-

gues. Subitement éclatées ici, elles disparaissent soudain, pour se ranimer là-bas, splendides.

On dirait que des troupeaux prodigieux de gigantesques poissons aux écailles de cuivre nagent à fleur d'eau avec vélocité, puis plongent, pour reparaître plus étincelants encore au loin.

L'un des grands rayons jaunes qui filtrent par les déchirures des nuées opaques, enflamme tout à coup, à peu de distance du lieu même où le désastre du *Corbeau* a été consommé, les hauts sommets d'un noir massif de rochers, solitaire en ce point de l'Océan.

Un instant, sous cette clarté brusque, deux cônes à base trapue qui dominent le vaste monceau de ces noirs rochers, brillent violemment, mais un nuage passe, le rayon fulgurant est comme soufflé ; tout redevient ténèbres grises.

Cependant peu après le soleil s'élève. Il escalade le rempart illimité et continu que font encore à l'horizon d'épais brouillards immobiles au ras des flots ; il en dépasse les créneaux, et, par les embrasures, il darde enfin librement ses flèches incommensurables sur l'énorme étendue des eaux frémissantes qui s'irisent.

Alors, en même temps que se découpent avec

netteté et que flamboient les deux larges cornes aux lignes dentelées que le massif rocheux dresse à son faîte vers le ciel, voici que sa base, muraille de basalte, presque partout perpendiculaire, se dessine à son tour et s'éclaire, rayée de traits d'ombre verticaux, tandis que le long de ce socle d'aspect désolé, au niveau de la mer, étincellent les têtes des îlots et des récifs égrenés çà et là, par centaines.

Mais que révèle encore la noble et superbe lumière de l'aurore, au moment où elle dompte et disperse victorieusement les brumes nocturnes?

Elle révèle, — sur une petite plage étroite, seuil sableux d'une espèce de porte naturelle qu'ouvre, dans la falaise, une fissure de son flanc, — le corps d'un noyé qui gît là, immobile.

Le sable qui sert de couche à cette épave humaine est noir comme le drap d'un catafalque.

Couche froide, affreuse et pourtant sûre. Elle est mouillée encore, mais elle sera bientôt sèche. Car le vent, muselé enfin, n'y apporte plus les embruns qui l'inondaient. Le flot est descendu d'ailleurs. Et puis le soleil, paternellement, l'éponge et la réchauffe.

Le corps qui a été jeté là par la terrible mer,

sur cette couche de couleur sinistre, a pour ciel de lit et pour courtines l'emmêlement inextricable des tiges, des feuilles et des sommités d'une herbe de taille étonnante, d'une espèce de roseaux des sables d'une hauteur extraordinaire.

A leur pied, l'être humain qu'ils entourent et qu'ils abritent ressemble à Gulliver endormi dans les blés du pays des Géants.

A l'instant où l'astre magnifique ne dédaigne pas de faire pénétrer ses rayons joyeux et bienfaisants dans l'anse obscure en question, et lorsqu'il auréole de ses feux les récifs épars devant la côte austère, des millions d'oiseaux de mer, de toute espèce, saluent son arrivée avec une telle explosion de cris de joie rauques ou aigus, proférés ensemble et subitement, que les échos de la morne solitude lui répondent par des rugissements infernaux.

Toutes les meutes réunies de France produiraient à peine de semblables *abois*.

Et, au-dessus des écueils, au-dessus de la jungle touffue des graminées puissante, planent tout à coup d'innombrables vols, des spirales sans fin, des tourbillons palpitants d'ailes grises ou blanches.

La clameur des oiseaux réveillés est d'une si formidable acuité et si prolongée, qu'elle tire enfin du profond sommeil d'épuisement où il allait peut-être s'évanouir pour jamais, l'homme que les lames ont amené mourant sur le sable noir.

Il ouvre les yeux, les promène d'un air hagard sur le ciel, sur les rocs, sur les roseaux, puis il les referme. Mais il les ouvre de nouveau bientôt, et se met sur son séant.

Il regarde. Il écoute. Il se tâte. Il essaie de se lever. Le contact de ses vêtements mouillés, dont ses mouvements dérangent les plis rigides, le font frissonner des pieds à la tête.

Il porte la main à son épaule. Avec la vie lui est revenue la douleur. Il n'est pas un point de son corps qui ne soit plus ou moins contusionné, mais il sent à son épaule les profondes déchirures de la griffe d'un animal. De quel animal? — D'un animal qui est là, à côté de lui, inerte, hérissé, semblable à un vieux manchon mouillé.

Le ressuscité l'examine et dit avec abattement :

— Un chat?

Puis il le contemple de nouveau, le touche, le retourne. Le chat gémit lamentablement. Alors, l'homme murmure :

— *Miston?*

Oui, c'est *Miston,* l'un des chat du *Corbeau,* qui s'est accroché au premier venu instinctivement, quand s'est produite la catastrophe, et qui n'a pas lâché prise, au moment où ce premier venu a coulé avec les autres.

Et Miston a échappé à la mort avec ce premier venu, lequel maintenant reprend entièrement connaissance.

Ce premier venu, ce naufragé, c'est Talmouse.

Talmouse, plus pâle que jamais, et vêtu uniquement d'une chemise déchirée en flanelle et d'un pantalon de toile.

— Ollala! gémit le gâte-sauce, est-ce que je rêve? est-ce que je suis vivant et éveillé? Où me voilà-t-il donc? au Cap?

Talmouse se dresse péniblement sur ses pieds. Il fait quelques pas, les larmes aux yeux. Il se tord les mains. En face de lui, c'est l'immensité de la mer. Autour de lui, derrière lui, au-dessus des touffes sans fin des hautes graminées, s'élèvent des falaises, surmontées de collines qui se profilent au loin, sombres, ravinées, nues.

Talmouse se laisse tomber sur le sol. Il sanglote.

Le souvenir de ce qui s'est passé lui revient confusément à l'esprit : la nuit, le vent, sa sortie de la cabine, le choc épouvantable, puis la fuite du pont sous ses pieds, puis l'étreinte de l'eau glacée, puis l'étouffement, puis enfin... ce réveil, là, près de Miston, sur cette terre inconnue !

Et il soupire :

— Je ne suis pas mort. — Non ! je ne dors pas. Non ! Alors, c'est que j'ai fait naufrage ! Moi, moi ! comme dans les *illustrés* que je lisais, le soir, en portant mes tourtes, sous les becs de gaz... Ollala, lala lala !

Des pleurs brûlants coulent de ses paupières avec violence, quand sa mémoire lui rappelle le joyeux passé parisien.

Mais il vainc pour un moment son immense chagrin, se remet debout, et inspecte de nouveau ce qui l'environne.

— C'est haut comme Montmartre, au moins, tout ça, songe-t-il. Mais c'est le Montmartre des nègres, sans doute, car tout est noir ici, même le sable, où l'on dirait qu'on a répandu la suie de cent mille cheminées. — Ollala ! et me voilà tout seul, tout seul, quand tout le monde est mort, tout seul comme le marquis de Carabas, avec un chat !

Tout seul ! Rien dans les mains, rien dans les poches !

Talmouse se tait et pleure encore, car il vient de se rappeler ses amis, ses compagnons de route. Tous perdus, tous noyés, évidemment ; sans cela, ils seraient là, comme lui, sur le sable...

Mais s'ils étaient aux environs ? Si les vagues les avaient jetés, comme lui, sur quelque plage voisine, appelant au secours ?...

Soulevé par cette pensée, oubliant ses souffrances, il s'élance vers la falaise prochaine, il l'escalade en s'aidant des éboulis, des saillies des blocs, et parvenu à une centaine de pieds de hauteur, il jette partout des regards éperdus.

Il n'aperçoit que l'eau semée d'écueils : les uns près du rivage presque à sec, entourés d'algues énormes, car la mer est basse encore ; les autres plus loin, déjà fouettés de jets d'écume. Au-dessus de sa tête, c'est toujours la masse des collines noires et désolées.

Alors il crie, à pleins poumons, sans relâche.

Il appelle Col-Raide ! Picolo ! Vincent !

Aucune voix ne répond à ses hurlements incessants.

Sur la plate-forme où il s'est arrêté, il s'ac-

croupit alors, pris de vertige ; il ferme les yeux. Le puissant murmure du flot qui revient emplit ses oreilles. Il en est comme bercé. Il s'endort, anéanti, sur ce lit périlleux, et des larmes ruissellent silencieusement et sans arrêt sur ses joues.

# IX

## UN PEU DE MUSIQUE

Quand Talmouse sortit enfin de l'accablement moral et physique où il était retombé, il avait l'esprit plus calme et le corps moins las, encore qu'il se sentît parcouru de confuses douleurs.

Avant de redescendre de la plate-forme dangereuse où un irrésistible besoin de sommeil l'avait surpris et anéanti de nouveau, il jeta un dernier regard triste et vague sur la mer.

Elle avait considérablement monté et paraissait battre son plein. Il devait être midi, vu la hauteur du soleil dans le ciel. L'eau avait recouvert la plupart des récifs isolés. De terribles lames, courtes

et bruyantes, se ruaient contre les rochers qui formaient comme la première ligne de défense du massif principal. Mais, en arrière de ces brisants, et jusqu'à la côte, entre les îlots plus élevés qui émergeaient, toujours à sec et blanchis par les amas séculaires de la fiente des oiseaux, la mer circulait par grands courants bizarres, sans grande agitation. Elle semblait couler sur un fond étrange, jaune ou vert-bronzé, ondulant sans cesse, et comparable aux ramures compactes et mobiles des cimes d'une forêt noyée.

C'était, en effet, sur les cimes singulières d'une véritable forêt d'algues et de fucus monstrueux, flottants entre deux eaux, d'une longueur considérable et d'une grosseur qui leur permet de résister aux énormes tractions subies pendant les bouleversements des tempêtes australes, que coulaient, entre les îlots, les larges nappes transparentes de la mer près d'être *étale*.

Talmouse avait vu de semblables goëmons formant comme des prairies immenses, à la surface des flots, durant le cours de son voyage, près du tropique du Cancer, mais il n'y fit pas attention.

Peut-être cependant les dimensions inouïes de ces plantes marines l'auraient-elles frappé d'éton-

nement, si, pendant qu'il les contemplait du haut de son observatoire, avec de cruels serrements de cœur, il n'avait pas entendu, soudain, parmi les bruits mourants du ressac à sa fin, des sons cadencés très lointains, aigus malgré la distance, et qui lui rappelaient des notes de musique...

Affreuse et poignante illusion !

Il tendit l'oreille, néanmoins, de toute la force de sa volonté, et il écouta, ne respirant plus, le cerveau en feu...

Mais les sons musicaux étaient, à chaque instant, couverts par les ricanements et les plaintes des oiseaux voltigeant, sans effroi, autour et au-dessous de lui, ou cachés dans les touffes épaisses des roseaux du rivage.

Il écouta longtemps, en vain, et quoique dévoré de soif et l'estomac criant la faim, il resta exposé au soleil brûlant.

Tout à coup, au milieu d'une accalmie des voix criardes ou gémissantes des oiseaux, il perçut distinctement un fragment d'air, qu'il reconnut à l'instant comme celui d'une absurde chanson parisienne.

Et, à moitié fou, hébété par la surprise, oubliant le péril de sa position sur une pointe de roche,

Talmouse bondit, et chanta, sanglotant et dansant :

*Sur le bi, sur le bout,*
*Sur le bi du bout du banc !*

Il écouta de nouveau, lorsque son esprit délirant se fut un peu apaisé. D'autres sons lui parvinrent, vifs, cadencés, inondant son cœur d'une subite espérance, car aucune méprise n'était plus possible.

Et Talmouse dansa de nouveau, criant, versant des torrents de pleurs :

*Et c'était une nounou,*
*Sur le bi, sur le bout,*
*Sur le bi du bout du banc !*

Puis, tombant à genoux, les mains jointes, il cria à travers ses larmes :

— Picolo est vivant ! c'est son fifre !... Je ne suis pas seul ici !...

Au risque de se casser le cou vingt fois, Talmouse redescendit rapidement au bas de la falaise. Il courut, longeant la lisière des champs de roseaux, jusqu'à la petite plage où la mer l'avait apporté la nuit. Il y retrouva le chat Miston,

lequel, séché et lustré de nouveau, tenait entre ses griffes un animal qui avait l'air d'un griffon havanais, sous son épaisse et longue toison blanche. Mais, aux deux pieds palmés et au bec crochu qui sortirent de cette grosse boule de duvet blanc, quand Talmouse l'arracha, non sans peine, d'entre les pattes du chat, le gâte-sauce reconnut qu'il avait affaire à un jeune oiseau de mer quelconque, expirant.

C'était, en effet, un albatros, éclos depuis quelques jours à peine, que *Miston* avait déniché dans les fourrés voisins.

L'oiseau, déchiré, saignait. Talmouse, tenant cette proie, hésitait, quoique affamé et altéré à en mourir, et son cœur défaillait, mais le besoin lui fit surmonter son dégoût. Il suça le sang qui coulait entre les plumes naissantes de l'oiseau. Puis il le rejeta au chat, qui se précipita sur son butin.

Quelque écœurant qu'il fût, ce breuvage inespéré redonna des forces au pauvre garçon. Il traversa la grève d'un pas plus solide, et gagna, à l'autre extrémité, un austère promontoire dont il tenta l'ascension avec un nouveau courage.

Arrivé sur une vaste et glissante plaque de matière granitique, sommet de ce promontoire, Tal-

mouse promena sa vue sur les eaux qui baignaient l'autre côté des rochers.

Il aperçut, au delà d'un dédale d'ilots très rapprochés les uns des autres, une longue masse brune, qui lui sembla une île couverte d'une forteresse en ruines, et, plus loin encore, un pic isolé aux flancs abrupts, qui lui fit l'effet d'un donjon à moitié démoli.

L'aspect de ce pic, en lui rappelant si inopinément le donjon de Vincennes, amena sur ses yeux un voile humide. Il l'enleva, résolument, du revers de sa manche, se fit un porte-voix de ses mains réunies autour de ses lèvres, et, après avoir poussé de grands cris, il jeta dans l'espace, à plusieurs reprises, le nom de Picolo.

Après quoi, les jambes tremblantes, étouffant d'anxiété, il attendit, debout sur le piédestal où il avait grimpé.

La réponse à ses cris fut une série de coups de sifflet stridents et prolongés, suivis, après un silence, de l'appel aux armes de la *Marseillaise!*

Et cette réponse, qui enlevait à Talmouse, ivre de bonheur, toute espèce de doute sur l'existence et l'identité du musicien qui la lui envoyait à en perdre le souffle, sans arrêt, montait du centre des

roches, — avidement cherchées et trouvées du regard par le jeune naufragé, — situées juste au-dessous du promontoire même où il se tenait, à peu de distance des falaises, au milieu de l'archipel et des îlots émergeant encore de la mer pleine.

Talmouse ne pouvait, de si haut, distinguer son ami perdu dans le chaos des écueils.

Mais le point particulier d'où lui venaient, sans cesse, en échos à ses cris, les airs qui lui étaient si familiers, il le remarquait, le notait dans sa tête avec précision. Enfin, sans le perdre de vue un seul instant, l'oreille au vent toujours, il descendit de son observatoire, du côté opposé à celui par lequel il y était arrivé, et se trouva sur une triste grève, aride, encombrée de blocs immobilisés là après avoir été lancés par d'antiques volcans, ou détachés du flanc des collines sous l'effort des siècles.

Une ceinture de ces mêmes roseaux géants qu'il avait longés sur l'autre plage cerclait la grève où il marchait, droit au rivage. Celui-ci ne se dressait pas verticalement, comme partout ailleurs, et il dominait même de peu les eaux murmurantes.

Des monceaux de rochers écroulés permet-

taient, avec un peu d'adresse et beaucoup de patience, de s'avancer, comme sur les restes d'une jetée, à une certaine distance dans la mer, après avoir quitté le rivage.

Talmouse, parvenu au sommet du dernier de ces éboulis, où le pulvérin des lames le couvrait encore d'une fine pluie à laquelle il était loin de prendre garde, cria de nouveau et appela Picolo.

Cette fois, les sons du fifre lui vinrent de très près, traversant le tumulte de la mer, qui les affaiblissait, qui les couvrait parfois en partie, mais sans arriver pourtant à faire douter l'oreille de leur proximité.

Soudain, le fifre se tut, et Talmouse, épouvanté, se demandait déjà si Picolo, épuisé par l'effort suprême de cette musique enragée de désespoir, n'était pas tombé mort sur son récif, quand, à la pointe extrême d'une roche, il vit, — et avec quel transport de bonheur! — il vit le long Picolo, en personne, silhouette gesticulante, à moins de cent mètres de l'éboulis où il était juché lui-même.

Picolo regardait du côté de la terre, faisant flotter à bout de bras une étoffe quelconque.

Talmouse, rapidement, se dépouilla de sa che-

mise, l'agita au-dessus de sa tête, et héla le musicien avec de véritables hurlements.

Picolo se retourna brusquement, et, de ses pauvres yeux invalides, mais en se fiant plutôt à son oreille impeccable, il fouilla les roches du côté d'où partaient les cris de Talmouse, et que celui-ci redoublait.

Son œil de bâbord, le moins mauvais, remarqua enfin, non Talmouse, mais un objet mobile au milieu de l'immobilité des autres objets, et cet objet était le pavillon improvisé du gâte-sauce. Picolo poussa un cri terrible, et gesticula violemment quand il eut fait cette découverte.

Dès ce moment, les deux naufragés furent en communication réglée à coups d'étoffe, en échangeant des cris, faute de paroles.

Mais si Talmouse se savait parfaitement en présence de Picolo, ce dernier ignorait absolument qui pouvait le héler sur cette sombre côte.

Un homme était là, évidemment, un homme prêt à le secourir, puisqu'il était venu à sa recherche à travers les îlots, et cela lui suffisait pour l'instant. Il ne s'agissait plus, pour tous deux, que de prendre patience et d'attendre qu'à marée basse on tentât de se rejoindre.

De son côté, Talmouse, à propos de la marée baissante, avait fait une réflexion semblable, et il se mit à récolter sur sa roche et à manger, assis parmi les goëmons, des coquillages saumâtres et coriaces pour se rafraîchir et se soutenir un peu, en attendant que la rapidité des courants du jusant fût assez amoindrie pour lui permettre d'atteindre, en nageant de roche en roche, le refuge où se tenait l'infortuné Hollandais.

Tout en mâchant d'affreux mollusques amers, Talmouse disait aussi :

— Picolo nage mal, il me l'a dit ; ce n'est qu'un musicien ! Il me faudra donc, dans les mauvais endroits, si la mer ne découvre pas assez, le traîner à la remorque ; mais avec quoi ?

Avec quoi, en effet ? les cordiers de Maman-la-France sont bien absents !

Sur le rocher, à peine grand comme la place Vendôme, où réfléchissait Talmouse, il y avait des amas de géants fucus desséchés. Le gâte-sauce, toujours songeant à la remorque qui lui faisait défaut complètement, remarqua que certains de ces goëmons étaient très longs et larges comme des baudriers. Il les mania. Ils lui semblèrent résistants.

— Si j'essayais de tresser ensemble plusieurs de ces gros varechs-là? se dit-il.

Il mit son projet à exécution. Il obtint, en nouant bout à bout un certain nombre de tresses ainsi fabriquées, une façon de câble plat, qui lui rappelait, de très loin, les courroies de transmission qu'il avait vues dans des usines.

Il en éprouva la solidité, en attachant l'une des extrémités de sa courroie marine à une roche, et en tirant dessus, de toutes ses forces, à l'autre extrémité.

Le câble sauvage ne se rompit point.

— A moi le brevet! s'écria Talmouse. Il n'a pas bougé étant sec, je vais le mouiller, et il sera incassable.

Et il plongea dans l'eau le câble dû à son industrie, en ajoutant presque avec gaieté :

— Si le temps ne se gâte pas, si la mer a pitié de nous, ce soir, à l'heure du dîner, — que nous ferons je ne sais pas comment, ni avec quoi, — Picolo et moi nous serons en sûreté sur la terre ferme.

## X

### RÉUNION SUR LA... PIERRE FERME

Elle fut pénible et mouvementée, mais elle s'effectua cependant sans accident, la translation à terre du corps exténué de fatigue et de besoin du long Hollandais, mené en laisse, à travers les méandres des roches, par le brave Talmouse.

Au bout de la remorque, qu'il étreignait de ses mains crispées, le musicien, s'efforçant de maintenir hors de l'eau sa grosse tête blonde, avait l'air, avec ses grandes bésicles et son fifre passé entre les dents, comme un bâillon, d'un vieux phoque aux yeux ronds et aux moustaches raides.

Talmouse ne pouvait s'empêcher d'en sourire,




En avant, mon vieux lapin (P. 79)

lorsque, interrompant le voyage pour reprendre pied et haleine sur quelque roche, ou sur un monceau de fucus, il regardait un moment son compagnon, à qui il criait :

— C'est la fable du lapin et de la sarcelle! En avant, mon vieux lapin!

Arrivés sur la terre ferme, ou plutôt sur la pierre ferme du rivage, ils s'étendirent sur le sol, tous deux haletants. Le cœur des deux amis débordait de joie, malgré la gravité de leur sinistre situation. Cependant ils restèrent muets, n'ayant plus même la force de parler, après s'être embrassés en silence, avec une indicible émotion.

Ce fut Talmouse qui rompit le premier le silence :

— D'abord et d'une, dit-il, mon vieux Picolo, faisons sécher notre linge au soleil qui baisse. Il n'est que temps. Ensuite, raconte-moi comment tu as encore ce fifre sauveur? Ça m'intrigue.

— C'est très simple. Mon cher instrument est toujours dans ma poche. Pendant la tempête, quand j'ai voulu monter sur le pont, je l'avais sur moi. Nous avons été engloutis ensemble. Sur la roche où la mer m'avait laissé, à sec, fort heureusement, je me suis fouillé machinalement et je l'ai

retrouvé à sa place habituelle, intact. Mon premier soin a été de le faire sécher, et de m'assurer qu'il n'avait rien perdu de sa sonorité. Puis l'idée m'est venue que quelques-uns de nos malheureux camarades étaient encore vivants, peut-être, tout comme moi, et qu'à l'aide de mon fifre je pourrais leur faire connaître que je n'étais pas mort non plus. J'ai donc joué et rejoué, avec fureur, tout mon répertoire, et quand mes doigts étaient fatigués, je sifflais sans relâche, comme un train en détresse.

— Pauvre Picolo! Et grâce à mes grandes oreilles, moi, je l'ai reconnu, ton délicieux fifre! Mais je crois bien, hélas! que je suis le seul à l'avoir entendu...

— Quel horrible malheur!... Tous morts!... nos amis, nos compagnons!... Ah!

Les deux naufragés se regardèrent, les yeux pleins de grosses larmes, et se serrèrent les mains.

— De sorte, reprit Talmouse, qu'il n'y a que nous deux dans mon île...

— Est-ce donc une île?

— Je l'ignore. Mais je refuse d'avoir fait naufrage autre part que dans une île! C'est mon rêve, depuis l'âge du biberon, de robinsonner dans une île. Si la tempête m'a jeté ailleurs, je proteste!

Mais c'est bien dans une île, et pas gaie du tout, que nous nous trouvons, j'en suis sûr. Et au fait, j'y pense, comme tu n'y arrives que le second, toi, l'enfant de la Hollande, permets-moi, Picolo, de prendre, avant toi, possession de cette île au nom de Maman-la-France. Et je la nomme l'île Beaubourg.

— Hélas! vous avez le courage de rire encore, monsieur *Talmousse*?

— Veux-tu donc que je pleure, maintenant surtout que je t'ai retrouvé...

— Sauvé, oui!

— Allons donc!... trouvé, voilà tout. Et j'en suis bien aise! Me voilà tout ragaillardi, à présent. Et si seulement il n'y avait pas que la mer à boire, ici, je serais tout à fait consolé.

— Oh! la soif. J'en souffre aussi! mais marchons, et cherchons; les pluies de la nuit dernière ont dû remplir les creux des rochers, et, malgré le soleil, il doit en rester quelques-uns de remplis encore.

— De l'eau, dans les rochers? Tiens! je n'y avais pas songé, moi, ce matin. J'ai bu... pouah!... j'ai bu du sang, du sang d'oiseau... C'est un mauvais coco!

— Vous aviez donc pris un oiseau, monsieur *Talmousse*?

— Non, c'est *Miston*, un chat admirable et rare, dont je veux faire un chat de chasse!...

— Miston, ici?

En réponse à l'interrogation de Picolo, Talmouse lui raconta ses aventures de la matinée, qu'il termina par un vrai cri du cœur :

— Et moi, ingrat, qui allais oublier ce bon petit Miston! Vite, mon ami, allons chercher de l'eau, et, après, sans retard, nous escaladerons ces rocs, là-bas; Miston nous attend de l'autre côté, sur une plage à moi, la plus gracieuse de mon île.

— Votre île! — Mais, peut-être, nous sommes perdus sur la côte de l'Afrique, aux frontières de la colonie du Cap...

— Si c'est comme ça, nous y fonderons un nouvel État, alors, et je l'appellerai la Talmousie australe! Mais non, tu te trompes, Picolo, nous devons être sur une île! Un de ces quatre matins je grimperai là-haut, tout en haut de ces montagnes noires, et je jetterai de là un petit coup d'œil circulaire sur la nature. Tu verras si je n'ai pas raison. Pas besoin, du reste, de se casser la tête à

ce sujet. Il faut, d'abord et d'une, que les Robinsons vivent, dans les îles ou sur le continent, c'est l'important. Or, rien dans les mains, rien dans les poches, sauf tes besicles et ton fifre : tel est l'état de notre cave et de notre garde-manger! Assez causé donc, Picolo, et en route!

Ils reprirent leurs vêtements, que le sel marin maintenait désagréablement humides, et se dirigèrent vers les assises déchiquetées du promontoire escaladé le matin par Talmouse. Ils allaient lentement, chancelants, Talmouse dissimulait ses souffrances sous des rires.

Bien que chaussés encore des misérables espadrilles du bord, leurs pieds leur faisaient un mal cuisant.

Ils gravirent avec des peines inouïes le promontoire, que Talmouse proposa de nommer *le Picolo,* puis, tandis qu'ils descendaient les périlleux degrés de son revers, ils eurent la surprise joyeuse d'entendre à quelque distance le bruit d'une cascatelle, d'un mince filet d'eau qui tombait, en zigzaguant, d'assises en assises, d'une crête lointaine et très élevée. Ils parvinrent à gagner le bord de ce torrent minuscule, où croissaient quelques mousses, des bruyères roses, et aussi quelques

herbes fines, qu'ils mâchèrent après avoir bu avec délices, mais prudemment.

— Car, minute! minute! disait Talmouse, j'ai appris, à la primaire, qu'il ne fallait pas boire comme ça, à tire-larigot, même quand on est à moitié mort de soif.

Rafraîchis, ranimés par leur halte à l'ombre, ils continuèrent leur descente en suivant d'aussi près que cela leur fut possible le lit de la cascade en miniature.

Au bas du promontoire, elle se perdait sous les sables noirs de la plage même où Talmouse s'était réveillé. Dans sa hâte de courir à la recherche de Picolo, il avait passé à côté, le matin, sans l'entendre ou l'apercevoir.

Pendant le nouveau repos que nécessita leur fatigue revenue avec plus de violence, le gâte-sauce essayait de réconforter son compagnon épuisé, par de bonnes et joyeuses paroles.

— Il n'y a plus de distinctions sociales, ici, Picolo, et c'est pourquoi je te tutoie et te prie de ne plus m'appeler monsieur Talmousse!... Allons, mon bon ami, un peu de courage à la poche (quoiqu'elle soit vide!), et ne nous désolons pas comme ça! — D'abord et d'une, nous serons sauvés,

c'est entendu! Dans toutes les histoires que j'ai lues, sous les becs de gaz, en portant mes babas, les naufragés sont toujours sauvés, un jour ou l'autre... Ainsi, Picolo, du nerf, mon garçon, du nerf! Il ne s'agit que d'attendre, pour donner le temps à nos sauveurs de nous découvrir dans notre île... Oui, je comprends, tu crèves de faim, et moi aussi, et ça ne se mange pas, les paroles! Allons, debout! Il faut fouiller ces champs-là, au bout de ma plage. Miston y a bien déniché un oiseau, nous en trouverons d'autres, c'est sûr, ou leurs œufs au moins. Debout, mon vieux! Ah! c'est dur? Mais il le faut. Debout!

Ils se remirent en marche, à travers les sables et les pierres, du côté de la jungle des roseaux.

Talmouse chantait à tue-tête.

A sa voix, une chose blanchâtre, au milieu de la noire plage, se mit soudain en mouvement et s'avança, par bonds, dans leur direction.

Les yeux perçants de Talmouse reconnurent bien vite ce qu'était cette chose.

C'était le pauvre Miston, évidemment attiré par les sons humains qui venaient, enfin, animer la solitude où il s'était cru abandonné pour jamais, sans doute, dans sa cervelle de chat.

Il accourait vers Talmouse, qui le plaisanta sur la véhémence amicale de son accueil, bien qu'il en eût le cœur très attendri. Néanmoins il le baisa, comme un enfant, sur son petit front.

Picolo le caressa à son tour avec un sourire languissant.

Miston, transporté de bonheur, filait son rouet bruyamment, tout en marchant, la queue droite, devant les deux naufragés.

Il semblait même se faire leur guide.

— Il sait mieux que nous où est le buffet, dit Talmouse, suivons-le.

Le chat, allègre et rapide — parbleu! il avait très bien déjeuné, lui! — et parfaitement remis de son épouvantable bain du naufrage, s'avançait par bonds délicats, tournant la tête et miaulant quand ses amis s'arrêtaient, ne pouvant plus se soutenir, et ne restant debout que par des efforts de volonté incroyables.

Enfin, Miston les mena jusqu'aux roseaux géants.

Là, à la lisière de la jungle, couché sur le sol et adossé contre un paquet d'herbes sèches, il y avait un homme, un homme chauve, à longue barbe, évanoui, ou mort, dont la face

et les vêtements étaient rayés de filets de sang nombreux.

A ce spectacle inattendu, Talmouse, qui précédait Picolo de quelques pas, s'arrêta net, stupéfié, regarda l'être gisant à ses pieds, se baissa, mettant les mains sur son cœur comme pour l'empêcher d'éclater, puis se relevant vivement, les yeux hors de la tête, il ouvrit les lèvres pour parler. Mais la voix lui manqua. Il fit signe à Picolo de se hâter.

Et comme le musicien blessé s'approchait en gémissant, le pauvre gâte-sauce, soudain aveuglé, mais soulagé par des pleurs, put enfin lui crier, d'une voix entrecoupée, ces mots, qui lui vinrent les premiers à la bouche :

— *Chand d'parapluies! chand d'parapluies!*

## XI

### LES CARAFES ET LES ÉDREDONS DE TALMOUSE

C'était bien leur ami Hutchinson, c'était bien Col-Raide, oui; mais dans quel état pitoyable, effrayant. A travers les trous de ses vêtements, qui n'étaient plus que des loques ensanglantées, les deux naufragés voyaient avec terreur, partout, mais sur les mains, les bras et les jambes principalement, la trace livide et tuméfiée de déchirures faites, semblait-il, par des ongles acharnés.

Cependant Col-Raide n'était pas mort. Il dormait profondément, et ronflait.

Il dormait, chose singulière, entouré d'œufs de toute grosseur et de toute couleur, qui avaient

roulé d'une sorte de sac d'herbes tressées récemment, déposé à côté de lui.

Les cris de Talmouse, les exclamations en hollandais et en français de Picolo ne l'éveillèrent pas.

Il se retourna seulement, et jura, en anglais :

— Le diable emporte vos damnés becs !

Talmouse l'écouta sans le comprendre, bien entendu, et dit, plein d'attendrissement :

— Il songe à son pays, sans doute. Laissons-le dormir ! A plus tard les explications. Mangeons, nous, Picolo ! On lui en gardera sa part, de ses œufs à la coque !

Picolo convint que le sommeil de Col-Raide était évidemment pour lui le meilleur des remèdes et se jeta sur les œufs sans se faire prier plus longtemps.

Comme il en cassait un au hasard, pour en humer plus vite le blanc avec avidité, Talmouse lui mit la main sur le bras.

— Minute, Picolo, minute ! Pas besoin de les briser. Contente-toi de percer les coquilles d'un trou, avec une pierre, là, comme cela, vois-tu? Nous n'avons déjà pas tant de vaisselle ! Et ces coquilles-là vont me servir à rapporter de l'eau de la cascade, là-bas. Ça fera de jolies carafes.

— C'est juste, répondit Picolo avec un ton de soumission. Tu as plus d'esprit dans ton petit doigt, que moi dans toute ma grande carcasse !

— Ils ne sont pas frais comme l'œil, ces œufs-là, et ils ont un drôle de fumet. Mais, que veux-tu? on ne nous attendait pas dans mon île. Il faut excuser un peu la ménagère. C'est égal, ajouta le gâte-sauce, en faisant une forte grimace, voilà des œufs qu'on ne devrait servir qu'en carême. C'est un aliment doublement maigre, un œuf qui sent le hareng !

Œufs couvés ou non, Picolo ne se lassait point d'en pomper énergiquement les blancs et les jaunes avec ses habiles et solides lèvres de souffleur d'instrument à vent.

Talmouse avait plus de peine à s'en tirer.

Quand il fut rassasié, et comme Col-Raide dormait toujours, il dit à Picolo qui n'arrivait pas à se rassasier :

— Continue à jouer de l'œuf, mon bon ami ; mais, tout à l'heure, pendant que je vais embrasser la carrière de porteur d'eau, de la cascade ici, toi, sans perdre de vue le marchand de parapluies, va récolter, sur les rochers là-bas, autant de plumes et de duvet que tu en trouveras. Il n'en manque

pas. Ce matin, quand j'ai été par là, j'en ai vu de vrais nuages tourbillonner à chaque brise. Apporte ici des tas de duvet. J'ai une idée. Mais dépêchons-nous! car le soleil est bas. Le jour va nous lâcher tout d'un coup, tu sais; c'est la mode, parait-il, dans le Sud!

Talmouse s'éloigna en boitant, après avoir fait ces recommandations à Picolo.

A son retour, il trouva Col-Raide réveillé, et déjà instruit des faits que l'on sait par Picolo, assis à côté de lui, et dont il tenait la main avec des transports, qui redoublèrent de violence quand reparut Talmouse.

Mais celui-ci, sans permettre à Col-Raide de proférer un mot de plus, lui offrit un des œufs qu'il rapportait.

— Chut! et buvons. Voilà du nanan!

Et pendant que le *chineur* se désaltérait à longs traits, car il commençait à être pris par la fièvre, conséquence de ses cruelles blessures, Talmouse demanda à Picolo s'il avait exécuté « sa commande. »

— Oui. En voilà de quoi garnir vingt édredons, de ton duvet!

— Bon! Maintenant, nous allons creuser, toi

et moi, dans le sable, de jolis dodos, que nous matelasserons avec les trois quarts de cette plumaille là, et nous nous fourrerons là-dedans, toute la nuit. Ça se fait en Chine. J'ai lu ça, moi, dans les *illustrés,* le soir, sous les becs de gaz, en portant mes petits-fours !

— Talmousse, je t'admire !

— Pas de quoi. Quant à l'autre quart de plume, je vais en garnir (et je te conseille de m'imiter) l'intérieur des manches et du corps de ma chemise. Avec un gilet ouaté comme ça, je me moque du froid et de l'humidité de la belle étoile... du Sud !

Talmouse exécutait son projet, tout en bavardant de la sorte, contemplé tendrement par le blessé. Picolo se réglait sur lui.

L'opération terminée, la petite tête aux grandes oreilles de Talmouse sortait rieuse du col de la chemise, et le gâte-sauce avait l'air soufflé d'un Bonhomme-Ballon dans les foires.

Pour le Hollandais, ce fut plus long ; mais, avec sa chemise bourrée de duvet, il ressemblait à un épouvantail de cerisier, géant, gonflé par le vent, et porté sur deux longues perches.

Col-Raide, bien que très affaibli par la perte de

son sang et les rudes fatigues de sa journée, retrouva en cet instant assez de sa joyeuse humeur pour éclater de rire... à petit bruit.

Talmouse le regarda, satisfait, en hochant la tête.

— Mon pauvre Col-Raide! Alors, nous avons donc opéré aussi, et tout seul, notre petit sauvetage? Très bien! Silence pour ce soir. A demain les détails. La suite au prochain numéro. Le pressé, en ce moment, c'est de laver toutes ces écorchures-là. Nous avons juste le temps d'y voir clair assez pour ne pas nous mettre le doigt dans l'œil. Passe-moi le plus fin duvet, Picolo! C'est de la vraie charpie. Bon! A présent, prends une de mes carafes, doucement, et verse... lentement, musicien!

Talmouse s'était agenouillé. Il lavait d'une main légère et attentive les plaies, heureusement peu profondes, de son patient. Il les recouvrit ensuite de duvet, en disant :

— Dame! je n'ai pas d'autre linge dans mon armoire!

Après quoi, Picolo et lui creusèrent, avec leurs mains, dans le sable noir, trois cavités qui furent matelassées convenablement, selon l'ordonnance. Ils étendirent Col-Raide dans l'une d'elles avec

précaution et semèrent une couverture de plumes sur le malade. A portée de sa main, ils placèrent un œuf plein d'eau. Col-Raide s'endormit profondément.

Ces soins pris, Talmouse invita Picolo à passer à son tour dans sa chambre à coucher.

La nuit était venue, apportant avec elle une forte brume qui voilait la splendeur des étoiles du ciel austral.

— Hé! Picolo, cria soudain Talmouse du fond de son trou, où il s'était fourré avec béatitude, j'ai bien peur que la pluie ne nous fasse regretter, tout à l'heure, la marchandise perdue de Col-Raide?

— Et moi, répondit, sous ses plumes, le grand Hollandais, je songe aux bêtes féroces...

— Tiens! c'est vrai, les bêtes féroces? je n'y pensais pas... Ma foi, au petit bonheur! S'il y avait eu ici un arbre, nous nous serions installés dessus, comme Robinson; mais il n'y a pas d'arbres. Tu me diras que si nous avions avec nous Bidel ou Pezon, nous n'aurions rien à craindre des fauves. Ils les dompteraient, c'est vrai. Mais je ne peux pas t'offrir Bidel, mon bon ami. Alors, dormons, et à la grâce de Dieu!

— Où est Miston?

— Est-ce que tu comptes par hasard sur Miston pour te défendre contre un tigre ! Elle est un peu forte, celle-là !... Miston, mais il est là, dans mes bras, ce noble chat de chasse !... et il te souhaite le bonsoir, Picolo !

Mais Picolo ne répondit rien. Le Hollandais emplumé dormait déjà à poings fermés.



# XII

## PROJETS COLONIAUX

Talmouse et Picolo s'éveillèrent frissonnants et tout moulus, malgré la tiédeur et la mollesse de leur couche, quand, au lever de l'aube, éclata de nouveau l'abominable concert des oiseaux de la côte ou nichés sur les aiguilles des falaises.

Les uns aboyaient comme des chiens, d'autres semblaient braire follement ou rire à gorge dé-

ployée. Ceux-ci gloussaient, ceux-là se bornaient à crier, de tout leur bec, sur les tons les plus variés, mais tous avec un parfait ensemble dans leur vacarme assourdissant.

Le bruit infernal qui s'élève, à l'époque de la ponte des œufs, sur les écueils qui sont, dans les océans, les habitations d'été des albatros, des frégates, des pétrels, etc., et, en tout temps, des différentes races de pingouins, est si violent et si extraordinaire, qu'il est entendu à plusieurs kilomètres de distance, à bord des navires, malgré la rumeur des flots.

Talmouse, qui, comme il le disait, était aux premières loges pour en apprécier tous les charmes, s'était levé en sursaut, furieux, et apostrophait les oiseaux malencontreux :

— En voilà des réveille-matin!... Eh bien! oui, nous avons chipé quelques-uns de vos œufs; mais ce n'est pas la peine de crier tant que ça pour si peu! Qu'est-ce que vous direz donc alors, quand vous serez à la broche?

Cette prophétie sembla peu parlementaire, sans doute, aux hôtes des roches, car ils firent à l'unisson, dans leur patois, des protestations d'une nouvelle véhémence.

— Oui, je voudrais bien que vous y fussiez, à la broche, tas de sots criards que vous êtes!

Picolo, brisé, s'étirait péniblement en écoutant les imprécations de son ami; mais il s'y associait.

S'étant soulagé ainsi de sa mauvaise humeur, Talmouse courut au trou où reposait Col-Raide.

Une forte fièvre secouait le marchand de parapluies.

Il ne pouvait songer à se lever.

Il salua Talmouse d'un sourire, pourtant.

— Ah! mon pauvre *Chineur,* ça ne va pas, alors? Tiens-toi tranquille, au chaud. Nous avons le temps de paresser, ici, va! Et la baleine ne *soufflera* pas... C'est déjà bien assez de ces oiseaux de malheur!... Voyons, un peu de tisane? C'est la Mère-la-Pluie qui la fournit... Ah! elle n'est pas tiède, hein? Dame! pas moyen de chauffer le four. Rien dans les mains, rien dans les poches. Pas une allumette. Pas de briquet...

— Ne vous tourmentez pas, Talm-haouse; je n'ai besoin de rien.

— Parbleu! de rien du tout? Et cependant, rien du tout, c'est encore ce que nous pourrions t'offrir ici, Picolo et moi. Mais une douzaine d'huîtres, ça t'irait peut-être? Ça s'avale sans faim, ça!...

Je vais aller en pêcher ; la mer est basse, justement...

— Et avec quoi les ouvrir ?

— Ah ! oui, avec quoi ? Rien dans les mains, rien... Ollala ! pas de chance !... Dans tous les *Naufrages* que j'ai lus, sous les becs de gaz, les pauvres gens ont toujours conservé quelque chose d'indispensable, un couteau, une pierre à fusil, de l'amadou... — Dans *Robinson Suisse,* ils ont même un vaisseau qui est un vrai Bazar de l'Hôtel de Ville ! — Ils y vont chercher ce qui leur manque. Ici, nous, c'est rien et rien, ce que nous avons. Ah ! j'oubliais, nous avons un fifre et un chat...

— Oh ! ne touchez pas à Miston, Talm-haouse ! s'écria le malade.

— Ah ! mais non, par exemple ! Je me mangerais moi-même, et je vous en offrirais des morceaux, plutôt que de sacrifier mon chat de chasse !

— *All right !*

— Il n'y a pas de danger !... Mais je donnerais bien tous les diamants que nous allions chercher au Cap en échange d'un silex à feu ou d'une boîte d'allumettes amorphes !

— Et moi, pour un couteau de Birmingham !



— Pas dégoûté!... Mais à quoi bon se lamenter?... Du nerf, Col-Raide, du nerf!... En attendant que nous ayons un fourneau à gaz, je vais toujours querir des huîtres, moi. C'est le soleil qui les ouvrira avec son couteau d'or, et je l'assisterai en glissant une pierre entre leurs écailles quand elles viendront à bâiller. Seulement, pour détacher les mollusques, il me faudrait un joli caillou, un peu lourd et solide, un marteau, quoi! Mais, dans mon île, c'est curieux, toutes les pierres que je rencontre sont légères et ont l'air d'éponges pétrifiées.

— C'est des pierres ponces, alors...

En ce moment survint Picolo, traînant ses longues jambes et geignant. Il s'était allégé pourtant de sa doublure de duvet, à l'exemple de Talmouse.

— As-tu fait ton lit, musicien? demanda le gâte-sauce.

— Oui. Mais je crois qu'il sera bon, dès que l'ami Col-Raide aura repris des forces, d'aller nous établir plus loin, à la lisière de la jungle, et près de notre fontaine surtout, au bas du promontoire *Picolo*.

— Parfaitement raisonné!

— Merci!... Ensuite nous creuserons dans le sable, à une bonne place, un trou pour trois, dont nous consoliderons les parois et dont nous formerons le toit avec ces pierres dont tu parles, qui sont si légères. Nous les transporterons et nous les échafauderons facilement. Sur la voûte du toit, qui nous coûtera de la peine, ça, c'est sûr, nous étalerons ce que nous trouverons de propre à la chose, varechs, roseaux, plumes, enfin, tout ce que vous voudrez, avec du sable par-dessus.

— Et ça nous fera un fameux sous-sol de sauvage, pas vrai, Picolo?

— Il y aura une porte... quand nous aurons une porte à y mettre.

— Je m'en charge! Ma courroie d'hier peut se refaire à de nombreux exemplaires, qui seront joints... et formeront une portière... Ollala!... Ah! si j'avais seulement un petit sabre de fer-blanc d'enfant, j'en ferais un fameux outil!... Mais, voyons, avec nos trente doigts, on arrivera tout de même à bien des choses!... — Ça ira, ça ira, Col-Raide!...

— *All right!*... Mais je vous suis bien inutile en ce moment, mes pauvres amis...

— Inutile?... Parlons-en!... Tu sers à me

rappeler pour l'instant que mes huîtres m'attendent... J'y cours... Toi, Picolo, va renouveler notre provision d'eau, et, en même temps, choisis une place commode pour l'établissement de notre futur palais...

— Est-ce que je puis jouer un peu de mon... fifre, en y allant ; ça ne gênera personne ?...

— Non. Et d'ailleurs, tant pis pour les voisins !... Au retour, Picolo, je compte bien que tu auras mis le couvert et que tu m'offriras... l'omelette de l'amitié, au naturel !

— Certainement ; nous avons encore des œufs...

A propos d'œufs, si cela ne te gêne pas trop, ami Col-Raide, il faudra nous raconter ton histoire, au dessert !...

— Oui ; mais je vous dirai tout de suite, mister Talm-haouse et mister Picolo, que ce sont les becs des oiseaux, oui, des oiseaux en train de couver dans ces fourrés que j'ai dû traverser, là-bas, qui m'ont arrangé comme je le suis.

— Ollala ! J'avais songé aux griffes d'un jaguar, d'un chat sauvage au moins, mais... à des becs d'oiseaux !... pas du tout !... Ce sont des aigles, alors ?...

— Non, ce sont des espèces de canards énormes, ou des mouettes géantes. C'était terrible!... Ils ont failli me tuer.

Talmouse frissonna.

— Bon!... Il faudra de la prudence, à l'avenir... Ah! si nous avions de quoi faire du feu, je nettoierais la jungle en quelques heures, et les oiseaux, tout rôtis, nous tomberaient dans le bec!

— Oui, répliqua Picolo; mais, après?... Nous n'aurions plus que la pierre à lécher.

— Très juste! Ce Picolo est la raison en personne. La jungle, c'est notre garde-manger. Propriété interdite! Chasse réservée!... Et ce Miston, qui s'est glissé là-dedans comme dans un grenier!... Comment en est-il revenu sain et sauf?

— Et comment en reviendra-t-il? car il y est retourné.

— Vrai, Picolo? Ah! mon pauvre chat!... Mais il est malin, oui; il fera sa petite chasse en douceur...., et cela me fait songer de nouveau à ma chasse, à moi, ma chasse aux coquillages que j'oublie... A bientôt, mes amis.

Talmouse, sifflant aussi gaiement que s'il portait, à Paris, des petits pâtés tout chauds, et bien qu'il n'eût sur la tête, au lieu de manne, que de

larges fragments de varechs encore frais pour se préserver du soleil, s'en alla du côté du rivage d'un pas nonchalant.

Il se mit résolument à l'œuvre, d'abord, dès qu'il fut arrivé à un endroit propice. Mais, au bout de quelques instants de travail, il s'assit sur un rocher, son visage gouailleur devint sombre, et, se sachant seul, bien seul, il pleura amèrement en regardant l'Océan sans bornes devant lui.

— Ollala, lala!

Il n'était qu'un enfant, après tout, l'honnête et dévoué Talmouse, et cette crise de faiblesse et de découragement était bien pardonnable... Il avait perdu son ami Vincent, et Maman-la-France était si loin!

Cet accès de désolation fut bref, du reste, et Talmouse, armé d'un lourd morceau de basalte noir ramassé en traversant la plage, triompha de son désespoir en assénant des coups adroits sur les pétoncles ou sur les huîtres qu'apercevaient ses yeux.

Pendant que Talmouse pleurait, pendant que Col-Raide émettait des jurons britanniques à chaque souffrance, Picolo, portant ses œufs vides dans le cabas rudimentaire fabriqué la veille par

l'Anglais, se rendait à la cascade en jouant intrépidement, pour son propre plaisir, mais au grand effroi des oiseaux qui voltigeaient autour de lui, la *marche des Scolos,* cette marche vive et pimpante comme l'allure des bataillons de la milice enfantine au 14 Juillet.

## XIII

### L'AVENTURE DE COL-RAIDE

De son expédition à la cascade, Picolo rapporta non seulement ses carafes pleines, mais aussi un paquet de feuilles odorantes qu'il avait cueillies aux bords mêmes du bassin naturel creusé par la petite chute d'eau dans la poussière noire de la plage qui la buvait.

— Cela ressemble à des feuilles de géranium, disait le musicien. J'en ai mâché quelques-unes. Elles m'ont parfumé la bouche, et je ne m'en suis pas senti plus mal. Voulez-vous essayer, Col-Raide? Voici encore des bruyères roses pour vous égayer l'œil.

— All right !

Talmouse revint à son tour, avec une charge d'huîtres grandes mais difformes. Il traînait encore des varechs humides qu'il appliqua en bandeau sur le front brûlant de l'Anglais.

— Confortable ! soupira celui-ci.

Les huîtres, exposées au soleil, et surveillées dans leurs bâillements par Talmouse, furent ouvertes par effraction, selon l'expression du gâte-sauce, et goûtées, après le gobage des œufs.

— Qu'en dites-vous, Picolo ?

— Je dis qu'elles sont en caoutchouc, ces huîtres-là.

— Il y a de ça, c'est vrai. Mais dans les îles comme à la guerre ! il faut tout avaler. C'est égal, si le médecin nous défendait les crudités, je ne sais pas trop comment nous ferions pour ne pas mourir ici. — Et moi qui ai tant désiré, à Paris, manger de ces belles huîtres que je regardais peindre, pendant des heures, au bon coin des rues, sur les enseignes des marchands de vin. J'en avais l'eau à la bouche rien qu'à les voir en peinture. Ollala ! Deux sous de fromage d'Italie feraient bien mieux mon affaire, maintenant que j'ai des huîtres en veux-tu, en voilà !

Pendant qu'on déjeunait, Miston fit son apparition au loin. Il venait du côté de la mer.

— Il paraît que la chasse ne lui a pas plu longtemps, ce matin, et cependant il nous rapporte quelque chose entre ses crocs. Est-il gentil, cet animal-là ! — Miston! arrive ici, bien vite, mon gros loulou !

Ce que tenait Miston dans sa gueule rose, c'étaient la tête, l'arête et la queue d'un poisson. Il paraissait très fier de son fardeau.

— Tu n'en as pas gardé beaucoup pour les camarades, mon petit, lui dit doucement Talmouse. Mais je te remercie tout de même pour l'intention. Ça nous fera un joli paquet de curedents, ton poisson. Je n'ai pas de monnaie sur moi, mais je vais t'offrir un petit pourboire dans mon assiette.

Miston eut l'air enchanté du cadeau.

La plaisanterie dérida le front en sueur de Col-Raide, que ses morsures faisaient durement souffrir.

On lui demanda alors le récit de ses aventures, espérant lui faire oublier, pendant qu'il les raconterait, le mal qu'il endurait.

Voici ce qu'il apprit à ses amis :

En ouvrant les yeux, et lorsqu'il parvint à se rendre compte des choses et de sa position, il constata qu'il était couché sur le dos au fond d'un long tunnel haut comme une nef de cathédrale, au milieu d'un lit épais de goëmons. Il voyait la mer, basse et lointaine, à l'un des bouts de ce souterrain. Il y était entré par là, sans doute. A l'autre bout, il apercevait, brillants de lumière, des rochers amoncelés comme les marches d'un escalier gigantesque. Dès qu'il put se mouvoir, il se traina du côté de ces rochers, mais, en chemin, il tressaillit d'effroi et tomba, soulevé tout à coup par une masse sombre qu'il essayait d'enjamber. La masse se mit à jeter des abois lamentables. « C'était à croire, assurait Col-Raide, que j'avais marché sur la patte d'un chien de taille prodigieuse. » La masse aboyante se mit à fuir, mais péniblement, par saccades étranges. Col-Raide finit par distinguer, et reconnaitre, à moitié mort de peur, l'animal qu'il avait dérangé dans son sommeil. C'était un phoque énorme...

— Un phoque qui aboie, comme ça, c'est une Otarie, dit Talmouse. Je connais ça. Il y en a au Jardin des Plantes. Ce n'est pas méchant.

— Heureusement, continua Col-Raide. Mais

c'est effrayant. Il faisait retentir le souterrain de ses abois. Je me tins coi et je me bouchai les oreilles, pendant que la grosse bête, épouvantée aussi, et autant que moi peut-être, descendait vers la mer aussi vite que le lui permettaient ses moignons à nageoires. Quand il eut disparu, je repris courage et je me hâtai de gagner, à quatre pattes, mes amis, les rochers que je mis plus de deux heures à gravir, tant je me sentais faible. Enfin, j'arrivai en haut, dans une espèce de plaine de granit, ou de basalte, d'où s'élève une montagne noire.

— Ah, oui, interrompit Talmouse, le Montmartre des nègres, qui est au-dessus de nos têtes, là-haut. Je connais ça. J'y monterai un jour, vous verrez. Je ne m'attends pas à y trouver le Moulin de la Galette, bien sûr, mais je saurai de là comment est faite mon île !... — Mais, je te demande pardon, mylord Col-Raide, continue...

— Après avoir traversé cette plaine, d'où je voyais la mer, et un fameux morceau encore, j'arrivai à de grandes herbes, presque deux fois aussi hautes que moi. J'y pénétrai. Mais j'y fus reçu comme par des baïonnettes. Je ripostai à coups de pied, à coups de poing...

— Tu as boxé avec les oiseaux? Tu as tiré la savate avec ces idiots qui beuglent, là-haut, le matin. Bravo !

— Oui, mais ils m'ont si bien becqueté qu'il ne serait rien resté de moi, si je n'avais rebroussé chemin en hurlant.

— Alors, d'où viennent les œufs que nous avons mangés, et dont il ne reste plus guère, hélas ! demanda Picolo.

— Je les ai pris au sommet de petites buttes rondes plantées d'herbes moins hautes et moins touffues que les autres, d'où mon approche et mes cris faisaient s'envoler des oiseaux immenses, et que j'ai parfaitement reconnus pour des albatros.

— Bon ! s'écria Picolo ; mais savez-vous ce que valent, à Londres ou à Paris, les œufs que nous venons de manger.

— Non.

— De trente à cinquante francs, pour les amateurs.

— La douzaine?

— L'œuf, s'il vous plaît ! Quand j'étais en Australie, j'en ai vu qui venaient de l'île Campbell, et qu'on expédiait en Europe. On m'en a dit le prix de vente.

— Ollala ! — Mais alors, à Paris, il n'y a que M. de Rothschild qui puisse s'en payer un, tous les matins, avec une côtelette !

— Enfin, reprit Col-Raide, à force d'errer en longeant, sur le bord des abîmes, les champs de roseaux, si terribles pour les étrangers qui n'ont pas de bottes, je suis parvenu à cette plage, et j'y suis tombé, mais non pas mort de faim et de soif, car j'avais avalé deux œufs...

— Un déjeuner de cent francs !

— All right ! oui ; mais la fatigue de la marche et le sang qui avait coulé de mes blessures m'avaient si bien épuisé que, quand je m'étendis sur ce sable, je croyais que c'était pour toujours.

— Talmouse serra affectueusement la main de Col-Raide.

— J'ai froid dans le dos, dit-il, en songeant que sans Miston, que j'ai eu la bonne idée de ne pas abandonner à son triste sort, Picolo et moi nous ne serions sans doute revenus ici que plus tard et pour y trouver ton cadavre !... C'est à Miston que tu devras la vie. Miston, viens que je t'embrasse. Tu m'as nourri de ta chasse, moi ! Je ne l'oublierai pas non plus. Désormais, tu es un frère pour nous tous, car, sans l'oiseau qu'il a rapporté, mon

bon Picolo, je n'aurais peut-être pas eu la force d'aller à ta recherche... C'est lui qui est ton sauveur et non pas moi, comme tu t'obstines à le dire.

— Miston, ajouta Picolo, j'exposerai volontiers pour toi mes jambes dans la jungle ! Je n'ai pas beaucoup de mollets à y perdre, c'est vrai, mais enfin !... et je te rapporterai des oisillons à un louis la pièce, au moins !

— Tandis qu'on parlait de lui avec cette amitié enthousiaste et reconnaissante, le brave Miston se léchait minutieusement, en ayant l'air de trouver fort désagréable le sel qui s'était attaché à ses poils, pendant sa pêche.

Col-Raide, ayant terminé son histoire, avait fermé les yeux et essayait de dormir de nouveau.

Ce que voyant, ses amis se décidèrent à entreprendre sans plus de retard la construction de l'abri projeté près de la cascade, car l'aspect du ciel leur paraissait menaçant.

Ils y consacrèrent le restant de la journée.

A la tombée du soir, ils étaient de retour près du blessé, lequel avait été gratifié d'un paisible et long somme ; il se sentait, disait-il, tout à fait rafraîchi, et bien moins fiévreux, depuis qu'il

8

avait mâché, en quantité, les feuilles apportées par Picolo.

— Notons la chose, mes amis ! s'écria Talmouse, et quand nous serons revenus à Paris, — ce qui ne tardera pas, j'en suis sûr, — eh bien, à propos des propriétés merveilleuses de cette plante, nous ferons une communication à l'Académie de médecine sur le célèbre géranium de l'île Talmouse, bon pour les coups de bec d'oiseaux de mer.

Le jour disparaissait lorsque Talmouse parlait ainsi.

Le moment de se fourrer dans les édredons était arrivé.

Picolo et Talmouse souscrivirent à cette obligation avec un réel plaisir, car leur lassitude était extrême.

Et même ils allèrent se coucher, sans souper, comme le *p'tit Berger,* dans le dicton de nourrice : *Pinte, chopine, d'mi s'tier, poisson... Roquille ! roquille ! roquille !*

## XIV

### L'ŒIL DE TRIBORD DE PICOLO

Un matin, dans le grossier mais imperméable gourbi qu'ils avaient enfin achevé de construire, Picolo, Talmouse et Col-Raide, celui-ci tout à fait convalescent et prenant déjà sa part des travaux communs et des chasses à la nourriture, écoutaient la pluie tomber à flots sur la plage. Miston se brossait les oreilles avec insistance.

— Joli temps, et qui ne paraît pas près de se lever, disait Talmouse. On se croirait au Havre! Heureusement, avec nos *pardessous,* — il appelait ainsi la couche de duvet dont leurs chemises étaient doublées, — nous pouvons sortir, malgré

vent et marée. Mais je préférerais un brin de soleil.

— Sans doute... Mais la pluie met de l'eau dans le réservoir de la cascade, faisait observer Picolo.

— Et les plantes du ruisseau, là-bas, vont réparer leurs pertes. Car nous avons mangé toutes leurs feuilles depuis...

— Depuis douze cailloux, dont deux coquilles, mes amis! ajoutait Talmouse, qui avait eu l'idée, renouvelée des Grecs, de noter les jours écoulés par de petites pierres, auxquelles il mêlait une coquille le dimanche.

— Douze jours à peine! Il me semble qu'il y a un an que je suis ici, soupirait Picolo.

— Eh bien! c'est que tu ne t'amuses pas avec nous, mon garçon, voilà tout.

— Oh! qu'il est mauvais, ce Talmousse! Je ne voulais pas dire cela.

— Tu es pardonné. Mais, voyons, examinons la situation. Nous avons une maison, à un étage, c'est vrai, et encore la moitié est dans le sable; mais, enfin, nous possédons ce qu'on peut appeler une jolie cave de campagne, et nous n'avons ni propriétaire ni contributions à payer. C'est quelque chose. Nos vêtements nous feraient mener au

poste, si nous les exhibions sur le boulevard. Mais, cependant, ici, bien qu'ils menacent ruine, ils nous tiennent encore chauds et secs pendant la nuit. De plus, le jour, la température est fort agréable. Il n'y a que la nourriture qui, je l'avoue, laisse un peu...

— Beaucoup!...

— Passionnément!

— Oui, elle laisse à désirer. D'accord!

— Toujours des repas froids.

— Et d'un maigre!... d'un maigre!...

— Plaignez-vous donc! Est-ce que vous n'avez pas trouvé excellent, malgré son manque de cuisson, le bel oiseau, maman, que nous avons pu pincer hier, en rusant comme des serpents, Miston et moi, au milieu de deux ou trois cents de ses camarades, rangés sur les gradins des rochers, à tous les étages, et tous vêtus de même, habit noir, plastron blanc, comme des messieurs de la haute au théâtre?

— Oui, mais c'était de la chair crue..., saignante!... oh!...

— C'est excellent pour l'anémie, ingrats que vous êtes! Il n'était pas bon, mon *Malpeigné*? Voyons, dites?...

— C'est entendu, et il était délicieux, malgré son fumet d'huile de lampe, ton Pingouin! car c'est un Pingouin, l'oiseau à bec rouge, à ventre blanc, à manteau bleu, fait comme une grosse bouteille, que tu as tué. C'est même un très joli Pingouin, malgré ses petits bras, sa queue de *terrier*, et sa tête si comique, toute ébouriffée d'un paquet de longues plumes noires, blanches et jaunes.

— Ils sont tous ébouriffés comme ça sur la côte. Aussi, je les appelle des *Malpeignés*.

— Oui, mais les *Malpeignés*, comme tu dis, vont vite apprendre à nous connaître et à nous fuir.

— Alors, adieu à la chair même saignante!

— Oui, il faudra revenir aux coquillages, et ils sont rares, les bons! De sorte que, si cela continue, bientôt, mon pauvre ami, ça sera fini de rire!...

— Allons, encore du découragement! C'est l'effet de la pluie, hein?

— C'est possible!... mais il nous manque tant de choses!... tant de choses!...

— Oui, tu voudrais un arsenal complet, n'est-ce pas? De la poudre, des balles, et pourquoi pas une rôtissoire aussi, pendant que tu y es?

— Non, mais avec un arc, des flèches... et du feu..., le bagage d'un sauvage de la dernière classe, nous pourrions vivre ici, le ventre plein et gais comme des pinsons, pendant des années.

— Et tu jouerais du fifre au dessert !

— J'en joue bien sans dessert.

— Picolo, disait alors Col-Raide, mister Talmhaouse a bien raison de nous gronder. C'est le vilain temps qui assombrit, ce matin, la gaieté qui m'était revenue avec la guérison de mes plaies. Il faut nous secouer. Sortons.

— Bravo, Col-Raide ! Sans cela, dans notre terrier, nous finirions évidemment par faire comme sur le

*Petit Navire*
*Qui n'avait ja, ja, jamais navigué.*

Mais, sapristi, nous n'en sommes pas encore arrivés

*A tirer à la courte paille*
*Pour savoir qui, qui, qui sera mangé !...*

En chasse ! Aujourd'hui, après un petit tour au rivage, je me mettrai sérieusement à la chasse aux cailloux. Il me faut une pierre à fusil, à tout prix !

Picolo veut du feu. Il faut lui en procurer. Je ne connais que ça!

— Et moi, disait Col-Raide, j'essaierais bien de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, si...

— Si nous avions du bois! oui, murmurait piteusement Picolo; mais nous n'avons que des joncs!

— Picolo, voilà que vous gémissez encore! Vous êtes insatiable, mon ami. Vous exigez du bois dans une île où il n'y a pas un arbre, du moins dans nos environs. Pourquoi ne demandez-vous pas tout de suite aussi deux verres de montre qui forment, lorsqu'on les a remplis d'eau et réunis, une véritable loupe, avec laquelle on allume du feu au soleil. J'ai lu ça dans un livre de M. Jules Verne, en portant des glaces à la framboise, un soir, sous les arcades du Palais-Royal!

— Nous n'avons ni deux montres, ni même une, hélas! et pas de lentille artificielle par conséquent. Et, en fait de verres, il n'y a ici que ceux des lunettes du musicien.

— Et on ne peut pas allumer du feu avec des verres de lunettes...

— Non, ils sont trop plats.

Picolo, de plus en plus abattu, écoutait distraitement ses amis d'un air morose. Quand on fit mention de ses lunettes, il y porta la main, comme pour les protéger contre les téméraires qui nourriraient le dessein impie d'y toucher.

— Elles ont été respectées par l'ouragan et les flots, s'écriait-il ; oui, grâce au cordon qui les attache derrière mon crâne, je ne les ai pas perdues. Ce sont des amies à la vie, à la mort ! Et, comme mon cher fifre, elles ne me quitteront qu'à mon dernier jour !... Dame, sans elles, je serais complètement aveugle. N'y touchez pas ! *Tabou !* c'est sacré !

— Eh ! on ne veut pas te les prendre, tes besicles !... Nous disions, Col-Raide et moi, qu'elles ne pouvaient nous être d'aucune utilité pour faire du feu. C'est une lentille qu'il nous faudrait.

— Une lentille ?

— Eh bien, oui, un verre rond et très bombé. Est-ce que tu crois qu'il s'agit du légume qu'adorait Ésaü ?... Mais qu'est-ce que tu as, Picolo ? tu deviens rouge comme un homard, tu trembles ?...

— Une lentille ! reprenait le musicien, dont la face s'était empourprée subitement et qui bé-

gayait, en proie à une vive et soudaine agitation, une lentille?... Co... Col-Raide! Talmou... mou... mousse, écou... coutez-moi... Je n'y son... songeais pas!... mes... mes lulu... mes lunettes ne sont pas des lunettes ordinaires...

— Orgueilleux, va! Ce sont peut-être des lunettes de prince?

— Non, Ta... Ta... Talmousse!... Mais j'ai su... subi... l'opération de la... la cata... de la cataracte!

— Calme-toi! Reprends tes sens, Picolo. Oui, on t'a troué l'œil de tribord. Connu! Tu me l'as dit. Et après?...

— Eh bien! le verre... de ce... coco... de ce côté-là, il est gros comme un noyau d'abricot... C'est une loupe!

— Vrai?... Ollala!... Vite!... Fais voir au monsieur..., vite!

Col-Raide et Talmouse se précipitèrent sur Picolo, qui haletait et suait à grosses gouttes. Ils étaient en proie eux-mêmes à une grande émotion. Ils lui enlevèrent brusquement ses lunettes, sans dénouer le cordon, de l'air de deux sauvages qui scalpent un ennemi.

Le verre « de tribord, » examiné par leurs

yeux, que troublaient pourtant la plus brûlante anxiété, était en effet une lentille, une excellente et véritable lentille !

Col-Raide, fou de joie, se mettait alors à danser une gigue effrénée, exercice que permettait à lui seul, vu sa petite taille, le plafond du gourbi, et il scandait ses pas d'innombrables : *All right !*

Quant à Talmouse, beaucoup plus ému qu'il ne le laissait voir, il se frottait les mains avec ardeur et criait :

— Et maintenant, que le Bourguignon paraisse ! et nous aurons du feu.

— Quel Bourguignon ? demandait Picolo avec surprise.

— Le fabricant de raisin, parbleu !

— Ah ! le soleil...

— Oui.

— Oui..., oui, je comprends. C'est le feu qui nous manque, à présent, pour allumer du feu, avec ma lentille... Oui, oui, je comprends...

— Picolo, mon ami, soignez-vous ! Est-ce que vous avez reçu le coup de marteau ? Vous dites des choses...

— C'est le bonheur qui me trouble !... Mais

qu'est-ce que nous allumerons, quand nous aurons du soleil?

— Nous allumerons... Au fait, Talm-haouse, qu'est-ce que nous pourrions bien allumer? De la mousse? de la bruyère?... sèches, bien entendu.

— Peut-être? Mais il faudrait quelque chose de plus... combustible.

— Ah! si j'avais un cordon de soulier, comme à l'école!... Ça irait tout seul..., mais je n'ai pas de soulier...

— Non. Mais nous avons nos espadrilles..., pur chanvre!

— Col-Raide, vous êtes un homme de génie!... Oh! oui; mais nos espadrilles nous sont joliment utiles sur les rochers... Vous n'auriez pas un bout de papier sur vous?... Quant à moi, rien dans les mains, rien dans les poches!

— Du papier? dit Col-Raide, oh! oui, du papier?... Il nous en faut..., c'est évident...

En prononçant ces mots, le joyeux *chineur* caressait sa longue barbiche d'un air plein d'embarras. Il se disait, un moment, à mi-voix : « Au fait, à quoi ça me servirait-il de conserver le papier que j'ai dans ma poche? » Puis, d'un ton gai et résolu, il reprenait tout haut, avec modestie :

— J'ai bien un billet de cinq cents francs sur moi...

— Cinq cents francs! Et tu nous laissais mourir de faim, s'écriait comiquement Talmouse. Accapareur!

— Il est très sec et un peu sali, mon billet; mais ça n'y fait rien. Au contraire!

— Il fera joliment l'affaire, ton papier imprimé!

— Hélas! oui, en effet.

— N'aie pas peur! nous n'en brûlerons qu'un morceau de ton billet, et, le foyer allumé, nous passerons notre vie à l'entretenir, s'il le faut. Mais une première mise de fonds... au feu... est indispensable. Ça te coûtera deux cents ou deux cent cinquante francs, ton premier rôti!

— C'est convenu. Voilà le papier. J'en sais les numéros.

— Garde-le encore, et attendons le soleil. Si ton billet y passe tout entier, sans résultat, eh bien, moi, j'y songe tout à coup, je sacrifierai alors tout le bas de ma cotte de toile sur l'autel, sur le fourneau de la patrie, veux-je dire! La longueur d'un pantalon n'est pas ce qui me tracasse

dans mon île. Je m'y promènerai très bien en culotte courte, comme un marquis !

— Puis-je remettre mes lunettes, maintenant? demanda Picolo.

— Au fait, oui, mon pauvre aveugle. Nous t'avions oublié !

— Mais je ne les oubliais pas, moi !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Malgré la violence de la pluie, les trois amis quittèrent leur maison, pour se livrer à leurs pénibles recherches quotidiennes ; mais ils avaient l'esprit rasséréné et une gaieté nouvelle et courageuse se glissait dans leur cœur.

# XV

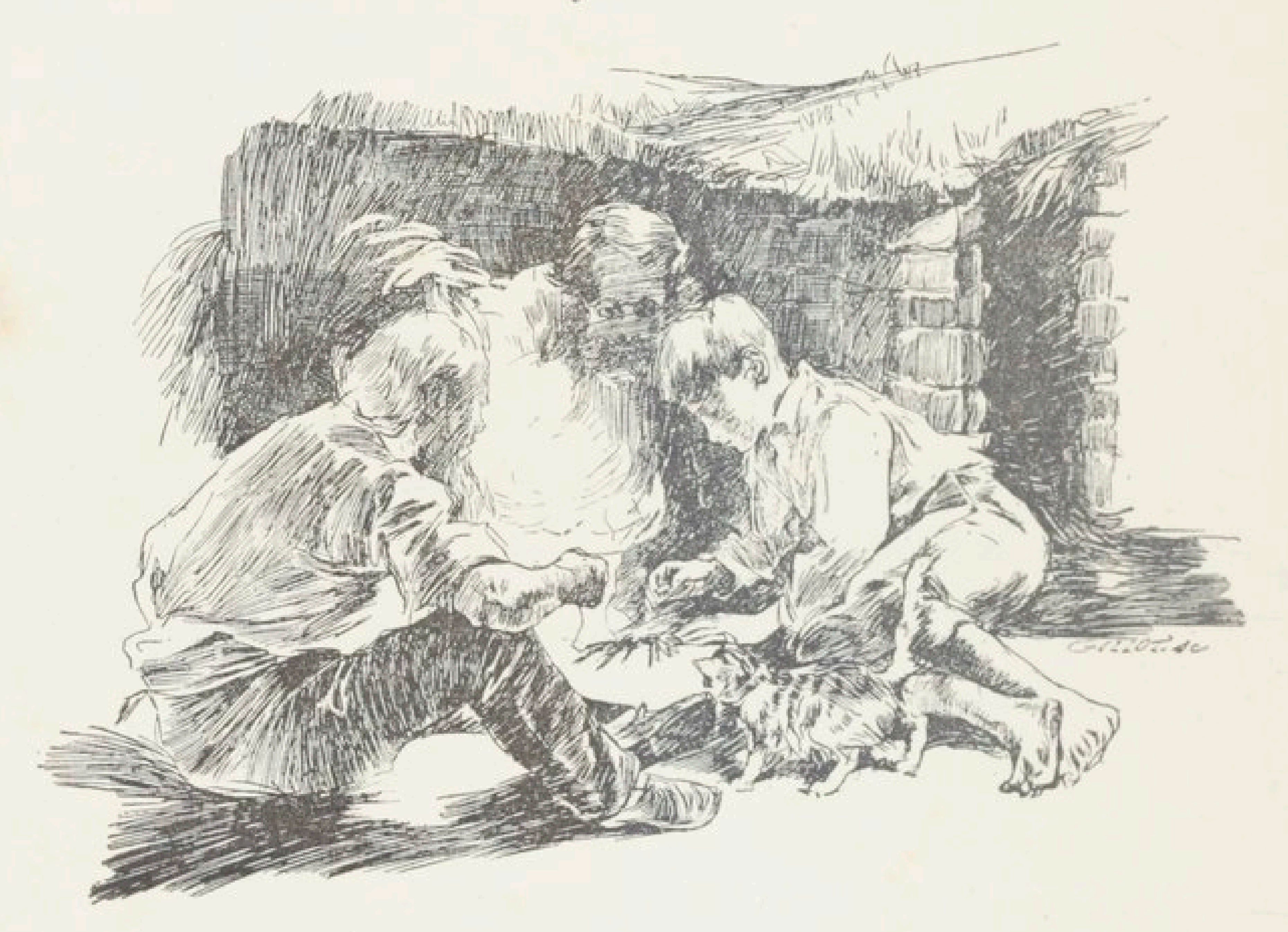
## LE JOUR DE NOEL

Ce fut le 25 décembre seulement. par suite de la persistance des brumes qui, disait Talmouse, tenaient leur île sous cloche, que l'on put, quand le soleil reparut vers midi, enflammer enfin à l'aide de la loupe de Picolo un fragment de la banknote de Col-Raide, et à mettre le feu à un tas de brindilles de bruyère, bien sèches, amassées au bas de la muraille de rochers qui servait d'appui à la cabane des naufragés.

Une anfractuosité constituait le fourneau, mettait le foyer à l'abri de la pluie, et formait une cheminée provisoire très suffisante.

Mais, sans le soufflet naturel que Picolo portait dans ses poumons de musicien à vent, on aurait eu bien du mal à « faire prendre » le brasier.

Aussi Picolo rayonnait-il, bien qu'à moitié asphyxié par la fumée, quand il entendit, plutôt qu'il ne la vit, la première flamme sortir en pétillant du bûcher de bruyère.



La dépense s'élevait, pour Col-Raide, à : francs, quatre cent trente...

— Et des centimes! ajoutait Talmouse. — Il ne reste plus du billet de banque que le numéro et les signatures... Mais, aussi, quel joli cadeau le

Petit Noël met, ce matin, dans... nos espadrilles !

Le feu fut « essayé » tout de suite. On plaça dessus, supportées par des pierres, des huîtres qui s'ouvrirent rapidement, et dont on mangea l'intérieur brûlant. Puis, dans les écailles vides, Col-Raide composa des œufs sur le plat, sans sel ni poivre, avec un seul œuf d'albatros divisé en trois portions. Elles étaient néanmoins copieuses, car l'œuf était gros comme un concombre. Le tout fut trouvé délicieux.

Le reste de cette journée mémorable fut consacré à la chasse par Talmouse et Col-Raide. Picolo, de son côté, se rendit sur la lisière de la jungle, ramassa autant de roseaux secs qu'il put en trouver, et il revint bien vite alimenter le foyer.

Car, comme l'avait fait tout de suite remarquer Talmouse :

— Obligés que nous sommes, maintenant, d'entretenir notre feu sans relâche, il va falloir aller tous les jours au charbonnier. La situation se complique ! — Cependant, comme compensation, nous pourrons faire la lessive avec les cendres..., quand nous aurons un cuvier..., bien entendu !

La création du feu, bien que le temps fût très doux, parut être absolument du goût de Miston. Il se coucha devant et fit une toilette complète, que l'humidité des jours précédents rendait nécessaire, paraît-il.

Le soir, Col-Raide rapportait une espèce de céleri, et des feuilles très vertes en forme de pattes d'oie. Talmouse avait un tout petit homard.

— Il ne voulait pas venir avec moi, ce gaillard-là, et il s'était caché sous des amas de varechs. Mais quand je lui ai assuré que c'était pour lui faire cadeau d'une belle robe rouge que je voulais le prendre, il m'a presque sauté au cou de joie!

Le homard n'avait pourtant pas l'air d'être si content que cela à l'heure où Talmouse le présentait à ses amis.

Un fort désappointement attendait les amis quand ils voulurent faire cuire leur céleri et les feuilles qu'ils appelèrent des épinards. Pendant l'absence de Picolo, les écailles d'huîtres, oubliées près du feu, lequel avait pris de l'extension, étaient complètement rôties, et quand on voulut essayer de les ramasser, après les avoir arrosées d'eau, pour ne pas se brûler les doigts, elles ne

formaient plus qu'une bouillie grise, qu'on poussa dans un coin.

On fit donc griller le homard et on mangea les feuilles crues. Celles-ci parurent excellentes, bien qu'un peu filandreuses.

Miston, qui se nourrissait de mets plus substantiels, sans doute, dans ses courses solitaires, daigna demander à goûter du homard.

— Ou plutôt de la *homarde,* disait Talmouse, car elle a des tas d'œufs, et je te les offre, mon petit Mistonet... Elle est très bonne, la *homarde,* mais elle est courte, ajouta-t-il. De plus, c'est la première que nous rencontrons. Cependant, nous ne devons pas être loin du Cap, et je me suis laissé dire, à bord, qu'il y a tant de homards au Cap qu'on s'en sert pour fumer les terres, en place d'engrais...

— C'est que votre île, mister Talm-haouse, n'a pas le don de leur plaire.

— Elle ne plaît pas à beaucoup de monde, ça, c'est vrai. Qui est-ce qui m'a donné une île comme celle-là, où il n'y a ni singes, ni perroquets, ni cocotiers, ni rien de ce qu'on trouve toujours dans les îles, d'après les ouvrages que j'ai lus, le soir, à Paris, en portant mes tourtes?

— Oui, mais il n'y a pas de lions non plus!

— Ça, je ne le regrette pas. — Mais quelle île! Ollala! Il y a bien plus de sauvagerie, en fait de bêtes, au Jardin des Plantes! Tous bipèdes, ici, nous compris! Si ça continue, je ferai voir Miston, pour de l'argent, non, pour des œufs, à tous les oiseaux de mon île, afin de leur apprendre ce que c'est qu'un quadrupède!

— Nous trouverons peut-être des veaux marins, dans la caverne où j'ai abordé, la tête la première, disait Col-Raide.

— Mais les phoques ce n'est pas des quadrupèdes. Ils n'ont même pas de *pèdes* du tout. Ce sont des chiens ratés, qui ont l'air d'être enfermés dans un sac, voilà tout.

— C'est égal, ils ont de la bonne peau...

— Oui, on en fait des blagues à tabac...

— Et des chaussures, ajoutait Picolo. Et j'ai vraiment besoin du cordonnier, moi!

— Et puis, reprenait Col-Raide, ils nous fourniraient de l'huile. A présent que nous avons du feu, on ferait fondre leur graisse.

— Dans quoi?

— C'est vrai. — On en ferait des grillades, alors.

— Ça doit joliment sentir le quinquet! soupirait Picolo.

— Bah! — Et les pingouins? Nous les mangeons tout de même, bien qu'ils puent le lampion!

— Alors, il faudra, un jour ou l'autre, vous et moi, mister Talm-haouse (car Picolo restera le gardien du feu, à cause de ses mauvais yeux qui l'empêchent d'être aussi agile que nous), il faudra que nous allions visiter ma caverne. Elle doit être un refuge de phoques...

— J'ai lu ça aussi en portant mes tourtes, que les phoques aimaient assez les grottes des falaises.

— Mais comment les prendre?... et les tuer?

— Comment?... Ah! voilà le chiendent! On les assommera, les pauvres bêtes!

— *All righ!* Mais ce sera difficile et dangereux...

— Dame!... Nous n'avons que des pierres dans notre arsenal; car les roseaux de là-bas, s'ils sont hauts, sont fragiles, quoique durs à arracher.

— C'est égal, il faudrait toujours s'assurer si mon souterrain ne pourrait pas nous fournir, plus tard, une ressource utile.

— D'accord. Nous irons par là, demain ou

après-demain, avec ce que nous pourrons avoir de provisions. Nous emporterons la loupe de Picolo.

Mais le musicien s'écria plaintivement :

— Alors, qu'est-ce que je ferai, moi? Je serai aveugle et obligé de jouer du fifre pour vivre! — Et il ne passe personne ici!

— Nous te laisserons la monture et le verre de bâbord. Il faut bien se sacrifier un peu dans la vie?

— Mais si vous cassez ma lentille!

— C'est vrai! — Tu me fais frémir! — Alors, nous te laisserons tes lunettes. Nous mangerons froid, et nos *pardessous* nous garantiront de la pluie, si nous sommes forcés de coucher dehors.

— C'est que, réellement, sans ma loupe, je ne vois pas à dix pas, mes amis.

— Nous te la laisserons. Là! Es-tu content?

— Oui, et j'irai chercher des huîtres, s'il en reste.

— Rapporte au moins des coquilles. Il faut remonter notre ménage!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le surlendemain, car il plut le lendemain, comme Talmouse et Col-Raide, munis des restes grillés d'un poisson qu'on avait trouvé mort, mais

frais encore, sur le rivage, se disposaient à se mettre en route pour la caverne de l'Anglais, Picolo appela ses amis pour leur montrer quelque chose de particulier, disait-il.

— Et quoi donc?

— Figurez-vous qu'en nettoyant les environs de notre... salle à manger, j'ai retrouvé le tas d'huîtres brûlées de l'autre jour...

— Elles sont fondues?

— Pas du tout! c'est très curieux. Elles se sont mélangées avec notre sable en deuil, et ça ne fait plus qu'une masse compacte, dure comme de la pierre. On dirait du granit...

— Comme de la pierre? Pas possible!

— Venez voir. C'est dur comme du mortier sec...

On alla voir le mortier en question.

— Ça ressemble à du béton au ciment de Portland, disait Col-Raide.

— C'est peut-être qu'il y a de la chaux dans les écailles d'huîtres? La pluie l'a trempée et mêlée avec le drôle de sable que nous avons dans mon île, et c'est bien du mortier que ça a produit; du mortier hydraulique encore, puisque la pluie n'a fait que le durcir.

— Comment savez-vous ça, Talmousse?

— Dame, quand je portais mes *Saint-Honoré* à la crème, je prenais le temps de regarder travailler les hommes des *Pontéchaussées*. Ils maçonnaient les égouts avec du mortier, comme celui-là. Et ils m'ont appris qu'on s'en servait toujours pour les bâtisses qui devaient être exposées à l'humidité ou à l'eau...

— Je ne savais pas ça.

— Oui, c'est du mortier hydraulique. — Mais, alors, ici, où il pleut toujours, c'est du nanan! Nous ferons tout ce que nous voudrons avec du mortier! Des maisons, des citernes, des marmites même...

— Il devient fou, le pauvre Talm-haouse!

— Pas du tout! — Quand nous serons de retour de la caverne, apportez-moi une bonne provision d'écailles. J'en composerai un mortier de première classe, broyé, pétri, comme je sais pétrir la pâte à feuilleter, et je vous en ferai des espèces de vol-au-vent creux, sur un moule en sable. Quand ils seront secs et durs, mes amis, je ne les mettrai pas sur le feu, car j'ignore si ma vaisselle peut aller au feu, mais je vous promets que je ferai bouillir de l'eau dedans. .

— Et comment?

— Mais à la façon de ces excellents sauvages, de ces sauvages qui nous mettraient à la broche, ici même, si nous n'avions pas la chance, dans notre malheur, d'être tombés dans une île absolument déserte.

— Heureusement! Mais dis-nous ton procédé?

— Il est vieux comme la mer! On jette dans le vase plein d'eau, que le vase soit en bois ou qu'il soit en or pur, des pierres chauffées au feu, et l'eau devient bouillante très vite. — Voilà la recette de la vraie et fameuse soupe aux cailloux!

— Il ne doit pas rester beaucoup d'eau, si on remplit le vase de pierres.

— Que tu es bête, mon pauvre Picolo, que tu es bête! Ollala! Ça n'entend rien à rien, un musicien. — Mais, chaque fois qu'on jette un caillou brûlant dans le vase, on en retire celui qui s'est rafraîchi!

— Et avec quoi? Nous n'avons pas d'écumoire...

— Bah! et avec une écaille crue, qu'est-ce qu'on peut faire, Picolo, quand on a un peu d'intelligence?

— Tout, c'est vrai.

— Alors, aie-moi beaucoup d'écailles et de coquillages, voilà tout ce que je te demande. Col-Raide et moi, nous nous chargeons du reste, et la colonie s'enrichira, en nos personnes, d'un maçon et d'un potier.

— *All right!*

Enchanté de son idée, Talmouse se mit à crier :

— Une truellée au sas, une! gâchée serré, la coterie !

Ayant l'agréable perspective de boire bientôt du bouillon chaud, un bouillon de n'importe quoi, et de manger des herbes cuites, enfin, Talmouse et Col-Raide prirent congé de leur ami.

Une forte émotion, qu'ils dissimulaient sous des plaisanteries, remplissait l'âme des naufragés à l'instant de la séparation. Talmouse embrassa Miston.

# XVI

## UN ARBRE

L'escalade des falaises coûta bien des sueurs au pauvre Col-Raide.

— Mais, assurait-il, et cela à un moment où il franchissait une fissure profonde, suspendu par les mains à une roche surplombante, mais j'aime encore mieux faire l'acrobate, de temps en temps, ou chevaucher les crêtes aiguës qui relient les pics, que de me fourrer dans le guêpier de la jungle. Longeons-la tant que nous pourrons, oui, mais n'y pénétrons pas!

Talmouse, qui précédait Col-Raide, était en train de ramper sur le bord d'un affreux précipice,

s'allongeant sur une corniche à peine large de cinquante centimètres. Il répliqua, néanmoins, mais sans tourner la tête.

— Je ne me permettrai de faire une visite à ces messieurs les oiseaux que lorsque nous reprendrons haleine sur le plateau que tu nous as signalé pour être la *nursery* des albatros. Mais pourquoi diable se logent-ils si haut.

— C'est pour pouvoir mieux prendre leur essor. Au sommet de leur nid, qui ressemble à une borne, ou sur la pointe d'une roche, leurs grandes ailes pendantes ne les gênent pas. Tandis que sur un terrain plat, ils ont de la peine à s'enlever et ils perdent la tramontane.

— Ne la perdons pas, nous aussi, et ne causons plus. La route est réellement un peu accidentée. Il faut prendre garde un brin aux escaliers. Ils ne sont pas cirés, mais ils sont raides!

Ils continuèrent à gravir, silencieusement, les assises de la sombre muraille, profitant des moindres aspérités, des crevasses, des plus petites cassures du basalte, et leur intrépidité tenace obtint ce succès que, deux heures après leur départ, ils atteignaient le large plateau, bordé d'une nouvelle muraille en retrait, socle imposant, sur lequel

s'appuyaient à leur tour les bases ravinées d'un piton conique.

— N'allons pas jusqu'au ciel! mister Talmhaouse, disait le gros Anglais en se laissant tomber, suffoqué par la chaleur, sur la couche de sable et de scories qui saupoudrait les roches. Arrêtons-nous ici...

— Oui, arrêtons-nous ici! Bien que je n'aie pas envie de continuer, comme à l'Opéra :

*L'aspect de ces montagnes*
*D'ivresse et de plaisir fait palpiter mon cœur!*

Ce n'est pas d'ivresse et de plaisir que mon cœur palpite, et diablement, mon ami ; c'est d'avoir fait le métier d'équilibriste sur des cordes de pierre. Et puis, il est sévère, le paysage, ici! Néanmoins, du côté de la mer, c'est étonnant! La rue Beaubourg est bien pittoresque, bien gentille, pas vrai, eh bien! tout ça, ce morceau de plan en relief que nous voyons d'ici découpé par l'eau, je l'avoue, ça enfonce la rue Beaubourg! Ollala! Je te demande pardon, Maman-la-France ; mais je ne peux pas dire le contraire. Ah! si le marchand de *frites* du coin de la rue était là, vrai, je ne me

plaindrais pas trop de mon sort. Mais le marchand de frites, hélas ! manque. Ouf ! je m'assieds...

Pendant la tirade d'admiration que la vue de la côte, affreuse et grandiose, arrachait à Talmouse, Col-Raide soufflait et s'épongeait avec des tampons de mousse sèche.

S'étant bouchonné de la sorte, il regarda à son tour, devant lui et au-dessous de lui, les rivages et l'Atlantique.

Il poussa un cri de surprise.

— Nous ne nous égarerons pas au retour, *my dear*, s'écriait-il. Impossible ! On ne voit pas notre maison d'ici, mais par-dessus les rochers, là-bas, regardez. Il y a une petite ligne de fumée qui monte, transparente. C'est là qu'est notre ami. Il ne prend pas la peine de nous chercher des yeux, car il sait que cela lui serait bien impossible, mais je suis sûr qu'il pense à nous. Il aura songé que nous serions bien aises d'apercevoir sa fumée, et il doit soigner son feu en conséquence.

— Ce bon Picolo ! Il nous grille des écailles, sans doute ?

— Oh ! il doit travailler dur.

— Il me tarde d'être revenu, pour fabriquer ma marmite ; nous mettrons peu de choses dedans ;

nous n'y ferons pas de soupe aux choux, surtout, hélas! mais, ça ne fait rien, ça sera toujours bon de manger chaud et cuit n'importe quoi. Décidément, ces crudités ne me vont pas.

— Ni à moi, Talm-haouse, et j'ai bien souvent l'estomac fatigué.

— Le mien est fatigué aussi, mais c'est de mâcher à vide.

— Et dire que cette mer-là est pleine de poissons, et que nous ne pourrons jamais manger que ceux que les tempêtes nous jetteront par pitié!

— J'ai bien songé à faire une ligne avec un hameçon en os de pingouin et en nacre d'huître; j'y ai travaillé sans vous prévenir, pour vous ménager une surprise. Mais je ne suis pas encore assez *rebarbarisé* pour bien tailler la nacre avec de la pierre ponce; ses angles et ses pointes coupent bien pourtant. J'y ai renoncé. Quant à l'hameçon en os, il s'est cassé chaque fois que j'ai essayé sa force, en soulevant un paquet de varech avec sa pointe.

— Mais le fil de la ligne, avec quoi l'aviez-vous fabriqué?

— Avec ce qu'on prend quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir, comme dit la chanson.

— Je ne comprends pas.

— English, va.

— Expliquez-vous?

— J'ai pris le pan de ma chemise, pardine!

— Oh! en vérité... Shocking!

— Tiens! je n'avais pas le temps d'aller chez la mercière! j'ai déchiré une bande...

— Et pourquoi faire, le pan de votre « inexpressible? »

— Pour l'effilocher, donc?

— *Wat?*

— Pour en tirer les fils? Mais, va te promener! Le fil de flanelle, ça casse. Et puis, elle n'est pas jeune, ma chemise...

— Et alors vous avez abandonné votre projet, Talm-haouse?

— Non, j'ai déchiré une bande à chacune des jambes de ma culotte, qui est en toile.

— *All right!*... C'est donc pour cela qu'elle est si courte à présent. Et moi qui croyais que c'était l'effet de la croissance!

— Quelle illusion! Mais, mon pauvre ami, on ne grandit que quand on mange bien sa soupe. C'est du moins ce que dit le proverbe chez nous, rue Beaubourg. Comment voulez-vous que je

grandisse ici, où il n'y en a pas, de la soupe, que je mangerais si bien pourtant!

— *Yes!* et moi aussi. Mais si nous partagions notre poisson, à propos?

— On ne déjeune pas deux fois dans mon île, et c'est assez du festin de ce matin, surtout si nous voulons souper ce soir.

— Alors, remettons-nous en chemin.

— Volontiers. Est-ce que c'est loin encore, ta cave à phoques?

— Non, pas beaucoup.

— Marchons.

— Ne nous pressons pas. La mer est calme aujourd'hui, et je ne pense pas qu'elle atteigne, en temps ordinaire, le fond du souterrain. Mais il vaut mieux profiter de la marée basse pour l'explorer.

Le voyage à travers les dunes de la terre noire et sableuse qui couvrait le plateau s'effectua sans incident.

Un albatros, unique, s'éleva à leur approche. Son nid était vide.

— Nous repasserons plus tard, lui cria Talmouse.

La seule rencontre extraordinaire que firent les

voyageurs, dans la traversée de cette morne plaine hérissée de touffes de hautes herbes, fut celle d'un arbre, ou plutôt d'un arbuste à petites feuilles d'un vert brun.

Un vieux arbre nain qui avait l'air d'une broussaille sur un gros tronc tordu, et dont les rameaux, chargés de pelotes de mousse, étaient extrêmement enchevêtrés les uns dans les autres.

— Tout le monde est donc mal peigné, dans mon île, disait Talmouse en saluant l'arbre d'un regard amical. Les herhes, les arbres, les oiseaux. C'est sans doute le vent qui les frise comme ça, à la malcontent. Ce n'est pas un baobab, tant s'en faut; c'est égal, ça me rend tout chose de revoir un arbre! Et quand je pense que les Parisiens, quand ils achètent un terrain boisé à quatre francs le mètre, commencent tous par faire abattre les arbres! Qu'ils viennent ici, et ils apprendront à les vénérer. Quel dommage qu'on ne puisse pas transporter cet arbre sur notre plage! Mais je vais en cueillir des feuilles. Ça fera plaisir à Picolo de les voir et de les sentir.

— Il ressemble à un arbre que nous appelons, en Angleterre : *Buckthorn.*

— Tu dis?

— Vous dites, en France, le nerprun, je crois.

— Le *noirprun!* Tiens, c'est vrai. Ça sert à purger les chiens.

— En vérité.

— Oui. Mais comment a-t-il pu pousser là? dans cette négresse de terre? dans ce terreau de sable que Picolo appelle, lui, parce qu'il a voyagé en Italie, de la Pouzzolane en poudre.

— C'est peut-être un oiseau qui en a rapporté la graine dans son jabot?

— Eh bien! cet oiseau, je le remercie au nom de mon île. Mais qui est-ce qui lui donne à boire dans ce désert, à ce *noirprun* orphelin?

— Vous oubliez qu'il pleut presque toujours sur les hauteurs, ici. Nous le voyons bien d'en bas. Or nous sommes en été. Mais à l'automne, et pendant l'hiver, ce sont de vrais déluges qu'il reçoit, sans doute.

— Col-Raide, ton idée de déluge me donne soif. Si nous débouchions un œuf?

— *All right!*

## XVII

### LES OTARIES DE LA CAVERNE !...

Après avoir bu quelques gouttes de leur provision d'eau, laquelle sembla délicieuse en dépit de sa tiédeur, le marchand de parapluies et l'apprenti pâtissier allongèrent le pas plus gaiement, rafraîchis en outre par une brise du nord qui soufflait dans les herbes.

Un quart d'heure plus tard, l'Anglais dit à son compagnon :

— Nous voilà arrivés, je crois, au-dessus du point où aboutit le tunnel. Je reconnais bien l'endroit, à présent. L'arbre, que je n'avais pas remarqué à mon premier voyage, m'avait un peu

désorienté, tout à l'heure; mais je m'y retrouve. Il s'agit de descendre, maintenant.

— Prends garde de casser nos carafes.

— *All right,* mister Talm-haouse!

La descente fut un peu moins ardue que la montée. La structure et la disposition des roches la facilitait.

Au bas du massif, on s'arrêta pour tenir conseil, et l'on déposa le petit bagage en lieu sûr. L'énorme soupirail du tunnel naturel qui s'allongeait sous la falaise côtière était là, béant devant eux. Avant de s'engager dans la noire ouverture, les voyageurs s'armèrent de blocs pesants, aussi maniables que possible, grossières massues de pierre dont ils comptaient se servir résolument, en cas de rencontre avec un lion de mer, plongé sans soupçon dans les quiétudes de la sieste.

Ils firent une centaine de pas avec précaution et sans parler, les yeux éblouis encore par le passage presque subit de la grande lumière à l'ombre dense, respirant à pleins poumons, dans la fraîcheur du souterrain, la forte et salubre senteur des plantes marines. Ils entendaient, avec une émotion de vague terreur, les grondements profonds de la haute mer, coupés par les coups de

bélier des lames sur la falaise de la côte, que répercutaient, en les multipliant, les hautes voûtes ténébreuses de la caverne, ainsi que les cris discordants des oiseaux.

Puis ils se communiquèrent leurs réflexions à voix très basse.

— Pas plus d'otaries que sur la main, mon bon Col-Raide. Tu auras rêvé?

— Chut! c'est qu'ils dorment, les lions de mer! Mais courbons-nous jusqu'au niveau du sol et examinons, à sa surface, tout ce qui se découpe, noir et long, sur la blême lueur qui pénètre par le porche encore lointain de la mer, et que réverbèrent les parois et la voûte du tunnel...

— J'ai beau me baisser, je n'aperçois rien..., rien..., non.

— Vous avez pourtant des yeux bien perçants, vous...

— Je m'en flatte; mais en fait de masses se dessinant sur la clarté, je ne vois... — Chut!... fit soudain Talmouse, s'agenouillant.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a là-bas un groupe de choses sombres... Mais impossible d'en distinguer nettement la forme, l'obscurité est trop épaisse. Cependant,

ces ombres chinoises-là ne m'ont pas l'air d'être de simples roches... Avançons tout doucement.

— Combien en comptez-vous?...

— D'ici, j'en vois une..., deux..., trois..., quatre... de la même silhouette... Ce n'est pas des rochers. Ils ne se ressembleraient pas tous tant que ça!

— C'est une troupe de veaux marins.... c'est certain! Bougent-ils?

— Non.

— Ils dorment profondément, alors... Oui, je les entrevois à mon tour... Oh! il y en a trop. Retournons sur nos pas... Nous ne serions pas les plus forts...

— Mais non, l'English! Attaquons!

— Il y en a trop, je vous dis...

— Allons donc, du sang-froid! Dans cette obscurité, si nous manquons notre coup, il sera facile de se cacher, et de fuir, alors, en profitant de leur épouvante première. Ils ne songeront qu'à se sauver...

— Et s'ils nous voient, s'ils nous poursuivent?

— Eh bien! nous jouerons des jambes. J'en ai vu, des otaries, au Jardin des Plantes. Ils bondissent et ils nagent très vite dans l'eau, mais sur

la terre, bernique!... c'est des chiens dans un sac, je vous ai dit...

— Chut!... ils remuent, je crois.

— Non, marchons. Assez causé.

Se traînant sur les mains et les genoux, le cœur battant la charge, ils arrivèrent à quelques pas des masses noires, dans l'ombre protectrice d'un pilier naturel de la salle marine.

Talmouse alors murmura, en se redressant tout à coup :

— Es-tu prêt? Allons-y!

Les lourdes massues des chasseurs inexpérimentés s'abattirent avec ensemble sur ce qu'ils pensaient être, au jugé, dans l'obscurité, le crâne de la première bête étalée sur le sol, devant eux.

Ensuite ils se rejetèrent vivement en arrière et se tapirent dans les varechs.

La bête si brusquement assaillie resta immobile sous cette attaque furieuse, et ne poussa qu'un seul cri, étrange, un grognement indistinct et caverneux.

— Elle est étourdie du coup, dit Talmouse. Ne lui laissons pas le temps de se reconnaître. En avant! Du nerf! Vlan!

— Cette fois, ils entendirent un craquement

violent. Mais la bête, après s'être soulevée tout à coup, dans un mouvement de bascule, s'affaissa de nouveau dans l'ombre.

— Elle est morte ! nous lui avons brisé la colonne vertébrale, à la malheureuse bête.

— C'est cruel, mais il le fallait, fit Col-Raide avec regret. Au moins elle n'aura pas souffert!...

— Oui, mais, reprit Talmouse en s'essuyant le front, les autres n'ont pas bougé. C'est singulier. Elles doivent avoir entendu le vacarme et nous sentir, pourtant... Elles ont le sommeil joliment dur, je ne l'aurais jamais cru. Profitons-en. Attaquons !

— Chut!... de la prudence. Allons voir la bête, d'abord.

Pendant qu'ils allaient à l'animal, si promptement expédié, Talmouse faisait cette réflexion :

— C'est la première fois que je me bats avec un phoque, mais, c'est bien drôle, il m'a semblé que je tapais sur un meuble, et il a beuglé comme une armoire qu'on défonce...

— Stioupide que je suis ! s'écria l'Anglais à cet instant, en se relevant après s'être incliné sur le cadavre, qu'il avait palpé ; c'est une caisse que nous avons assommée !

— Une caisse! Eh bien! ça ne me surprend pas. Je m'en doutais! — Oui, c'est bien une caisse de bois, je le sens. Je me disais aussi : une otarie qu'on tue ne devrait pas résonner creux comme une vieille commode qui tombe. — Une caisse! voyons ça. Vite, une allumette, Col-Raide...

— Oh! mister Talm-haouse! vous oubliez où nous sommes...

— Allons, bon! la chasse à l'armoire me fait perdre la tête, à présent. Voilà que je réclame des bougies pour y voir! — Une caisse! mais alors, Col-Raide, les autres phoques, des caisses aussi..., sans doute?

L'Anglais, pendant que parlait Talmouse, était allé tâter, bravement, les masses noires qu'on avait confusément entrevues plus loin. Le pâtissier l'entendit éclater de rire.

Talmouse comprit que cette gaieté était une réponse à sa question.

— Allons, ça va bien. Les otaries, dans mon île, c'est des colis!

— Talm-haouse, lui cria l'Anglais, dont la voix tremblante témoignait d'une émotion extraordinaire, *my dear child, my dear friend!* C'est vous

qui m'avez forcé à attaquer, quand je voulais fuir, *God bless you!* mon bon garçon !

— Qu'est-ce que j'ai encore fait? Il m'envoie au diable...

— Non, je vous bénis!

— Il n'y a pas de quoi!...

— Si. Ces caisses-là, je les reconnais bien au toucher, par leur forme; mes belles caisses! ce sont mes caisses! celles de l'entrepont!... Elles n'étaient pas arrimées dans la cale. Elles m'ont suivi!

— Les caisses de parapluies?

— *Dear little boy! yes!*

— Ollala! alors, je regrette bien de m'être presque démis le poignet en cognant dessus!

On entendait, dans la quasi-nuit qui remplissait la caverne, l'énergique frottement des mains de Col-Raide. En même temps, il faisait retentir les échos d'exclamations et d'interjections britanniques.

— Col-Raide, lui cria le gâte-sauce, tu sais que la langue française est la seule qu'on doive parler dans mon île. C'est la langue diplomatique...

Mais l'Anglais ne l'écoutait guère, dans sa joie.

Le petit homme sautait, dansait autour de ses caisses retrouvées, et comme un cratère en éruption, sa bouche lançait sans interruption, dans la nuit, une pluie de mots étrangers, parmi lesquels *umbrella* revenait sans cesse.

— Eh bien, voyons, Col-Raide, dit Talmouse, qui assistait en silence à cette explosion de bonheur sans pouvoir la dompter, c'est très joli, tes *umbrellas,* mais qu'est-ce que tu veux que nous en fassions? Ça ne se mange pas! Des caisses de simple biscuit feraient bien mieux notre affaire...

— Mister Talm-haouse, répondit le marchand de parapluies, dont l'enthousiasme se calmait, et qui prit un ton sérieux, vous êtes bien comme vos frivoles compatriotes. Vous ignorez la haute valeur d'un parapluie et vous en riez! C'est ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, un parapluie!

— Dame, ici, où il pleut toujours, quand il ne fait pas un soleil à rôtir les gens, je ne dis pas le contraire. Un parapluie aura son utilité, sans doute, et je l'accorde..., mais pour se mettre sous la dent..., c'est une vraie farce, Col-Raide!

— Oh! mister Talm-haouse! vous n'y songez pas? Mais, réfléchissez, on peut utiliser leur cou-

verture et leur membrure ; avec la soie et les bons bambous de certains de mes chers parapluies on peut faire un arc..., et avec un arc... on a...

— Le rêve de Picolo ! ! — C'est vrai, je... je n'y songeais pas !... Et au fait..., avec un parapluie... on peut... tout faire !

Talmouse avait quitté le ton de la plaisanterie. Des pensées, encore confuses, se combinaient, s'accumulaient dans son esprit. Il en était ému au dernier point, et restait muet.

Tout à coup, il posa une question à l'Anglais étonné :

— En quoi sont les baleines de tes parapluies, Col-Raide ?

— Mais, cela dépend du prix qu'on veut y mettre, répondit commercialement l'Anglais, chez qui le *chineur* revenait à fleur d'eau. Nous en avons en jonc, à très bon marché ; bonne étoffe de coton et solides...

— Ça m'est égal. Les autres !... vite !...

— Ah ! c'est beaucoup plus cher ! mais c'est inusable comme monture, et la couverture est en pure soie. On n'en voit pas la fin. Renouvelez le taffetas tous les ans, et en voilà pour un siècle... Mais j'ai aussi de l'alpaga, de l'orléans, de la cre-

tonne..., avec de jolis manches, poignée élégante, dernier genre...

— Ollala! tu es fou! Je te demande en quoi sont tes baleines. En vraie baleine?... Réponds vivement!

— Oui..., j'en ai bien quelques vieux en baleine... Des occasions! des refaits! mais c'est lourd, lourd et incommode... Des parapluies de province!... des *rossignols!*

— Mais, sacrebleu! les autres?...

— Les autres? Eh bien, ce sont des baleines métalliques. Tout ce qu'on fait de mieux.

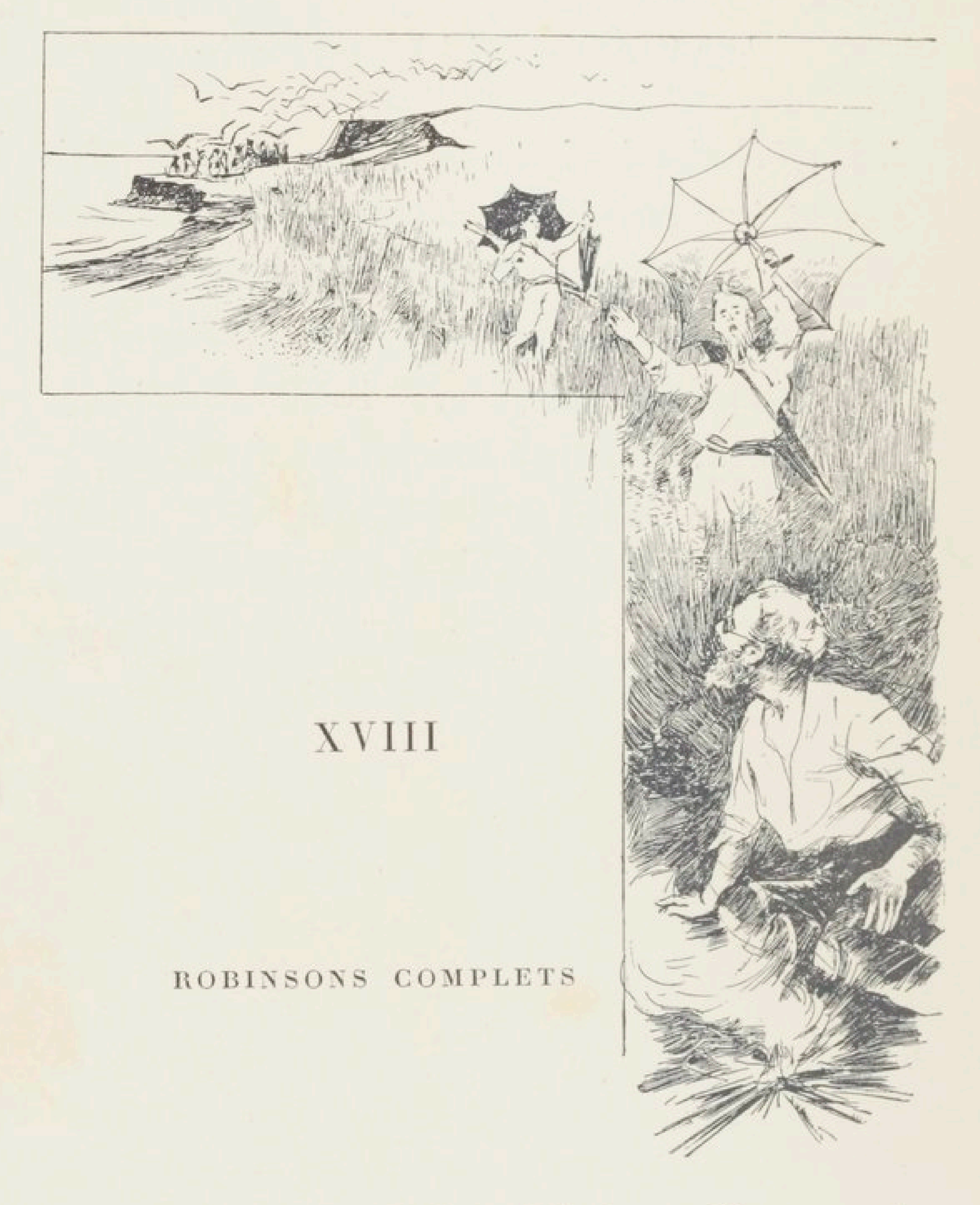
— Ah! je respire!... Ce n'est pas de la baleine!...

— Non, sauf six ou sept. Tout le reste est en fer, en excellent acier.

— Alors, me voilà aussi heureux que toi. Tes parapluies vont nous préserver de la famine. Nous avons du feu. Tu as du fer. Les roches nous fourniront des enclumes et des marteaux et nos bras feront le reste. Comprends-tu? Ça vient de m'illuminer le cerveau, cette idée-là!... Dans huit jours, je te servirai du poisson pêché par moi, avec un hameçon véritable!

Col-Raide et Talmouse, au comble du bonheur

à l'aspect des horizons nouveaux que déroulait devant leur pensée l'exploitation de leur découverte, si grotesque au premier abord, se précipitèrent l'un vers l'autre, dans un grand élan d'enthousiasme et d'espérance, et ils s'embrassèrent, en souriant, les yeux humides.



# XVIII

## ROBINSONS COMPLETS

— Maintenant, dit l'Anglais, lorsqu'il eut repris tout son sang-froid, la première chose à faire, c'est de mettre nos précieuses caisses en sûreté.

— Elles en valent bien la peine, pardine! et nous ne regretterons pas de revenir bredouille de la chasse aux otaries...

— Non. Mais les caisses sont trop lourdes pour

que nous puissions les transporter pleines jusqu'à l'extrémité supérieure de la caverne, où le reflux ne monte jamais, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure à la sécheresse des rochers et du sable, et des vieilles algues.

— Alors, il faut, et c'est bien malheureux, défoncer leurs couvercles, les vider aux trois quarts, transporter là-bas les braves parapluies par brassées; après quoi, nous porterons les caisses elles-mêmes, que nous remplirons de nouveau, et que nous recouvrirons tant bien que mal avec les débris des planches brisées et des varechs séchés.

— C'est cela. — Nous procéderons de même pour les monter là-haut, sur le plateau de l'arbre unique...

— Sur le plateau du *Noirprun,* — tiens! au fait, nous l'appellerons comme ça, s'écria Talmouse; — oui, nous ferons la même manœuvre, c'est-à-dire non : il nous serait impossible de grimper comme des singes, avec des paquets de parapluies sur le dos, puis de redescendre et de recommencer le même manège cent fois peut-être... On s'en ferait mourir...

— Que faire, pourtant?

— Minute, Col-Raide, minute! Réfléchissons : commençons par défoncer les couvercles. L'esprit nous viendra en tapant dessus et en coltinant les parapluies au bas des rochers.

Ils exécutèrent avec succès ces premiers travaux.

— Ollala! mais, mon ami, elles contiennent donc tous les parasols du globe, vos caisses? demandait Talmouse à son dixième voyage de la caverne aux rochers.

— Il y en a cinq cents! et de superbes... Des poignées d'argent et d'ivoire sculpté!

— Ça a dû te coûter gros?

— Toute ma fortune!... de *chineur*. J'avais réuni toutes mes ressources pour aller au Cap avec une jolie cargaison... Hélas!...

— Allons, du nerf! — Nous nous en servirons avec économie, et, quand on viendra nous délivrer, il t'en restera assez pour recommencer le négoce..., pardine!

Quand les parapluies, quelque peu fripés et déteints par l'eau de mer, mais dont les *branches* et les *fourchettes*, en acier verni, n'avaient pas même été rongées par la rouille, furent transportés et remis dans les caisses, amenées à leur tour au bas

de la falaise, le gâte-sauce et le *chineur* tinrent conseil en mangeant.

— Le seul moyen praticable à employer pour la montée de notre marchandise là-haut, et pour sa descente sur notre plage, après la traversée de la plaine du Noirprun, dit Talmouse, c'est d'en faire de nouveaux paquets, liés et enveloppés de varechs secs pour qu'ils ne s'abîment pas, que l'un de nous, resté en bas, attachera à un joli câble... de feuilles de roseaux, fabriqué par celui qui sera au sommet de la falaise.

— All right! — c'est vous, Talm-haouse, qui ferez le câble... Je resterai en bas.

— Minute! Col-Raide! Paris ne s'est pas fait en un seul jour. Pour aujourd'hui, nous allons remonter là-haut, ensemble, avec une petite provision de *riflards,* et nous retournerons voir comment se porte ce bon Picolo. Car, pour exécuter leur montée générale, la traversée du plateau et la descente, il nous faut être au moins trois, et avoir de quoi boire et manger. Il me faut aussi un couteau, deux couteaux, trois couteaux, pour récolter mes roseaux, sans cela, nous y mettrions des semaines. Il nous faut aussi un arc pour la chasse, etc., etc. Nous allons donc, aujourd'hui,

nous en aller, comme de gentils garçons, en laissant ici, bien à l'abri, notre mine de *pépins*. Arrivés à la maison, on établira la forge, et tandis que l'un de nous autres se chargera de garnir le buffet, les autres se changeront en d'aimables taillandiers.

L'idée d'abandonner ses chers parapluies à leur sort, pendant quelques jours, ne souriait pas du tout à Col-Raide, mais il se rendit finalement aux bonnes raisons de Talmouse.

Et comme les goëmons épars sur le sable autour d'eux ne leur semblaient pas d'une solidité complète, Col-Raide dépeça l'un de ses parasols, tout en en faisant remarquer la bonne condition à son ami. On ficela et l'on s'attacha aux épaules des parapluies groupés en carquois, avec des bandes de taffetas tordues et nouées bout à bout.

Ces soins pris, on refit l'ascension de la falaise, avec toutes les précautions convenables, et l'on reprit le chemin parcouru le matin.

Peu d'instants avant le coucher du soleil, Picolo et Miston, celui-ci moins surpris que l'autre, mais cependant pris d'une épouvante d'étonnement, aperçurent, au milieu de la plage, l'Anglais et le petit Parisien qui s'avançaient gaie-

ment, bien qu'échinés, comme une paire de Robinsons complets, attendu qu'ils marchaient sous des parapluies, déployés pour « épater » le musicien, avait dit Talmouse.

Picolo, en effet, était « épaté » à en perdre ses lunettes, qu'il nettoyait pour essayer de comprendre quelque chose à l'aspect inattendu sous lequel se manifestaient ses compagnons.

On le mit rapidement au fait des choses. On lui expliqua ce qu'on espérait tirer de la dépouille des parapluies présents et des parapluies futurs.

Il s'unit d'un tel cœur à la joie et à l'enthousiasme de ses amis, que, la parole lui manquant dans l'excès de sa stupéfaction, il tira son fifre de sa poche et se mit à jouer, en l'honneur du *chineur* anglais, l'air solennel du *God save the Queen*.

Col-Raide, imité par Talmouse, ferma son parapluie et présenta les armes.

En même temps, il poussa trois hurrahs retentissants.

Miston se sauva à toutes pattes en les entendant. Mais, de loin, il s'accroupit et regarda les trois naufragés d'un air qui semblait dire : — « Ils sont devenus fous. »

— Miston perd la tête, disait Col-Raide de son côté. Il ne vient pas nous caresser. Il se sauve quand je l'appelle. C'est le chat de Jean de Nivelle, à présent.

— Pardine! Elle s'ennuie, à la fin, c'te pauvre bête. Il n'y a pas un rat ici!

Après le dîner, qui fut plus pauvre et plus court encore que les autres jours, car il se composait uniquement d'une espèce de noir ragoût fait avec des *vignots* récoltés sur les varechs et des épinards, le tout cuit de façon insuffisante, Picolo montra avec orgueil à ses amis un fort monceau de coquilles brisées de toute sorte ramassées par lui dans les fentes et cavités des récifs, à marée basse, en même temps que les « bigorneaux » mangés au repas.

— Tous nos remerciements, ami. Voilà de la chaux à faire pour demain. On allumera plusieurs feux pour les griller. Mais, pour travailler nos baleines, je compte bien construire une forge, avec son tuyau, car nous avons besoin d'un fort tirage, et il y en aura, — du tirage! — pour y arriver à établir notre forge. Col-Raide cherchera dès demain une enclume dans notre magasin de la falaise et une provision de marteaux.

— Et je les emmancherai, moi! mister Talmhaouse.

— Oui, mais avant tout, à ton réveil, tu auras une petite conversation amicale avec les pépins. Ça te regarde, ça! Il nous faut au moins un arc, et des flèches, et des frondes, c'est le plus pressé. C'est apéritif, les bigorneaux, et je ne les méprise pas; mais un tendre *Malpeigné* à la broche, enfin! cela nous soutiendrait un peu mieux. — J'ai l'eau à la bouche en songeant que tes respectables parapluies vont nous permettre d'avoir, quand nous voudrons, de la volaille, chaude ou froide, au choix, dans notre office.

— Ah! si on avait du sel? on ferait des conserves pour l'hiver.

— Du sel? mais nous en avons, Picolo, et qui n'aura pas à payer d'impositions. Une fois le mortier fait, je creuse, partout ici, des bassins, des trous, des cuves, que je maçonnerai, et qui seront abrités, comme par un *capot d'échelle* à bord, d'une demi-voûte solide. Et, dans l'un de mes bassins, nous mettrons de l'eau de mer à évaporer avec l'aide de monsieur le soleil. Il y a bien du sel sur les roches, mais c'est mince, impossible de l'enlever, et le flot le lave le plus souvent. Tandis

que, dans ma cuve, il se formera un gracieux dépôt, et c'est Bibi seulement qui l'enlèvera.

La pensée d'assaisonner leurs mets avec du sel, un luxe bien pitoyable cependant, les ravit au dernier point.

— Ah! reprit tristement Talmouse, si Vincent était là!...

— Oui, avec tous ces pauvres garçons qui sont au fond de l'eau, ajouta Col-Raide, comme nous serions tous heureux, même dans notre exil!

— Il y aurait plus d'ouvrage encore à faire, dit Picolo, mais comme on s'y mettrait de bon cœur, maintenant surtout que nous serions certains de les nourrir!...

— Mais nous sommes bien seuls. — Allons, allons, il faut secouer ça! — Ne nous laissons pas aller à l'attendrissement. Aux affaires, aux affaires.

— *Business! business!*

— Oui, Col-Raide, il faut *businer;* et, pour commencer, avant de nous coucher, quoique nous ne tenions plus sur nos jambes, allons ramasser du combustible. Il fait une lune splendide! mais, après, au dodo! — Picolo fera le quart auprès du foyer. Il nous réveillera au chant du coq...

des pingouins. Et alors, Col-Raide, tu t'établiras armurier de l'Antiquité !

— *If you please?*

— Je veux dire que tu essaieras de me fabriquer les armes primitives qu'ont inventées les anciens, quand ils ont compris que ça devenait bête comme tout, à la fin, de continuer à chasser les lapins à la course et de se battre... à coups de pied au derrière !

— *All right!*

## XIX

### L'AME ET LE CORPS DES PARAPLUIES

L'idée de la transformation des parapluies en mille choses de la plus haute utilité, trouva d'abord Picolo assez incrédule.

S'abriter du soleil, du vent et de la pluie avec eux, s'en servir en guise de canne et de bâton, y tailler des torchons luxueux ou des mouchoirs, cela, il l'admettait; mais pour le reste, il n'y croyait pas. Les projets de ses amis lui semblaient absurdes, extravagants, comiques et irréalisables.

Cependant il convint, après des explications plus détaillées, que si on avait un feu assez vif et

assez continu pour ramollir les baleines de fer et de quoi les aplatir, on pourrait peut-être leur trouver des emplois divers.

— Mais, ajoutait-il, il y a si peu de choses dans un parapluie; c'est si léger, si fragile même, que je crois que vous en serez pour vos peines et que vous n'en ferez rien de bon.

— C'est ce que nous verrons, Picolo, et c'est ce que tu verras avec bonheur, toi aussi.

— C'est une bonne plaisanterie!

— Patience, l'Homme de la Musique!... Ce n'est pas le temps qui nous manque!... Il y aura bien des essais, bien des déboires, bien des *fours* dans nos travaux. Mais, quoi? nous les recommencerons, et d'ailleurs, nous saurons nous contenter de résultats imparfaits... C'est la résignation et l'*huile de bras* qui feront le reste.

— Bravo, Col-Raide! — Non, mon bon Picolo, nous ne comptons pas exposer à la Centenaire les produits de notre industrie nationale; mais, je te le répète, nos parapluies nous serviront peut-être à tout, ici, excepté à nous garer de la pluie.

— Mais nous en avons si peu!

— Si peu?... Cinq cents!... et à peine entamés, encore...

— On en tirera quelques carcasses, voilà tout, et quelques mètres de tissus…

— Ah! si j'avais du papier, dit Col-Raide, je vous démontrerais par des chiffres, probants pour vos yeux, ce qu'on peut tirer de mes parapluies, mister Picolo, cria le *chineur* offensé dans son amour-propre professionnel.

— Écris-nous les calculs sur le sable, dit Talmouse.

— Avec le vent qu'il fait, mes chiffres seraient trop vite effacés.

— Mais, au fait, je me rappelle avoir lu, en portant mes gâteaux aux amandes, que Mahomet le Prophète, n'ayant plus de parchemin un jour, écrivit des pages du Koran sur des os plats de mouton, les *palettes* des épaules.

— Mais nous n'avons pas de mouton, hélas!

— Oui, mais on peut écrire des chiffres sur les *bréchets* nettoyés des pingouins que nous avons mangés, et qu'on a jetés; à moins que Miston ne les ait croqués…

— Et avec quelle plume et quelle encre?

— Avec une petite baguette de bruyère trempée dans du sang de pingouin, donc, ou de la suie du fourneau, délayée.

Le conseil de Talmouse fut suivi aussitôt.

Et Col-Raide, muni de tout ce qu'il faut pour écrire, démontra à Picolo ce qui suit :

— Il y a dans chaque parapluie, ou parasol, huit *branches* (ou baleines) de cinquante-cinq centimètres de longueur en moyenne, et huit soutiens de baleines, ou *fourchettes,* de trente centimètres, soit quatre mètres quarante de branches et deux mètres quarante de fourchettes ; total : six mètres quatre-vingts de baguettes de fer de trois ou quatre millimètres de diamètre. Les *cinq cents* parapluies, dans leurs huit mille *branches* et *fourchettes,* fourniront donc *trois kilomètres quatre cents mètres* de baguette de fer.

Plus : cinq cents *bouts* de fer et de cuivre ; de véritables *dés* pour coudre.

Plus : cinq cents *boutons* de *tirettes,* cinq cents *tirettes de caoutchouc,* cinq cents *anneaux* tout faits ; les agrafes de nos boutons futurs, mes amis.

Plus : cinq cents *mâts* (ou manches) de soixante-dix à quatre-vingts centimètres de longueur, de bois très solides, ou très souples : bambous, rotins, jonc, chêne, hêtre, orme, houx, érable, laurier, citronnier, alizier, cornouiller, etc., etc., etc...

Mis bout à bout, ces mâts-là auraient une longueur de plus de trois cents mètres.

— La Tour Eiffel en parapluies! Ollala!

Plus : cinq cents *poignées*, argent doré, argent, cuivre, acier nikelé, corne, écaille, buffle, onyx, agate, verre, bois divers, marbre, ivoire, os, etc., etc., etc...

Plus : cinq cents *noix* de fer pouvant servir de petites poulies et de maillons de chaînes ou d'anneaux d'ajustage de tubes.

— La *noix*, dit Col-Raide, c'est la pièce où s'attachent les branches...

Plus : mille *ressorts* de fil de fer souple, d'ouvertures et d'arrêts.

Plus : des bagues de métal d'ornement, des glands, des cordons, des rubans de soie, des nœuds...., etc.

Plus : cinq cents *coulants* de cuivre ou de fer.

Le *coulant* est ce tube cylindrique, portant les *fourchettes,* qui glisse le long du *mât* quand on ouvre et quand on ferme le parapluie.

Plus : cinq cents fois la longueur de la *ganse* de fil très fort que contient et qui consolide l'ourlet de l'étoffe, au bas des huit pans de chaque parapluie; soit, environ seize cents mètres de *ganse*.

Plus la soie et le fil qu'on retirera de toutes les coutures des côtes de l'étoffe.

Plus les cinq cents *étuis* en moleskine et étoffes imperméables.

Plus, enfin, l'*étoffe* (sans parler des *plaques* de corne ou de métal qui recouvrent l'étoffe au bout du parapluie), étoffe en huit morceaux triangulaires pour chaque parapluie, et de quarante centimètres de base sur soixante centimètres de hauteur, en moyenne, à cause de l'ourlet et du rognage.

— Ce qui fait combien de mètres d'étoffe en tout pour le tailleur ?

— Attendez que je mesure l'*aire* d'un seul de mes triangles. C'est une toute petite opération que j'ai dû apprendre à faire, naturellement, afin de me rendre compte, non pas au juger et par l'habitude, mais géométriquement, de ce que chaque pièce d'étoffe que j'achetais pouvait me fournir de couvertures de parapluie. Je multiplie donc ma base de quarante centimètres par la moitié de la hauteur, soit trente centimètres, et j'ai l'aire ou la surface de mon triangle : douze centimètres carrés. A *huit* par objet, ça fait quatre-vingt-seize centimètres carrés. Je multiplie par cinq cents, et j'ai : quatre cent quatre-vingts

mètres carrés, principalement de bonne étoffe de soie, puis des tissus de laine et de coton, parfois panachés les uns des autres. C'est un joli assortiment pour un tailleur — et de toutes les couleurs!

— Comme quoi est-ce grand, quatre cent quatre-vingts mètres carrés?

— C'est près de cinq ares de terre.

— Inconnu au bataillon, l'are!... Dis-moi quel carré ça ferait sur le sable?

Le brave Col-Raide, ne connaissant même pas de nom l'opération compliquée de l'extraction d'une *Racine carrée,* procéda par tâtonnements et répondit, après quelques essais de chiffres :

— Ça ferait un carré qui aurait presque vingt-deux mètres de côté.

— Bon, *chineur!*... Ça y est... Je vois ça... Je sais ma taille... A la chambrée, entre gâte-sauces, on se mesurait au mur pour savoir si on aurait le malheur d'être trop petit pour servir Maman-la-France, et j'ai appris que j'ai un mètre soixante-dix. C'est long; mais vingt-deux mètres, c'est bien plus long!...

— Tenez, mister Talm-haouse, je vais vous couper un Mètre dans un roseau ou dans une algue, et sans me tromper, en plus ou en moins,

de plus de cinq millimètres, grâce à mon vieil œil d'ancien raccommodeur et de fabricant de parapluies ; vous mesurerez par terre vingt-deux fois ce mètre, en long et en large, on formera le carré, et vous verrez le morceau d'étoffe !...

Le tracé indiqué fut exécuté.

— Ollala ! s'écria Talmouse, quelle paire de grand'voiles on taillerait dans une toile de cette taille-là !

— Tous nos calculs, ne l'oubliez pas, ajouta le chineur, sont faits d'après une moyenne, en chiffres ronds. Nous pouvons avoir un peu moins, mais aussi un peu plus d'étoffe, de bois et de fer, car il y a des parapluies plus grands les uns que les autres. Enfin, il y a aussi des baleines en vrai et pur fanon de baleine !...

— Et maintenant, Picolo, si tu n'es pas convaincu et converti, c'est que tu es un rude saint Thomas !

— Non. Je vous crois, et nous aurons un magasin fameux !

— Unique ! — Aussi, je débaptise tout de suite mon île. Ce n'est plus l'île Beaubourg qu'il faut la nommer. C'est l'*Ile des Parapluies !*

## XX

### MÉTAMORPHOSE D'UN PARAPLUIE EN COUTEAUX

Une pluie torrentielle, qui tomba sans arrêt, telles furent les étrennes des trois amis, le 1er de l'an 1888. L'atmosphère était chaude et pesante. Malgré le solide brise-lames naturel que les fucus, d'une longueur qui est de près de cent cinquante mètres parfois, établissaient devant les côtes, la mer déferlait d'une horrible façon sous leurs yeux, et des flocons d'écume arrivaient souvent jusqu'à la cabane, où les naufragés passèrent la journée à tresser des sacs avec les longues feuilles des roseaux de la jungle.

— En vous la souhaitant bonne et moins pluvieuse, mes amis, disait Talmouse, je dois vous faire remarquer que, lorsque nous reconstruirons cette maison bourgeoise, qui est trop étroite et où le vent siffle à travers les murailles, nous mettrons la porte à l'opposite de la mer. Mais, dans le mur, de ce côté-là, nous laisserons une meurtrière pour la surveillance de la plage.

— C'est convenu, répondait Picolo.

Col-Raide était pensif.

— Eh bien! l'English, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que je regarde ces vagues qui s'avancent de si loin, avec l'air de vouloir nous dévorer, et je songe à la caverne des otaries. Le flot s'y engouffre, s'il allait nous y voler nos caisses?

— Ah diable!... Mais non; elles sont trop loin de la côte.

— Je me le dis aussi, et cela me rassure; mais c'est égal, il faudra y aller voir le plus tôt possible.

— Mais, on s'y prépare, mylord! Nous fabriquons nos valises et nos cantines en ce moment. Grâce au bel arc (composé de trois rotins liés de fil de fer, avec une corde admirable en soie) que vous m'avez livré sans facture, j'ai eu l'honneur

et le plaisir de vous apporter un tas d'oiseaux, qui sont cuits et attendent patiemment l'heure du départ... dans nos estomacs.

— Oui, nos provisions sont suffisantes. On a aussi des céleris bouillis en quantité...

— Pardon, Picolo, si je te coupe la parole, mais, à propos de mes pingouins, présents et futurs, une recommandation. Conserve les becs, les plumes, et surtout la tripaille. Avec de bons boyaux secs, j'économiserai nos *nouveautés* pour les cordes d'arc. Ensuite, j'ai besoin des entrailles pour faire de la colle forte. Les plumes de mes flèches en roseau et leur pointe en fer sont solidement liées avec la *ganse* de l'ourlet des parapluies; mais il faut garder cette *ganse* pour coudre nos habits, quand nous nous établirons tailleurs, et pour renouveler le corps de mes lignes de pêche.

— Très bien; mais qu'est-ce que tu as fait de la ligne que tu as emportée hier?

— Je l'ai tendue; mais, hélas! j'ai peur que le gros temps n'ait commencé, pour mon Jour de l'An, par m'emporter mon beau et véritable hameçon, que j'avais passé deux heures à aiguiser si bien.

— Je vous en ferai des douzaines, d'hameçons,

mon garçon, quand nous aurons transporté ici notre mine de parapluies, et des hameçons à pêcher des serpents de mer, encore!

— Je ne tiens pas aux serpents. De belles dorades ou des bonites, comme celles qui se promènent, en se moquant de moi, depuis si longtemps, devant les rochers, au large, voilà ce que je désire pincer.

— Et Miston en sera charmé aussi.

— Oh! Miston! Il n'est pas à plaindre, lui, il avale tant de pingouins, que je m'attends à lui voir pousser des plumes sur le dos, un jour ou l'autre. Il a déjà la tête ébouriffée comme les *Malpeignés*.

— Si nos *couffins* et cabas étaient terminés ce soir, mes camarades, dit Picolo, on se mettrait demain à la forge.

— Oui, elle doit être sèche, puisqu'il pleut! Mon mortier hydraulique a le temps qui lui convient le mieux. Je me demande seulement si la hotte de la cheminée tiendra au feu et si la claie de roseaux qui soutient, intérieurement, la couche de ciment, restera à l'abri de la flamme.

— Nous verrons cela demain. Mais, mister Talm-haouse, vous me faites songer à la *tuyère* du soufflet de la forge.

— Elle n'est donc pas faite?

— Pas tout à fait. Voyez, voilà le soufflet, une poche à vent, qui est l'œuvre de mister Picolo. Il a eu l'idée de me la faire faire avec la toile cirée des *étuis* à parapluies, sur le modèle de celle des cornemuses et des binious. J'ai aiguisé un poinçon, et j'ai cousu les morceaux de la toile à l'aide de ma ganse, à la façon d'un cordonnier. On l'a huilée avec la graisse des oiseaux; il n'en manque pas. Maintenant, reste la tuyère, le bout de mon soufflet, qui entre dans la maçonnerie de la forge et débouche sous le foyer. Mon intention est de la fabriquer avec...

— Avec quoi? Nous n'avons pas de tuyaux en fer?

— Non, mais avec ce que, nous autres, *chineurs* et fabricants, nous appelons les *coulants*, ces petits tubes de cuivre ou de tôle nickelée, vous savez? qui glissent le long du *mât* et où sont attachées les *fourchettes* qui supportent les *branches* ou grandes baleines, comme on dit vulgairement. J'aplatirai de mon mieux leurs rebords, et j'emboîterai les tubes l'un dans l'autre, de façon à couvrir la fente du ressort, et cela me donnera un tuyau qui conduira le vent fort bien, mastiqué qu'il sera dans le ciment.

— C'est admirable! Col-Raide, à toi la médaille de première classe!

— Je vous l'ai dit, mister Talm-haouse : un parapluie, c'est tout un monde inconnu!

— O saint Riflard! ô saint Pépin! protégez-nous!

— Quand nous aurons ici la mine qui est là-bas, vous verrez! Il n'y aura pas de maison mieux fournie que la nôtre.

— Tu ne comptes pas cependant construire, avec les planches de tes caisses, un canot mâté et vergué de manches de parapluies, avec des agrès et une voilure en soie!

— Farceur de Parisien! Non; mais si, au lieu de la mer, nous avions un étang le long de la côte, eh bien, je ne dis pas non, j'essaierais, *by God!*

— Ah bien, oui! Mais les clous? On ne peut pas coudre un bateau?

— Question de *baby!* Avec quelques-unes de mes *branches,* demain, quand ma tuyère sera en place, bien entendu, je ferai des lames sur notre enclume. Il me sera alors facile, ayant ces lames, trempées et tranchantes en les aiguisant, de débiter d'autres *branches,* en coupant celles-ci par

morceaux, et nous leur ferons des pointes ; voilà les clous.

— Merveilleux !

— Mais il vaudra mieux encore nous servir de nos clous et de nos planches, car nous en aurons quarante ou cinquante, tant longues que courtes, dans nos caisses, pour nous faire des bancs, une table et une porte, dans notre future maison.

— Ah ! ça, j'y avais déjà pensé... C'est par trop mahométan, de manger toujours le derrière dans le sable.

Pendant cette conversation, Picolo tressait avec ardeur des paniers grossiers, informes, mais solides et bien propres à l'usage auquel ils étaient destinés.

La pluie tombait toujours.

De temps en temps, armé d'un magnifique parapluie à poignée de vieil argent ciselé, Talmouse allait surveiller le feu du fourneau de la cuisine et le regarnir de combustible.

Un fourneau véritable, pratiqué dans un massif de pierres cimentées, et déjà pourvu, en attendant une marmite, d'un superbe gril portatif en baleines de fer treillagées avec art et amour par Col-Raide.

Ce fourneau perfectionné, ou plutôt ce four,

était adossé à la falaise, près de la forge, au-dessous d'une avancée du rocher, et il était muni d'une cheminée en béton.

Ah ! tout cela n'était pas parfait, et ce n'était pas élégant, surtout. Un jury de Piémontais ou de Savoyards, ou même de simples ramoneurs, en eût ri aux éclats. Mais le foyer chauffait bien, la cheminée tirait, et les pingouins, embrochés d'une baleine que supportaient deux X en bois de parapluie, y rôtissaient à merveille.

L'habile *chineur* et l'ingénieux Col-Raide avaient fait ce gril et cette broche, sans tenailles, sans cisailles, avec leurs simples doigts, en s'aidant seulement, avec une patience sans égale et jamais lassée, de marteaux composés de blocs de pierre compacte, dont quelques-uns même étaient liés à un manche.

Ils travaillaient le gros fil de fer fourni par les *branches* des parasols sur l'enclume choisie pour forger les lames. Cette enclume consistait en un fragment polygonal d'une colonne basaltique écroulée.

— Cela s'émiettera peut-être, avait dit Picolo, tandis qu'avec bien de la peine, attelés tous trois à ce bloc, ils le traînaient près de leur forge.

— Eh bien, nous en prendrons une autre, voilà tout! Mais, avait répondu Talmouse, quand je portais mes tourtes, à Paris, et que j'allais du côté de la rue Saint-Martin, je regardais, par un soupirail, un batteur d'or. Il battait ses feuilles dans une peau de chamois, sur une enclume en pierre noire qui ressemblait tout à fait à celle-ci; seulement elle n'était pas aussi grosse.

— En vérité?

— Nous sommes bien à la hauteur d'un batteur d'or, peut-être? Nous battrons notre fer, quand il sera chaud, sur notre enclume, Picolo, et tu verras que ça ira comme sur des roulettes.

En effet, le 2 janvier, grâce au foyer activé par la tuyère et la poche à vent dont Picolo avait été chargé, à l'unanimité, en sa qualité de musicien au souffle inextinguible, Col-Raide et Talmouse, — mais après quels efforts et avec quels versements d'*huile de bras!* comme disait Talmouse, — battirent et aplatirent sur l'enclume des morceaux des baleines métalliques, et l'on obtint à la fin de minces rubans de fer. On en laissa certains dans cet état. D'autres, qui furent doublés en les repliant sur eux-mêmes, puis chauffés vigoureusement, et battus de nouveau, arrivèrent à se

souder. On les remit au feu. On amincit autant que possible l'un de leurs bords, à froid et à chaud. L'amincissement jugé convenable, on les inséra encore dans le foyer. Enfin, on les trempa, en les plongeant dans le bassin de la cascade, et l'on eut enfin des lames étroites, mais dures, dont il ne s'agissait plus que d'aiguiser le tranchant. Picolo s'en chargea.

— Cela me reposera les poumons, dit-il.

— Certainement, et tu l'as bien mérité. Tu as soufflé comme cent cachalots !

— Et vous, vous avez forgé comme des Hercules, vous autres.

— Dame, il ne s'agissait pas de s'amuser à l'usine !

— Pour moi, j'ai les bras presque arrachés, ajoutait le *chineur,* et trois marteaux sont fendus. C'est dur, cette pierre noire-là, mais ça casse net !

— Enfin, je vais avoir un couteau, comme Janot, et je suis très fier ! Il est de ma fabrique ! Seulement, mon bon petit Col-Raide, seulement, bien que les pincettes de fer que tu as faites aussi longues que possible, soient garnies d'un fort morceau de bois, il faudra les allonger encore, car

je me suis brûlé les doigts, tu sais, en retirant les fers du feu, et ça me cuit diablement.

— *All right!*

— Il est bon, lui, avec son col raide! J'aimerais mieux de la râpure de pomme de terre sur ma main; je vais y mettre des épinards et du géranium pilés. Ça étrennera mon mortier.

Talmouse avait trouvé, les jours précédents, une pierre ponce, naturellement creusée en son centre, et c'est ce qu'il appelait son mortier.

Miston assista au pilage des feuilles avec recueillement.

— Il croit que je lui fais de la pâtée, disait Talmouse.

On dîna à la hâte, pour ne pas perdre de temps, et la lente besogne du repassage des tranchants fut entreprise et couronnée de succès. On avait, le soir, des lames qui coupaient autant qu'on pouvait le désirer. Plusieurs, emmanchées dans des poignées de parapluie, constituaient des couteaux-poignards, non fermants, mais d'aspect redoutable.

# XXI

## LE JOUR DES ROIS

Le lendemain et les jours suivants, pour se reposer, l'Anglais et le Parisien façonnèrent, l'un des espèces d'épieux ou de javelots, en armant les derniers *mâts* (les manches) qui leur restaient, et ils étaient en bois de houx, d'une série de pointes de fer, l'autre des crochets et des aiguilles, ou plutôt de fortes alênes percées d'un *chas* comme une aiguille. Ils se firent aussi des flèches neuves.

Comme récréation, pendant que Picolo vaquait aux soins du ménage, ils s'exerçaient au tir de l'arc et au jet des pierres avec une fronde de soie.

La fronde à la main, Talmouse aurait enlevé un

premier prix. Mais Col-Raide ne méritait pas même une mention honorable. En décochant une pierre à un rocher, il faillit atteindre le musicien en train de souffler son feu, à trente pas du but qu'il visait.

Mais, comme archer, l'Anglais prouva qu'il était le digne descendant des compatriotes de Robin-Hood. Le novice fut promptement un maître. Il égala très vite Talmouse, qui tirait depuis quelques jours.

— Tu as l'arc dans le sang! lui dit Talmouse, et j'en suis bien aise, car, comme cela, je ne serai pas tous les jours de garde. Tu auras ton jour. Dépêche-toi donc, quand nous serons de retour, de te fabriquer au moins une arbalète avec tes parapluies!

— Et pourquoi pas, Talm-haouse?

— Au fait! Ce n'est pas plus difficile que d'en tirer des couteaux. Moi, je te fournirai des balles en ciment pour ton arbalète.

— *All right!*

— Nous ferons également de Picolo un franc archer.

— Il a des yeux bien mauvais...

— C'est juste.

— Je compte lui offrir un *tomahawk*, un casse-tête, avec petite hache en fer et manche fort en bambou. Ce sera léger et incassable.

— Cela lui fera plaisir! Mais ce qui le rendrait véritablement heureux, ce serait l'offre d'une veste pour le voyage.

— J'y ai songé, mais cela est difficile...

— Et moi, je ne détesterais pas non plus un paletot. Nous avons l'étoffe?

— Il n'en reste plus guère en ce moment. Plus tard, je vous habillerai des pieds à la tête, et notre ami aussi, et moi aussi, mister Talm-haouse, et avec de la soie, encore...

— Oh! c'est trop beau, non! merci.

— Eh bien! avec de l'alpaga, si vous voulez? j'en ai un beau choix.

— De l'alpaga, ce n'est pas laid, mais ça vous démange...

— Du simple coton, alors. Très bon marché. Je vous céderai cela au prix coûtant, pour m'en défaire, en ami...

— Mais ce n'est pas imperméable, une étoffe de coton?

— On la doublera.

— Oui, on la doublera; et, pour les habits

d'hiver, entre les deux tissus, je vous conseille, comme inventeur des *pardessous,* de mettre une couche de duvet.

— Parfaitement.

— On les graissera à l'huile de pingouin, ou à l'huile de phoque, si les phoques ne sont pas tous des caisses, dans mon île, et on aura ainsi des vêtements chauds, à l'épreuve de la pluie.

— Vous me permettrez, mister Talm-haouse, d'ajouter des capuchons, faits de même, à nos vestes d'hiver? Je ne vous prendrai que la façon en plus? Mais vous aurez des cabans, c'est mon idée. Je crains l'hiver pour mon crâne nu.

— C'est entendu, adopté le capuchon pour votre bille de billard! mais pas de « gratte, » hein?

— Comment dites-vous?

— Ne me *chipez* pas d'étoffe, voilà ce que je veux dire.

— Oh!...

— Et que ce soit bien cousu et à la main! Moi aussi, Col-Raide, je suis « *fin de siècle,* » mais pas de ce siècle-ci, de l'autre! Je ne me fie pas à la couture à la mécanique.

— Très bien, ajouta le *chineur* que la plaisan-

terie avait amusé, je prendrai mon meilleur fil, et du reste, quand nous exploiterons notre mine de parapluies, je vous recommanderai bien à tous de ne pas casser et de mettre de côté tous les fils des ourlets et des surjets, avec les ganses, bien entendu.

— Sois tranquille! Rien ne sera perdu. On les disséquera avec amour, vos pépins!

— Et moi, je vous vêtirai comme des gentlemen, en revanche.

— Il me tarde d'être habillé en parapluie, à la dernière mode de l'île Beaubourg!

— Ce sera très *Pinguin's Club*.

— Pour en revenir à notre ami Picolo, n'as-tu rien de tout prêt à lui offrir? Une petite confection? Il se plaint de douleurs dans les épaules.

— Je n'ai pas le temps de l'habiller, aujourd'hui surtout, car voilà l'heure du déjeuner; or, après, la chasse me réclame, moi, tandis que la pêche vous attend, vous; mais à notre retour, dans notre maison reconstruite et agrandie, je vous promets qu'il ne se plaindra plus de ses douleurs, grâce à son tailleur...

Pendant qu'ils parlaient, le fifre de Picolo envoyait dans l'espace l'air de :

*Allez-vous-en, gens de la noce,*
*Allez-vous-en chacun chez vous!...*

C'était le signal habituel des repas.



Picolo, ne pouvant sonner une cloche pour avertir les camarades, dans les falaises et sur les récifs où ils s'attardaient, pendant leurs explorations quotidiennes, avait trouvé ce moyen, qui avait été adopté, de leur crier : « La soupe est servie! à table, messieurs, à table! »

Il n'y avait ni soupe ni table dans la cuisine en plein vent de leur ménagère à lunettes, bien entendu, mais les sons lointains du fifre de Picolo mettaient toujours en gaieté les deux excursionnistes. Ils avaient même la malice de se mettre en retard pour avoir le plaisir d'entendre le Hollandais jouer avec une constance invraisemblable :

*Allez-vous-en, gens de la noce!*

Quant à Miston errant de son côté, çà et là, il accourait dès les premières notes, toute affaire cessante, et les naufragés le trouvaient toujours avant eux, se promenant d'un air empressé, la queue en panache, devant le fourneau de Picolo.

Le musicien ne replongeait son instrument dans sa poche que lorsque son œil de bâbord, le bon, lui signalait enfin ses amis au loin.

Mais il les accueillait toujours par quelque lazzi d'aubergiste gascon, comme, par exemple :

— Il est bien dommage, messieurs, que vous ne puissiez jamais arriver à l'heure! J'avais justement été au marché ce matin et j'avais rapporté un gigot de pré salé. Mais à force d'attendre il s'est desséché complètement et je l'ai jeté par la

fenêtre dans ma colère. Je n'ai plus à vous offrir qu'un poisson, dont j'ignore le nom, d'ailleurs, pêché hier à coups de flèche par M. Talmouse, et je l'ai accompagné d'un oiseau pris à la ligne, hier aussi, dans la jungle, par M. Col-Raide. J'ai peur qu'ils ne soient un peu brûlés, malheureusement. Enfin, à table!

Et l'on s'asseyait sur le sable, la coquille d'huître à la main, chacun ayant à côté de soi un couteau et une fourchette.

Oui, une fourchette véritable à deux dents, très solide et très pratique, faite d'un morceau de fer de baleine, plié en deux juste au milieu, lié à une distance convenable avec un fin *ressort* de parapluie, et dont les deux bouts, légèrement écartés, avaient été aiguisés. Pour les cuillers, une gracieuse coquille avec un manche de roseau en tenait lieu.

Enfin, trois coquilles d'œufs, aux bords proprement taillés, et montés à demeure sur un pied de ciment, complétaient le couvert de ces Messieurs.

Les *carafes* des premiers jours, soigneusement conservées, se tenaient en équilibre stable, dans un godet de même matière, d'où on pouvait les

enlever à volonté, pour aller les remplir... à la cave! comme disait Talmouse.

Ils trouvaient une grande douceur et un charme infini, dans leur misère, à faire usage, chaque jour, des pièces rudimentaires de ce service de table grotesque et triste. « Mais quand nous le voudrons, et si nous devenons des Sybarites, faisait remarquer Talmouse, nous pourrons avoir de l'argenterie, comme des barons, en transformant en cuillers et en fourchettes les *pommes* précieuses des ombrelles et des parapluies qui sont encore dans la mine. Mais à quoi bon ce luxe, inutile et qui pourrait attirer chez nous les voleurs? Et puis, mange-t-on mieux avec de l'or qu'avec du fer? Voyez Miston, messieurs. Il se contente de ses crocs et d'une simple langue sans valeur. »

Avec leurs pauvres ustensiles, ils mangeaient, réellement, parfois, comme l'avait annoncé Picolo, des oiseaux pêchés à la ligne et des poissons pris à coups de flèche, bien que le contraire soit plus ordinaire. En effet, Col-Raide, n'osant s'introduire dans la jungle, tendait des lignes sur la lisière et les oiseaux en avalaient fort bien l'appât et l'hameçon. Il en avait vu pêcher ainsi en pleine mer, sur *le Corbeau*. Talmouse, de son côté,

décochait avec son arc des traits barbelés munis d'une ligne aux plus beaux poissons, maquereaux, brêmes, mulets, qu'il *choisissait* de l'œil, à leur passage à fleur d'eau devant lui, au lieu d'attendre, comme avec une ligne, qu'ils mordissent à l'hameçon, dans les profondeurs.

Le 6 janvier, on *tira les Rois* au souper.

Après les mets de résistance, Picolo leur servit un plat de son invention en guise de la galette traditionnelle.

Cette galette de naufrage se composait d'une bouillie de petites graines vertes, fruits de la plante dont les feuilles leur fournissaient déjà des « épinards. »

Cela ressemblait à du millet vert. Et ce millet était sucré, avec du sucre! — du sucre de l'île de M. Talmousse, annonça le Hollandais, avec un modeste orgueil.

— Du sucre? Oui, c'est sucré, ma parole, ollala! Oh! sournois de musicien, il ne nous avait pas dit qu'il avait crédit chez l'épicier. Et où demeure-t-il, ton Potin?

— Le voilà, messieurs!

En disant ces mots, Picolo lui montrait un morceau de fucus sec, large comme une ceinture

de zouave, et dont la surface luisante était guillochée de traces blanchâtres et poudreuses. « J'ai découvert ça, un jour que je n'avais pas le temps d'aller à notre bassin à sel. Voyant un fucus couvert de cette fine glaçure blanche, je me suis dit : « Voilà mon affaire ! Ça doit être du sel fin produit par l'évaporation de l'eau de mer qui a mouillé le varech. » Je l'ai goûté. C'était sucré ! Alors j'ai ramassé un grand nombre de fucus du même genre. Je les ai lavés proprement tous, dans la même eau claire, et j'ai fait lentement chauffer cette même eau. Il est resté au fond de la coquille où j'opérais un dépôt très convenablement agréable, comme vous venez d'en juger. »

Talmouse se déclara « tué, mais tué net » par la découverte.

On vota « un ban » en l'honneur de l'inventeur. Puis on procéda à la dégustation. Pendant qu'on savourait la platée de petits pois microscopiques au sucre de varech, Col-Raide poussa un cri perçant. Une de ses dents venait de rencontrer un galet gros comme une bille dans la portion qui avait été servie sur son écaille, et il jurait.

— *Goddam you!*

— C'est lui qui est le roi, s'écria Picolo, en se tordant de rire ; il a trouvé la fève !

— Ah ! vous appelez ça une fève? Eh bien, je vous remercie ! j'aurais pu m'étrangler avec, après m'être cassé une molaire !

Ces mots dits, l'Anglais porta son œuf à boire à ses lèvres, en grognant et en gémissant.

— Le roi boit ! le roi boit ! se mit à hurler Talmouse. Vite, ma serviette ! que je lui essuie le menton. C'est l'usage.

Et Talmouse fit ce qu'il disait, car il avait une serviette, et Picolo et Col-Raide aussi, du reste, une serviette en cretonne, de petite taille, par exemple, mais embellie de fleurs imprimées, et qui provenait d'un parasol de dame.

L'incident remit Col-Raide de belle humeur. On but de nouveau à la santé du cuisinier. On rit, on s'anima. La gaieté du petit pâtissier dilata, comme de coutume, le cœur de ses camarades. On bavarda très haut. On eût dit que l'eau de la cascade s'était changée en vin de Champagne. Picolo prit son fifre, et Col-Raide chanta, en baragouin anglo-français, ce qui porta la joie générale à son comble.

Talmouse enfin donna l'essor à son répertoire

de refrains modernes, que répétaient les austères échos des falaises.

Puis il passa aux chansons d'autrefois, qu'il avait apprises étant tout petit.

Il chanta :

*Vers les rives de France,*
*Voguons en chantant !*
*Oui, voguons doucement ;*
*Pour nous,*
*Les vents sont si doux !...*
*Pays, notre espérance,*
*Rivage béni...,*
*Oui, vers ton port chéri !...*

Mais arrivé à cet endroit, voilà le brave Talmouse qui s'arrête soudain ; ses yeux se brouillent, des sanglots lui montent à la gorge et l'étouffent.

Ses amis, interdits, tout émus à leur tour par l'émotion de leur cher compagnon de souffrances, se taisent, et lui serrent la main d'un air pénétré, tandis que le jeune homme leur dit en versant de grosses larmes :

— Pardon, excuse. Peux pas m'en empêcher. Je viens de penser, en chantant, à ma pauvre vieille rue Beaubourg, à Maman-la-France toute

seule, sans moi, à des milliers de lieues d'ici, et ça m'a donné un vrai coup, là, dans le cœur !

Alors chacun des convives se rappelle à son tour son propre pays, sa maison natale, le passé riant, tout ce qui est perdu pour lui pour toujours peut-être, la lointaine patrie dont le navrant souvenir a été un instant oublié pendant cette excentrique fête des Rois, et les braves gens, redevenus silencieux et tristes, vont s'enfoncer dans leur misérable couche de plumes d'oiseaux, après s'être souhaité le bonsoir d'un air désespéré.

# XXII

## LE PHARE A FUMÉE

Quand le chœur infernal des oiseaux des roches et des falaises s'éleva dans les airs, le lendemain matin, Talmouse se réveilla, rasséréné, sinon consolé, mais, pendant quelques instants, il resta au lit, en disant à Miston qui s'étirait les griffes :

— Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, Miston, mais je me sens la tête un peu lourde. Je crois bien que nous avons un peu trop bu, hier! Oui, c'est ça, ce doit être le Clos-Cascade qui me rend tout chose. J'ai mal aux cheveux, aujourd'hui. Tu vois, Miston, mon enfant, ce que produit l'intempérance. Note cela et sois sobre.

Puis, ayant prononcé ce discours, Talmouse se leva, courut ranimer le feu qui couvait sous les cendres du foyer, l'alimenta de racines de bruyère et des tiges d'une grande fougère dont on avait trouvé un « gisement » dans la colline. En se livrant à cette occupation, il appelait Col-Raide et Picolo restés dans la maison; enfin, après avoir interpellé, suivant son habitude quotidienne, les aboyeurs emplumés qui braillaient dans les rochers et dans les jungles, il se mit à siffler, redevenu résigné à son sort et insoucieux, comme s'il était encore dans les rues parisiennes, avec des gâteaux sur la tête.

On partit ce jour-là dans l'après-midi pour la caverne des Otaries, avec le bagage que comportait cette importante expédition. On coucha, non pas à pied d'œuvre, mais à tête d'œuvre, sur le plateau du Nerprun. La vue de cet arbre solitaire, annoncé à Picolo comme une récompense après tant de jours de privations, produisit une grande impression dans l'âme du musicien hollandais, mais il la dissimula et se contenta de dire, ce dont Talmouse fut indigné :

— Bah ! on n'en tirerait pas seulement une flûte !

Les travaux longs et échinants que nécessitèrent, de l'aube au crépuscule, le lendemain et le surlendemain, la fabrication d'un solide câble en sparterie de feuilles de roseaux, long de deux cents pieds et de la grosseur d'une corde à puits, la montée prudente des parapluies et des caisses déclouées, leur transport par paquets à travers la lande du Nerprun, leur descente sur la plage, apportèrent une heureuse diversion aux préoccupations chagrines qu'avait ravivées la fin du jour des Rois dans l'esprit des trois amis.

Et puis il leur fallut rallumer leur feu, qu'ils avaient dû abandonner à lui-même et qui s'était éteint, bien que Talmouse eût recommandé en riant à Miston, au moment du départ, de le surveiller de temps en temps, et d'y mettre un « charbon de Paris, » à l'occasion, — s'il en trouvait.

Pendant leur absence, le chat n'avait presque pas touché aux provisions laissées à son intention, inquiet qu'il était de se trouver si longtemps seul.

— Et qu'on vienne me dire encore que les chats sont ingrats, disait le gâte-sauce. Ceux qui parlent mal de ces admirables animaux ne les ont jamais admirés de près et longtemps.

Si Miston témoigna une grande et visible satisfaction au retour de ses amis, ceux-ci n'étaient pas moins contents de se revoir dans leur gourbi.

— Ah! qu'on est donc bien chez soi! s'écriait Talmouse, en toussant à rendre l'âme, pendant qu'il enflammait, avec l'œil de tribord de Picolo, un bout de chiffon brûlé en guise d'amadou, lequel fumait affreusement.

— Confortable! bien confortable! mister Talmhaouse. *Very well!*

Picolo, les yeux fermés, ayant l'air d'un aveugle sans ses besicles, dont se servait Talmouse, avait appliqué son instrument sur ses lèvres, et tandis que ses amis travaillaient au fourneau, toussant et maugréant, il jouait suavement :

*Ah! qu'il est doux de ne rien faire,*
*Quand tout s'agite autour de nous!...*
*Phébus au bout de sa carrière...*

. . . . . . . . . . . . . . .

— C'est bien, c'est très bien, ripostait Talmouse; mais en voilà assez, la cuisinière! Le feu est pris; mettez votre tablier!

Picolo, docile, serrait son fifre, et reprenait gravement ses fonctions habituelles.

Pendant qu'il faisait rougir des cailloux pour faire bouillir de l'eau et préparer une forte infusion de thé, — avec la même plante balsamique sur laquelle ils récoltaient déjà des « épinards » et des « petits pois verts, » — Talmouse et Col-Raide creusaient dans le sable et garnissaient de mousse et de roseaux une cave destinée à servir de magasin aux parapluies. Ceux-ci demandaient à être mis à l'abri sans retard, vu le prix sans égal qu'ils avaient pour les naufragés.

La marmite où Picolo échauffait de l'eau à la mode des sauvages avait été construite en collaboration par ses deux camarades. C'était une grande, profonde et lourde terrine, une sorte d'énorme *dé à coudre,* en mortier aussi fin et aussi liant que possible, soutenu par une carcasse en baguettes de fer.

Cette carcasse, chef-d'œuvre d'adresse et de patience de Col-Raide, qui l'avait ouvrée avec tout l'art que pouvait y mettre un *chineur* sans autre tenaille que deux morceaux de basalte, avait absolument charmé Talmouse, en train alors de passer sa terre volcanique et sa chaux d'huîtres dans un tamis d'étoffe.

Avant de la garnir de ciment, il y inséra sa tête

et ses oreilles comme dans une cage, et se promena devant Picolo avec dignité.

— Tu vois ce casque à jours, lui dit-il, eh bien, sauf les pierreries, c'est tout à fait la couronne de Charlemagne que j'ai vue au musée du Louvre.

Couronne d'empereur d'Occident ou marmite de naufragés, une fois que le ciment qui l'enveloppait fut durci, l'œuvre de MM. Col-Raide et Talmouse rendit les plus loyaux et les plus variés services. On y faisait infuser du thé, oui, mais on y faisait aussi bouillir des poissons. Et le pot-au-feu de *Malpeigné* aux herbes quelconques y mijotait très bien encore.

Quand on exploita en grand, et d'une façon générale, le magasin de parapluies, on fabriqua, par le même procédé, un certain nombre d'autres pots, orgueil de leurs constructeurs.

Sous les doigts de Col-Raide, dont Talmouse et Picolo se firent les apprentis, les matières premières, fournies par les parapluies dépecés avec soin, subirent les métamorphoses les plus curieuses et fournirent des objets utiles sans nombre.

Après les pots, on fit des fourches, des râteaux légers et solides, des gaffes pour enlever, traîner, amonceler les varechs qu'on se mit à brûler en

grande quantité, dans le but de produire une fumée constante et assez épaisse pour être aperçue au large par les navires, s'il en passait, et surtout par les habitants, s'il y en avait, d'une terre entrevue du haut de la falaise, au levant, — et avec quelle émotion folle, — un jour où l'atmosphère était complètement dépourvue de brumes, ce qui était rare.

On avait également aperçu et plus nettement, un autre jour, du côté du couchant, une autre terre, peu élevée sur l'horizon et qui semblait très petite.

— C'est un îlot, sans doute, s'étaient dit les trois solitaires. Quant à la longue masse grise et très pointue que nous avons aperçue au levant, et qui s'est effacée tout de suite, il faut, pour qu'à la grande distance où elle doit être nous l'ayons aperçue d'ici, que ce soit une terre considérable avec un pic, — comme le pic de Ténériffe au moins, disait Talmouse.

Col-Raide affirmait, cependant, que l'îlot vu au couchant devait être très vaste aussi, néanmoins.

— Car moi, à Douvres, disait-il, j'ai vu souvent, le soir, les falaises de la France éclairées

par le déclin du soleil. Elles n'avaient l'air de rien du tout à sept lieues de distance. »

C'est alors, et avec la joyeuse assurance d'être dans le voisinage de terres d'où il était possible qu'on vînt un jour chez eux, que les naufragés commencèrent, sur le promontoire qui dominait leur plage, ce que Picolo appelait « un phare à fumée. »

Et Talmouse disait à ce propos :

— Quant à la flamme, la nuit, ne comptez pas qu'on la voie jamais. Il faudrait pour cela qu'un bâtiment vînt se casser le nez sur nos récifs. Le feu de notre phare à fumée, la nuit, ne doit pas faire même autant d'effet, au milieu de la mer, qu'un ver luisant perdu au milieu du polygone de Vincennes. Mais la fumée monte, elle, et très haut, ou bien elle traîne à perte de vue au-dessus des flots, et alors on peut, en effet, un jour, la signaler à bord d'un navire ou peut-être l'apercevoir des terres. Mais celles-ci sont bien loin, pourtant. Enfin, espérons. Moi, je suis certain de sortir d'ici. Ou alors, tous les romans sont des menteurs !

— *All right !*

— Certainement, l'English ! mais pour qu'on

vienne ici, dans un tas de rochers déserts, où il n'y a pas un quadrupède, et qui doivent être connus comme inhabitables par tous les marins du globe, il faudrait vraiment être un monsieur bien curieux.

— Ou un baleinier? disait Col-Raide.

— Non, répliquait Picolo, les baleiniers sont très bien renseignés. Ils ne s'exposeraient pas à être drossés sur notre écueil avec un bâtiment de la valeur qu'ont les leurs, chargés ou même sur simple lest. S'ils ont connaissance de notre rocher, ils passent bien au large. Les autres font comme eux. C'est égal, comme dit le pâtissier, il faut exciter la curiosité des passants, mais il est bien, bien mince pour cela, notre pauvre petit fumeron de phare, et si bas sur l'eau...

— Mais si on l'installait au sommet de la plus haute des deux collines de mon île? car je persiste à croire que c'est une île...

— Travail quotidien impossible, et inutile d'ailleurs plus que jamais, Talmouse. On croirait de loin, alors, que c'est un volcan qui se ranime, et, sans attendre l'éruption, on se sauverait à toutes voiles, ou machine en arrière!

— Tu as raison. Contentons-nous d'une fumée

au petit bonheur, en attendant mieux. Car je vais chercher quelque chose de plus sérieux qu'une fumée et de moins effrayant qu'un volcan, pour signaler mon île aux passants, avant cent ans d'ici. J'ai une idée. Je tenterai de la mettre à exécution après l'hiver, aux beaux temps, clairs et venteux.

## XXIII

### ON SE PRÉPARE A PASSER L'HIVER AUSTRAL

De longues semaines d'attente fébrile suivirent pour Picolo et Col-Raide, bien qu'ils la dissimulassent, — la naissance du vague espoir qu'avait semé dans leur esprit la pensée de la découverte de leur fumée par des yeux humains sur terre ou sur mer.

Talmouse, plus sage, quoique plus jeune, et persuadé, d'ailleurs, fermement, que leur délivrance aurait lieu, un jour ou l'autre, comme cela arrivait dans toutes les livraisons qu'il avait lues sous les becs de gaz, en faisant ses courses les plus pressées, s'efforçait d'arracher ses amis à

leurs préoccupations constantes en les forçant à se livrer sans relâche aux travaux quotidiens, qu'ils abandonnaient parfois en disant :

— A quoi bon? — Nous nous donnons peut-être bien du mal pour rien? — C'est peut-être demain que nous sortirons d'ici?

— Ollala! Oui, demain, on rasera gratis, c'est connu! — Mais c'est absurde de compter tant que ça sur le gain d'un billet de loterie. C'est attendre, pour se chausser, l'héritage des souliers d'un homme bien portant. Pardine, moi aussi je voudrais bien revoir Papa-Paris et inaugurer la Tour Eiffel. Mais, minute, tout en ne négligeant pas la chance, tout en faisant flamber le phare, je n'oublie pas que nous pouvons faire un vrai « congé » ici, avant d'en être tirés, et alors je crois qu'il est bon de faire quelques petites provisions en conséquence. Il n'est pas brillant, et il est souvent mouillé, notre été, cependant je ne me plains pas. Mais il va bientôt finir, et alors l'automne, et alors l'hiver, et tout le tremblement du ciel et des eaux arriveront bien vite, et Bibi y songe. Songez-y donc aussi un peu, la Coterie! Du nerf! du nerf!

— Oui, en juillet, l'hiver, ce sera terrible ici. *Talmousse!*

— Bah! — l'hiver ne sera pas aussi dur pour nous qu'il l'est pour les Parisiens qui mangent, dans une mansarde sans feu, en décembre, un croûton de pain avec rien dessus. Mais il faut nous y préparer, et si nous employons bien le temps, nous vivrons comme des coqs en pâte dans notre petite boîte; pas celle-ci, par exemple, celle que nous allons construire, si vous m'en croyez. — Et, à propos de raser, car j'ai dit ce mot tout à l'heure, je prie le *chand d' parapluies* de me procurer un rasoir ou une paire de ciseaux ; avec deux lames croisées, il en verra la farce, et moi aussi, attendu que voilà ma barbe qui pousse et rondement. L'air de la mer, c'est un vrai philocôme. Je dirai ça à mon coiffeur, M. Joussein, quand je le reverrai.

La plupart des désirs exprimés, soit en plaisantant, soit d'un ton sérieux, par le petit Parisien, furent docilement exaucés par ses amis, que son humour au milieu des circonstances les plus désespérantes déridait, éperonnait et enfin ramenait au travail.

A la fin de janvier, on avait construit, en pierres maçonnées, une grande habitation nouvelle. L'ancienne fut conservée, après avoir été conso-

lidée, pour servir de magasin général, et aussi de basse-cour d'hiver pour les oiseaux pris aux pièges, ou ramassés blessés et soignés par les naufragés. Talmouse, avec une prévoyance de fourmi, et bien au-dessus de son âge, multipliait le nombre des oiseaux captifs, qu'il laissait errer et manger, les rémiges coupées, sur la plage et sur les écueils, à marée basse. Grâce aux lignes de la société le poisson ne manquait pas pour les nourrir en cas de besoin.

Plusieurs de ces oiseaux devinrent des favoris et se familiarisèrent même avec Miston.

— Ils le prennent pour un oiseau à quatre pattes, bien sûr, disait le pâtissier.

La maison construite, on y exécuta des travaux d'aménagement. Divisée en deux grandes chambres par une série de piliers qui soutenaient la voûte-toit, elle fut pourvue d'une vaste cheminée qui fumait (car on ne peut pas tout avoir), mais qui devait servir au chauffage de l'habitation et à la cuisson des aliments. Autour d'un gros pilier : — « Et cela me rappelle la salle à manger du pauvre *Corbeau,* avec son mât au milieu du couvert, » disait Talmouse, — on établit une table et des bancs. La maison avait une véritable porte solide,

qui tournait sur des gonds de l'invention de Col-Raide. Un quincaillier en eût souri. Des gonds en fer de parapluies ! — Des meurtrières pratiquées dans la muraille, du côté de la plage, furent garnies de châssis en baleines croisées, posés à demeure, que Talmouse couvrit d'une couche de colle-forte suffisamment transparente, obtenue en faisant bouillir des vessies de poissons, des intestins d'oiseaux et des algues.

Par le même procédé il *vitra* les quatre côtés d'une grosse lanterne à fond de bois, œuvre remarquable du *chineur*.

Cette lanterne portative, dont un côté s'ouvrait, bien entendu, ne devait servir que pour circuler, de nuit, sur la plage ou dans le magasin.

On y insérait alors une des lampes excellentes en ciment, avec bec en cuivre, et mèche de coton tressé, qu'on avait moulées afin de pouvoir travailler à la lumière, lorsqu'on eut enfin de l'huile.

Car on eut de l'huile. Deux phoques furent tués — par Picolo ! — un jour qu'il jouait négligemment du fifre dans une petite grotte de la falaise découverte par lui. Il s'était même assis sur l'un d'eux, car ils dormaient, le prenant, avec ses mauvais yeux, pour un bloc de pierre.

Quoique surpris en constatant à quoi tenaient les mouvements subits de son siège, il remit avec soin son instrument dans sa poche, se précipita du côté de la mer pour couper la retraite aux amphibies et les assomma d'abord, avec un gourdin de bambou hérissé de morceaux de fer dont Col-Raide lui avait fait présent. Ensuite, il les saigna avec son couteau-poignard.

Quand il vint raconter à ses amis son exploit, en les priant de l'aider à charrier ses victimes, Col-Raide fit cette observation commerciale :

— Les manches des parapluies que je vends sont toujours de très bonne qualité. Mais, à mon départ, la mode anglo-française des gros manches faisait fureur, et je la trouvais absurde, à cause du poids de mon carquois de marchand ambulant. Je reconnais à présent que cette mode peut avoir du bon, puisqu'elle m'a permis de confectionner, non seulement bien des choses solides, sans parler du fauteuil portatif qu'occupe tour à tour chacun de nous, mais la masse d'armes de Picolo !

— Et n'oublie pas non plus, Col-Raide, les bâtons de perroquet du câble de sparterie par lequel nous montons tous les jours, commodément, à notre phare sur la falaise.

La graisse des phoques, fondue, fut emmagasinée dans des jarres, et la chair, dont on sala une partie, fut mangée — non sans grimaces — par les exilés, bien qu'ils fussent habitués à vivre de viandes huileuses.

Avec la peau des phoques on se fit quelques paires de chaussures.

— La rareté des veaux marins dans notre contrée, disait Picolo, me fait croire qu'elle a été visitée déjà par des baleiniers.

— Et cependant, ajoutait Col-Raide, si des baleiniers étaient venus ici pendant une saison de pêche, certainement il y aurait des rats à terre...

— Pour plus amples renseignements, s'adresser à Miston, continuait Talmouse. Mais, hélas! il ne lui manque que la parole!

La chambre à coucher de l'habitation — que Col-Raide appelait le Cottage — contenait tout ce qu'il faut pour dormir. De longues baignoires en maçonnerie, avec des matelas de soie, bourrés de mousse, de fougères et de plumes, et des couvertures ouatées de duvet, servaient de lit. Ils y dormaient parfaitement.

A l'automne, en février, la fréquence des brouil-

lards et des pluies, la fraîcheur, donnèrent le signal du départ à la plupart des oiseaux de grand vol. Leur fuite tumultueuse, chaque jour, leurs cris d'adieux, attristaient les naufragés, qui enviaient leurs ailes.

Pourtant Picolo, qui avait beaucoup voyagé, sous toutes les latitudes, tantôt tambour, tantôt cornet à piston, tantôt joueur d'accordéon octogone, instrument adoré dans les colonies allemandes, et qui avait beaucoup causé avec les marins, disait à ses amis :

— Ma foi, à mon avis, les pays où ils s'en vont avec leurs grandes ailes, en sortant d'ici, bien que ce soient des pays libres, n'ont pas le don de me plaire. J'aime le vent, la brume et la pluie, et les oiseaux d'eau, puisque je suis Hollandais, mais les mers polaires où s'en vont ces oiseaux ne valent pas la peine de quitter notre coin de terre...

— Ah! mais non! Il fait déjà assez « frisquet » comme ça dans mon île, surtout depuis quelques jours, et je ne tiens pas à voir le mercure solide dans les thermomètres, ainsi que cela se passe là-bas, d'après ce que j'ai lu en portant mes tourtes...

— Oui, l'air se rafraîchit singulièrement et il sera bientôt temps de mettre les habits d'hiver. Ma *pèlerine* ne me suffit plus, et je sens des douleurs.

La pèlerine dont parlait Picolo avait été confectionnée, ainsi que celles que portaient Talmouse et Col-Raide, de la façon la plus simple. On avait, sans les découdre, en coupant seulement les ligatures intérieures qui les attachaient aux baleines, enlevé les couvertures octogonales de six vastes *pépins*. Une fente, assez large pour y passer la tête, avait été pratiquée au centre de l'étoffe, et la fente garnie d'une coulisse. Ces couvertures, cousues deux à deux, l'une sur l'autre, avec une couche de duvet entre elles, puis graissées à l'huile de foie de poisson, formaient d'imperméables manteaux à la façon des *punchos* péruviens et chiliens, qui laissaient libres les bras, ou les abritaient si on y tenait.

Col-Raide avait également réalisé son idée de capuchons, et les imperméables cabans de soie, de nuances diverses, hélas, qu'il avait taillés et cousus, étaient munis de ces capuchons; des pantalons de même nature attendaient, avec les cabans, dans la chambre à coucher, le moment

d'être endossés et enjambés par les colons malgré eux.

Naturellement, comme il n'avait pas fallu prodiguer inutilement l'étoffe, bien qu'on en eût beaucoup en magasin, les vêtements coupés par Col-Raide dans les pointes triangulaires des couvertures des parapluies, offraient, et par les zigzags des coutures et par les couleurs des pièces assorties, ma foi, au hasard, une vive ressemblance avec les habits d'Arlequin.

Ce bariolage excentrique plaisait infiniment à Talmouse.

— Si nous sommes délivrés en carnaval, disait-il, nous n'aurons qu'à nous montrer dans les salons, *en tenue d'île,* pour nous voir décerner tous les suffrages?...

La vue de Picolo, avec ses lunettes, lorsqu'il s'était le premier affublé de sa pèlerine un jour de pluie, avait à l'instant rappelé à Talmouse le plumage, pendant et lamentable, du vieux *Marabout* du Jardin des Plantes. Il s'était tordu de rire.

— Qu'est-ce que ton marabout, méchant garçon?

— C'est un grand et gros oiseau triste, à lon-

gues jambes, qui ressemble à un vieux monsieur en habit noir, sans pantalon, dont la chemise flotte au vent.

— Eh bien, je te remercie de la comparaison!

— Ollala! c'est tout à fait ça! Va trouver les oiseaux de la côte, dans cet attirail-là, et, bien sûr, il y en aura un qui, après t'avoir admiré, dira aux autres : — « Vous voyez bien celui-là, là-bas?... C'est mon beau-frère! »

— Monsieur Talmousse!...

— Aimes-tu mieux que je te dise que tu ressembles à un parachute fermé sous une averse?

Picolo ne fit aucune réclamation nouvelle, de peur de s'attirer quelque comparaison plus malicieuse encore, et il alla surveiller le *fumage* des poissons de conserve; opération dont il s'était chargé avec plaisir, en bon Hollandais qu'il était, et qui s'exécutait dans une des caves creusées dans le sable aux environs de la forge, près d'un *saloir* confié à ses soins.

Picolo séchait, salait et fumait ses « pensionnaires, » comme les appelait le gâte-sauce, avec une vraie tendresse; et, dans les entr'actes, il se récompensait de son zèle en jouant du fifre.

Mais, le soir, quand les trois amis étaient réunis

auprès de leur âtre, pour lequel on avait amassé, en divers endroits, des tas de combustible, et tandis que Col-Raide et Picolo jouaient « aux dames, » à la lueur de la lampe munie d'un réflecteur en écailles d'huîtres, c'était Talmouse qui tenait le fifre et il en tirait des effets remarquables.

Son professeur l'écoutait même avec tant de satisfaction que le joyeux Col-Raide le *soufflait* souvent, avec le plaisir de lui démontrer ensuite que « souffler n'est pas jouer. »

Alors Picolo se mettait en fureur, frappait du pied, ce qui réveillait en sursaut Miston, étendu devant le foyer.

Talmouse avait fabriqué un beau jeu de dames avec les vertèbres rondes et plates de deux grandes raies. Il en avait teint une partie en rouge, avec du sang, cela va sans dire. Pour le damier, c'était deux bouts des dernières planches des caisses, recouverts d'un morceau de cretonne jaune divisé en carrés égaux, dont les uns étaient colorés au sang de maquereau, très tenace, comme le disent toutes les blanchisseuses, tandis que les autres restaient de la couleur même de l'étoffe.

Pendant qu'on se tenait ainsi au chaud, dans

la maison bien close, en jouissant d'une sorte de confort relatif qui avait coûté bien des fatigues, la sombre mer, soulevée par les premières grandes brises de l'arrière-saison, battait la côte avec dureté, et le vent balayait la plage, en gémissant dans la jungle.

Talmouse écoutait le vent et la mer du fond de son lit tiède et douillet, où Miston venait le retrouver fidèlement, et il songeait à l'arbre solitaire.

— Il doit être joliment secoué, là-haut, dans la lande, ce pauvre diable de Noirprun ! Quand je m'en irai d'ici, j'en emporterai une bouture, dans mon chapeau, comme le cèdre du Liban du fameux herboriste, et, je ne vous dis que ça, elle sera joliment heureuse dans la terre de Maman-la-France !

## XXIV

### UN ÉVÉNEMENT GRAVE

L'hiver était venu!

D'après le total des cailloux et des coquilles du calendrier de Talmouse, on était arrivé au mois de juin.

Depuis le début de l'automne, une terrible série de gros temps, d'orages, de tempêtes, à peine interrompue par de rares et courtes accalmies, avait confiné les naufragés dans leur Cottage.

Talmouse déployait une bonne humeur infatigable et trouvait chaque jour des besognes nouvelles et des jeux inédits pour arracher ses amis, et lui-même, aux soucis, aux impatiences, aux

découragements qu'amenaient fatalement, dans son esprit et dans celui des autres, les mois d'inaction forcée de leur emprisonnement.

Mais, hélas! bien souvent, quittant tout travail, ils contemplaient avec désespoir, par une meurtrière de leur habitation, dont le châssis était mobile, le spectacle effroyablement majestueux de l'Océan démonté, se ruant à l'assaut de la côte, sous un ciel toujours couleur de fer, en lames monstrueuses, incessantes, qui dépassaient la crête des hautes falaises luisantes comme du bronze, jetant sur la plage des charretées de fucus en débris, et allant mouiller de leurs âcres embruns jusqu'aux champs impénétrables des roseaux géants.

Ceux-ci étaient déserts. Les couvées, grandies, avaient pris leur vol avec leurs parents, bien avant même l'arrière-saison. Il ne venait plus de la jungle que les horribles sifflements continus du vent dans les tiges des graminées. Col-Raide, s'il en avait eu l'envie, aurait pu, maintenant, sans danger pour ses jambes, se promener sous les voûtes mobiles que formaient leurs panaches enchevêtrés.

Quand le temps le permettait, on allait rapide-

ment « râteler » les varechs, qu'on emmagasinait dans des caves sèches.

— Ne craignons pas de faire des provisions de notre « charbon de mer, » disait Talmouse. Le charbonnier ne nous enverra pas sa note.

Cependant le phare à fumée était éteint. On ne comptait le rallumer qu'au printemps, pendant les intervalles de calme, s'il s'en produisait, de cette saison encore plus à craindre que l'hiver.

Au milieu des fucus apportés par le vent et les flots sur la plage, on recueillait de nombreux poissons frais sans avoir la peine de les pêcher, ce qui autorisait le gâte-sauce, charmé de varier son ordinaire salé ou fumé avec un peu de « primeurs, » à traiter l'Atlantique de — vieux bourru bienfaisant.

Un matin, le bourru bienfaisant lança, « pardessus le mur du jardin, » selon une autre expression de Talmouse, une tortue vivante.

Elle fut là très bien accueillie. Malheureusement pour elle, on la tua.

Ensuite Col-Raide détacha le plastron de sa carapace, avec des peines infinies, à l'aide d'une scie rudimentaire aux dents inégales, faite avec une des lames forgées pendant l'automne.

Le bouillon de tortue, auquel il ne manquait seulement, pour être une soupe à la tortue, que — tout ce qui la constitue dans la cuisine européenne, — fut déclaré « une vraie blague » par Talmouse.

— Quant à la chair, dit-il, ça se mange ; mais cela ressemble à de l'escargot qui serait tendre, ou à du *mou* qui serait dur... En tout cas, c'est coriace ; mais on dit que c'est bon pour l'estomac, et, dame, j'ai peur du scorbut, avec toutes nos salaisons.

La grande carapace de la bête que le pâtissier mangeait d'une dent dédaigneuse, et seulement comme remède, ne lui inspira aucune admiration.

— Ma foi, ma vieille, lui dit-il, tu arrives trop tard pour nous servir de marmite. J'en suis bien fâché pour les auteurs des romans que j'ai lus en portant mes tourtes, mais je te regarde sans éprouver les transports de joie, mêlés de pleurs, que ta vue, au dire de ces auteurs, excite chez tous les naufragés. — Notre marmite en *branches* de parapluie, à la bonne heure ! voilà ce qui m'a tiré les larmes des yeux ! Je ne te méprise pas, ma vieille, mais tu viens trop tard. Tu nous serviras

pour faire la lessive et pour prendre nos bains de pieds.

Car le petit Parisien se soignait, et recommandait sans cesse « un bout de toilette » à ses amis.

— C'est agréable et c'est sain, leur disait-il.

Et il appuyait sa recommandation de cette remarque joviale :

— Ce n'est pas parce qu'on pourrait nous appeler des *vêtus de soie,* comme on dit en Normandie, que nous devons vivre comme des pourceaux.

Et il disait encore :

— Quand j'étais mousse dans la pâtisserie, je descendais sur les berges de la Seine, et là, au soleil, assis dans les tas de sable, je me lavais gentiment les petons. On fait ce qu'on peut, quand on n'est pas riche! — Voyez Miston!

Donc, Talmouse et ses amis ne se mettaient jamais à table, même dans leurs jours de plus grande tristesse et d'abandon, sans avoir fait « un bout de toilette. » C'était la consigne : on l'observait, et la santé générale en profitait.

Elle était entretenue encore par des bains de vapeur, *chic* russe, d'après Talmouse, qu'on prenait dans le saloir, au-dessus d'une eau échauffée avec des pierres rougies au feu. Pour assainir et

varier la nourriture, Col-Raide avait proposé de manger, comme sur les côtes du nord de son pays, des varechs, d'ailleurs succulents à l'œil.

— Dans les villages de pêcheurs que je traversais, sans y vendre un seul parapluie, on appelait cela de la *tangle*. Ce n'est pas mauvais.

On fit donc cuire de belles algues charnues et l'on s'en trouva fort bien.

— Poulet de roche aux Choux de Neptune! annonçait Picolo, en servant un pingouin accompagné de fucus bouillis.

Une chose dont Talmouse, Col-Raide et Picolo regrettaient souvent l'absence, après les Poulets de roche aux Choux de Neptune, c'était le fromage. Chacun regrettait celui de son pays natal.

Et tandis que le Français soupirait : — « Ollala, un peu de Brie! » l'Anglais grognait : — « *Chester cheese!* » et le Hollandais murmurait, d'un air rêveur : — « Oh! ma *Tête-de-mort!* »

Si Miston avait pu parler, il aurait certainement dit à son tour :

— Fromage à la pie de mon enfance, où es-tu!

— Mes amis, ajoutait Talmouse, le jour où nous rencontrerons une maman-Baleine, avec son petit, il ne faudra pas la rater...

— Et pourquoi ça?

— Tiens, cette question, mais pour la traire, pardine!

— Traire une baleine?

— Pourquoi pas? ça ne doit pas être commode, j'en conviens: mais les baleines ont du lait, et, avec du lait, ah! mes enfants, quel fromage nous aurions ici! Ollala!

— Du fromage de baleine?...

— Certainement. On n'en a pas fait encore, mais on n'avait pas fait encore non plus de la coutellerie, des vêtements, des armes et de la batterie de cuisine avec des parapluies? Et nous en avons fait tout ça, nous! — Donnez-moi seulement une toute petite baleine, une nourrice, bien entendu, et vous verrez!

— Vous croyez, alors, que les poissons ont du lait? Ils ont de la laitance, et voilà tout, mister Talm-haouse.

— Mais non, mais non, mylord Col-Raide, tu te mets le doigt dans l'œil. Les baleines ont du lait; et ce ne sont pas des poissons, ce sont des cétacés! Mais vous n'avez donc jamais été au Jardin des Plantes? mais vous n'avez donc jamais lu rien de rien, en fait de livres d'histoire naturelle, en

faisant vos affaires? Eh bien, moi, en portant mes brioches, j'ai appris ça, que les baleines ont du lait et qu'elles nourrissent tendrement leur enfant, en nageant, couchées sur le côté pour que le petit tette plus facilement.

— Pas possible?

— Oui, Col-Raide, voilà ce que font les mamans-baleines.

— Moi, dit Picolo, je me doutais bien que ce n'était pas au biberon que les baleines élèvent leurs petits, mais je ne savais pas qu'elles eussent du lait !

— Eh bien, elles en ont, et par litres, bien sûr, vu leur taille... Procurez-moi une maman-baleine et je vous ferai du « Petit-Suisse ! »

— J'aimerais mieux du *Stilton!* dit l'Anglais.

— Et moi du Hollande gras !

— Très bien, continua Talmouse.

Puis, s'adressant à Miston :

— Et ta commande, à toi, Mistonnet? — Tu vas peut-être me demander du Gruyère?

Mais Miston ne demandait rien.

. . . . . . . . . . . . . . . .

L'hiver s'écoula. A la grande surprise des trois solitaires, il ne fut pas, comme température, d'une

grande rigueur. Le Parisien trouvait même que chez Maman-la-France il avait eu plus souvent l'onglée. Quoique relativement doux, il leur sembla interminable avec son humidité perpétuelle. Aux ouragans succédaient des pluies sans fin, traversant de tenaces brouillards.

Mais, enfin, l'hiver était passé, et tout en redoutant l'arrivée du farouche printemps, on avait l'espoir de le subir sans qu'il en coûtât rien à la santé de la colonie.

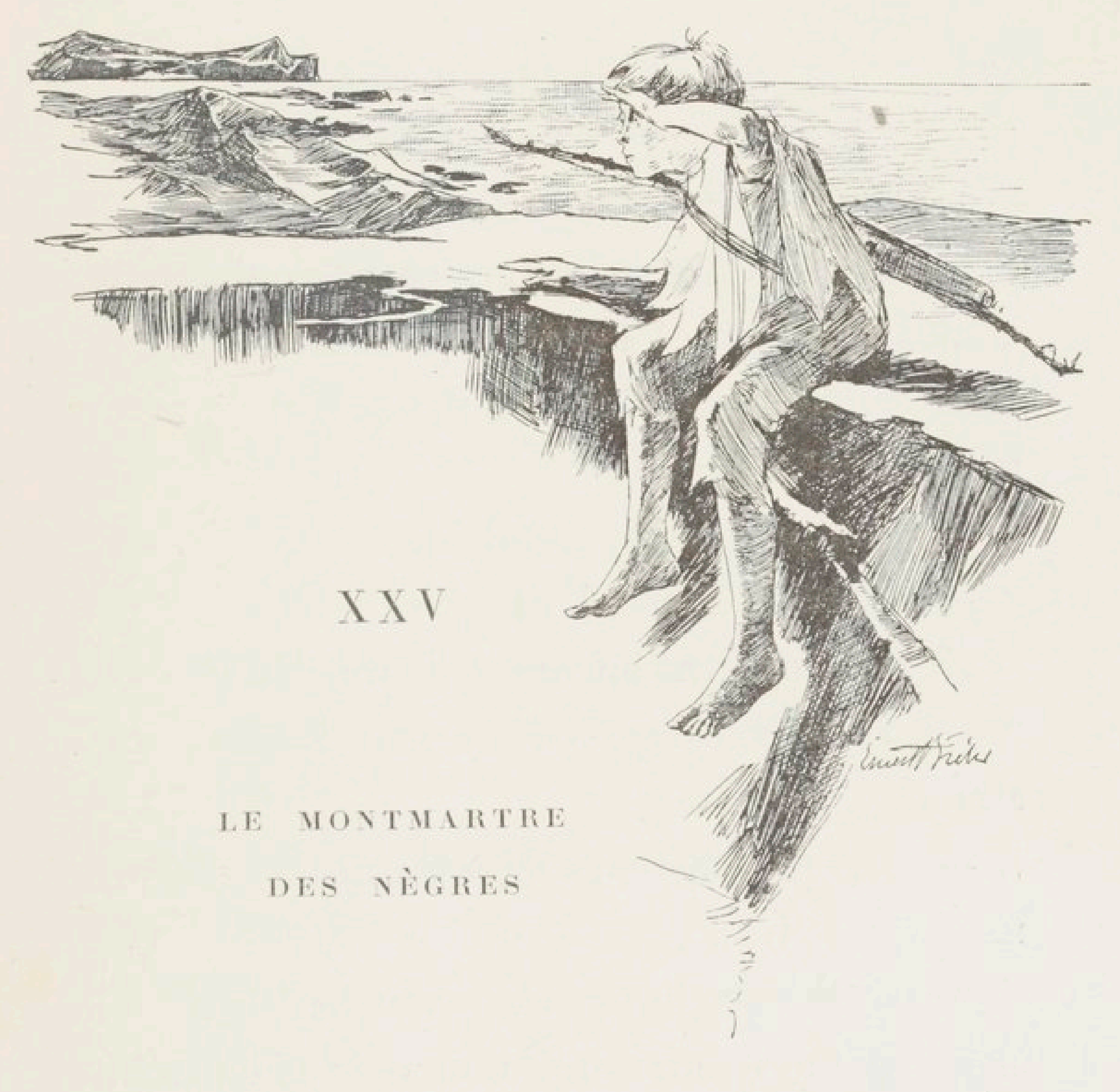
Cet espoir fut déçu de la façon la plus cruelle.

Talmouse tomba malade; suite presque fatale. à son âge, du surmenage physique et intellectuel auquel il avait été astreint depuis le naufrage du *Corbeau,* et qu'avait aggravé sa prodigalité quotidienne de courage et de dévouement.

Dès les premières heures, la fièvre qui le terrassa, rougissant son visage toujours pâle, prit un caractère grave.

Les mots qui sortirent de ses lèvres tuméfiées quand la raison l'abandonna, furent ceux-ci :

— Ah! mes pauvres vieux!... ah! Maman-la-France! — Est-ce que Bibi ne verra pas la Tour Eiffel?... — Adieu!...



# XXV

## LE MONTMARTRE DES NÈGRES

Il est inutile de décrire, car on les comprendra sans qu'il soit nécessaire d'employer beaucoup de mots pour cela, l'effroi et la douleur qui bouleversèrent et terrifièrent Col-Raide et Picolo lorsqu'ils virent, inerte et délirant, leur gentil camarade si gai, si réconfortant ! Ils le veillaient tour à tour, avec une tendresse éplorée, et, chaque nuit, celui qui n'était pas de quart se relevait encore, tout brisé de fatigue et de chagrin qu'il était, pour revenir près du lit de leur bien aimé Talmouse…

— Sans lui, nous sommes perdus, se disaient-ils. C'est la flamme qui nous réchauffe qui s'éteint; c'est le courage et l'espérance, c'est tout, tout, qu'il emporte avec lui... Lui mort, nous mourrons...

— Et sans regrets, Col-Raide!

— Oh! oui, Picolo!

Et ils s'écriaient encore dans un élan de généreuse reconnaissance envers leur indispensable ami :

— Que nous restions ici toute notre existence, mais qu'il vive!

Aussi, lorsque le malade revint lentement à la santé, quand il leur tendit une main languissante et maigre, ils sanglotèrent de joie, sans se cacher l'un de l'autre comme ils le faisaient les semaines précédentes.

La vue soudaine d'un navire au large ne leur aurait pas versé un plaisir aussi vif, aussi pur et aussi poignant dans l'âme, que la voix de Talmouse quand il leur dit enfin, avec un faible sourire :

— Alors, ça va mieux, docteurs? — Merci. Et vous? — Et Miston?

Quelques apparitions du soleil du printemps,

crevant de ses rayons les nuages épais, permirent à Talmouse d'entrer en durable convalescence vers la fin de septembre.

— C'est égal, j'ai bien cru que je n'avais plus qu'à faire mon testament, leur disait-il. Un testament, écrit à l'encre rouge de pingouin, avec une plume de pétrel, sur papier de parasol blanc! — Et, au fait, si nous devons rester ici longtemps encore, pourquoi est-ce que je n'écrirais pas Nos Mémoires sur parchemin de peaux d'oiseaux? Robinson a bien rédigé un journal, avec une Édition du soir qui donnait les Dernières Nouvelles de la journée!...

En dépit de ses plaisanteries, Talmouse, avant d'être tout à fait rétabli, eut à passer par bien des crises pénibles, où la fièvre le reprenait. Il s'assombrissait alors et parlait, en rêvant, de la rue Beaubourg et de son marchand de *frites,* et de « pâte-à-chou, » et de meringues!...

Une après-midi, le bon Picolo, qui ne s'était même pas rappelé qu'il eût un fifre, pendant les semaines où Talmouse se débattait entre la vie et la mort, se permit un petit air tout intime, loin de l'habitation, pendant que le convalescent reposait.

Mais les grandes oreilles du gâte-sauce ne dormaient pas. Elles apportèrent la lointaine musique de Picolo dans ses rêves, et, les yeux fermés, il murmura, ce qui surprit Col-Raide en train de courber un faisceau de baguettes de fer pour en armer un harpon :

— Entendez-vous?... Il y a une noce dans le bois, à Saint-Mandé... Comme ils dansent, les gaillards!...

— Dormez, cher mister Talm-haouse!

— Vous n'entendez pas?... C'est un quadrille sur l'air de : *Il avait gagné l'gros lot!* Poum, poum, poum, — poum, poum, poum!...

Et le dormeur essaya de siffler.

Mais le docteur Col-Raide lui fit boire, pour le calmer, une tasse de l'infusion fournie par sa pharmacie, à savoir : des feuilles sèches de géranium et de cette plante qui, verte, leur fournissait des épinards et des infiniment petits pois, lesquels, mûrs, ressemblaient à du millet et se mangeaient avec plaisir, — sur un récif.

Enfin, toute fièvre disparut à la longue, et, au milieu d'octobre, Talmouse était redevenu complètement valide. Sa belle humeur refleurissait déjà depuis longtemps. Bref, un jour il annonça

à ses amis qu'il allait tenter l'ascension de la colline escarpée et conique qui dominait la falaise de leur plage.

— On n'entend pas, le matin et le soir, d'aboiements dans la jungle, c'est que ces messieurs les Albatros et Compagnie ne sont pas encore de retour. Il faut que je profite de leur absence pour voir un peu comment mon île est faite, sans être exposé à me battre avec eux dans les ravines, où je grimperai commodément, maintenant que nous avons des câbles, de la ficelle de soie, des crochets et des bâtons ferrés. C'est un petit voyage en Suisse — très bon pour la poitrine — que je veux faire dans le Montmartre des Nègres.

— Est-ce bien utile, mister Talm-haouse? Est-ce prudent?

— Oui, si un orage te surprend, là-haut?

— Bah! je suis à l'épreuve de la foudre, avec mon *complet* en soie de parapluie!...

— Réfléchis bien...

— Je ne m'en irais pas content d'ici, sans cela.

— Eh bien! j'irai avec vous, my dear!

— Et moi aussi! s'écria Picolo.

— Et moi aussi, va dire Miston. Non?... Il ne dit rien?... Il a tort; car il est le seul de vous trois

qui aurait raison de parler. Il faut être un chat, ou M. Talmouse, pour grimper là-haut. Laissez-moi faire.

Talmouse profita d'un jour où, disait-il, le jardinier des nuages n'arrosait pas ses fleurs et s'essuyait le front à cause du soleil, pour accomplir son projet.

— Je vous rapporterai des bonbons, mes enfants, leur dit-il en partant ; soyez bien sages.

Pendant qu'il s'en allait d'un pas allègre, avec son bagage de touriste sur le dos, Col-Raide et Picolo retournaient à leur ouvrage sans y avoir grand courage, et ils disaient à Miston, revenu sur ses pas après avoir suivi le pâtissier pendant un bout de chemin :

— Ne te chagrine pas, petit ; il sera revenu ce soir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'ascension du « Montmartre des Nègres » ne fut pas aussi commode, même pour lui, que Talmouse l'avait affirmé. Il lui fallut gravir, en rampant comme un lézard, après avoir escaladé bien des blocs glissants, des pentes unies et roides, des nappes obliques de pierre sombre, qui lui faisaient l'effet de coulées de boues pétrifiées, et lui rappe-

laient aussi les coulées de remblais des « décharges publiques » de Paris. Ce souvenir l'égaya.

Grâce à son harpon, grâce à ses cordes à crochet, il surmonta toutes ces difficultés cependant, et il arriva, en voyageant à la fin à cheval sur le faîte aigu de longues vagues de rochers allant d'un pic à l'autre, comme des toits dont l'arête aurait fléchi au milieu, au bord d'un trou de forme à peu près circulaire, en entonnoir, au fond duquel, reflétant tout le ciel alors très pur, il y avait un petit lac bleu, d'un bleu intense, immobile et silencieux.

Talmouse, après avoir soufflé, s'écria en apercevant ce lac :

— Voilà le Réservoir du Service Municipal des Eaux de mon île !

Talmouse riait, mais il était vivement ému.

Pendant l'ascension, il n'avait osé regarder ni au-dessous de lui, ni derrière lui, surtout, de peur d'être pris de vertige, quoiqu'il eût exécuté jadis, dans les carrières de la banlieue, et pour de simples nids, des exercices de gymnastique qui remplissaient d'épouvante les promeneurs. Mais au sommet du Montmartre noir, accroupi sur un bloc, calé contre un autre, il contempla l'Atlan-

tique et l'immense cercle d'horizon, d'un azur vaporeux, au centre duquel il se tenait, muet d'admiration.

Au-dessous de lui s'étageaient les gradins difformes, les assises du cône où il se tenait, et le socle entier de la montagne, et les rivages lointains aux dentelures sinistres, frangées d'écume.

— Tiens! il y a deux Montmartres, dit-il tout à coup, lorsqu'il eut promené circulairement ses regards. Oui, en voilà un autre, là-bas! Deux Montmartres dans une seule île, — car c'est bien une île, pardine! que mon île! — Ah! je ne me croyais pas si riche que cela! Si Col-Raide et Picolo étaient là, ils seraient « épatés! » J'ai envie de leur faire signe, continua-t-il... Mais, impossible de les voir, et réciproquement.

Talmouse constata à regret que son île n'était pas une île de première classe, et qu'elle n'avait peut-être pas, à vue d'œil, six kilomètres de tour, bien qu'elle eût deux pics au lieu d'un, entre lesquels ondulaient et frémissaient, comme des flots, des étendues plus jaunes que vertes qui lui auraient semblé des forêts, s'il n'avait su que c'étaient des jungles de roseaux.

Du côté du soleil, il y avait dans la mer, à l'une

des pointes des rivages qu'il reconnaissait pour être le promontoire Picolo, une multitude de points noirs dans un bouillonnement blanc, lesquels étaient des récifs ; plus loin un long îlot, et plus loin encore un bloc isolé pareil à une tour.

— Ça, c'est mon donjon de Vincennes, se dit le jeune homme.

Les récifs, l'îlot et le donjon formaient comme une chaîne courbe de rochers.

Quand le soleil fut au-dessus du capuchon de Talmouse, il se dit qu'il était l'heure de déjeuner, et il mangea avec grand appétit. Puis, en débouchant un œuf pour y boire, il fit cette réflexion :

— Si j'avais su que les lacs perchaient au sixième étage, dans mon île, je n'aurais pas apporté cet œuf que j'ai eu tant de peine à ne pas briser, malgré son enveloppe de sparterie. Mais, voilà, je n'ai pas appris cela en portant mes flans aux cerises.... Ça m'étonne.

Pendant que Talmouse parlait ainsi, l'espèce de haute muraille de vapeurs d'un lilas tendre, qui s'élevait depuis le matin aux limites de l'horizon et le cerclait, semblait, à ses yeux surpris, reculer, s'abattre ou se dissoudre, et le jeune garçon, qui ne songeait plus en ce moment aux deux Terres

entrevues auparavant, les voyait sortir de l'eau comme un décor du plancher d'un théâtre. Du côté du soleil, au-dessus de l'extrême ligne des flots, apparaissait un énorme triangle à la vaste base bleuâtre et dont la pointe était blanche. A l'ouest, mais à une distance moindre, se révélait un long massif de couleur sombre, légèrement bossué à son sommet.

Le pâtissier les regarda avec stupeur, s'arrêtant de manger, et s'écria :

— Ah çà ! mais alors il n'y a donc que des îles, dans ce pays-ci ? Ollala, elles sont superbes ! Mais trois îles pour moi seul, c'est trop !... Soyons libéral... Voilà le moment de faire quelques cadeaux. Je donnerai à Col-Raide le triangle blanc qui sort de l'horizon, tout là-bas. C'est un peu loin ; mais le cadeau est gros. Pour Picolo, qui a de mauvais yeux, il lui faut une île à surveiller facilement d'un bout à l'autre. Je lui offrirai celle-ci, dans le coin. On dirait une bordure de trottoir tombée dans la mer. Mais elle ne doit pas être si petite qu'elle en a l'air. Ah ! si j'avais une lorgnette !

Talmouse se prit à rire en cet instant, et il ajouta :

— Pauvre Bibi ! il n'est jamais content... Il de-

mande une lorgnette, à présent... Il se croit à l'Ambigu. — « Marchand d' lorgnettes ! » — Pourquoi pas aussi : — « Orgeat, limonade, bière, des glaces ! »

Ayant bien contemplé son île à œil que veux-tu, et constaté, autre regret, qu'elle était aussi dépourvue de rivière et de ruisseaux que de singes, de perroquets et de cocotiers, le digne enfant de la rue Beaubourg se disposa à reprendre le périlleux chemin par lequel il était venu, mais dont il connaissait maintenant assez les bons et les mauvais côtés, pour y opérer facilement sa descente.

Mais avant de se remettre à chevaucher les arêtes des premiers arcs-boutants du cône, il voulut lui donner un nom.

— Il faut bien penser un peu à la Société de Géographie, se dit-il. Eh bien ! le grand vol-au-vent noir où il y a un étang au fond, et qui doit être ce que les savants appellent un ancien cratère, j'ai envie de l'appeler : le Cratère du Pic de la République ! Hauteur ? longueur ? profondeur ? je m'en fiche, et je n'ai pas de mètre sur moi. Le Triangle, là-bas, je le nomme, à cause de sa ressemblance avec le fronton de la Madeleine : la Madeleine. Pour l'île de l'ouest, longue et bos-

selée, ce sera le *Vieux Banc,* ça lui suffira. Tout de même, tout cela est beau, quoique nu et solennel ; mais j'aimerais mieux regarder la plaine Saint-Denis, de Montmartre ou de Romainville. Enfin, je suis content d'avoir vu ça !... Descendons, maintenant...

Il se leva, parcourant d'un regard d'adieu l'île des Parapluies, étalée au-dessous de lui, en plan, de son centre, couvert de sombres landes broussailleuses entre les deux pics, aux rivages dont les caps et les pointes s'allongeaient sur l'Océan comme les griffes aiguës d'une patte monstrueuse.

Quelque chose, soudain, dans les rides de la mer, prononcées et distinctes autour des premiers écueils de l'île, frappa les yeux de Talmouse d'une façon particulière.

— C'est drôle ! on dirait, là-bas, près du Donjon, que les îlots noirs jouent à saute-mouton, et cette nuée de papillons blancs qui courent sur les rochers ont bien l'air de nos *Malpeignés* en déroute. Qu'est-ce qui se passe donc, là-bas ? Si c'étaient des marsouins, je ne les verrais pas de si loin. Je distingue comme des jets de fumée au-dessus de l'eau, pourtant, et ça me rappelle les soufflleurs que j'ai vus à bord du *Corbeau.*

Le pâtissier ouvrait ses yeux perçants avec énergie, et se les frottait.

— Certainement, il y a une chose noire qui paraît et qui disparaît dans le blanc des écumes. Ce n'est pas un îlot, que je suis bête! Ce doit être un animal, un poisson, et un fameux, qui se débat comme cela. Un poisson à voir d'ici, ce n'est pas une sardine. Mais, j'y suis; ce n'est pas un poisson, c'est une baleine, et elle va s'échouer sur l'île, au cap Picolo!... Mais, elle est folle!... La mer est pourtant d'un calme..., vue d'ici, surtout... — Alors, quoi? c'est qu'elle est malade, la baleine. Ollala! une baleine, à nous! à nous, avec ses huit cents *fanons*, comme disent les Livraisons de Voyages; à nous, avec son huile et sa grosse langue!... Oui, la voilà qui tape l'eau dans les rochers. — Mais, assez causé!... J'en ai assez vu... Descendons... Il faut aller avertir les camarades... Pourvu qu'elle ne change pas d'idée, la baleine! — Et si c'était une nourrice?... Ollala! ce que j'en ferais, du fromage de Port-du-Salut!...

# XXVI

## MONSIEUR NORSE

Depuis que Talmouse a fait l'ascension du Morne, qu'il appelle le Montmartre des Nègres, un mois s'est écoulé.

Nous sommes en pleine mer à présent, à bord d'un brick qui porte sur son tableau d'arrière, en lettres d'or, le doux nom de la capitale de la Norwège, *Christiania*.

C'est un navire mixte, pourvu d'une machine qui vient en aide à son élégante et solide voilure, quand les circonstances l'exigent.

Il a doublé péniblement le cap de Bonne-Espé-

rance à la fin de novembre, relâché huit jours à *Simon's bay,* et il suit maintenant, à l'ouest, le chemin ordinaire des bâtiments qui vont du Cap à Rio-de-la-Plata.

Le 6 décembre, jour où le *Christiania* entre en scène dans ce récit, un grand vieillard, au teint fleuri, enveloppé d'un manteau fourré, mais coiffé d'un chapeau de Panama, se balance dans un long fauteuil de canne, sur le gaillard d'arrière. A côté de lui, sur d'autres fauteuils, sont étendus deux autres personnages. L'un, par son aspect, se révèle comme un marin du Nord; il est jeune. C'est le capitaine du navire et le neveu du vieillard. Il s'appelle W. Harald. L'autre, vêtu de noir et cravaté de blanc, est un Français, M. Cèpe, professeur libre.

M. Cèpe est l'ami et le « professeur » du grand vieillard au teint rose, dont le nom est Norse.

M. Norse voyage, non pour affaires, car il a quitté depuis longtemps son immense commerce de bois, mais pour son plaisir, et sur un bâtiment qui lui appartient.

Parti de bas, fils d'un matelot norwégien, qui devint soldat au service de l'Angleterre pendant les guerres de la fin du premier Empire, il a passé

son enfance et sa première jeunesse à Christiania, dans une misère laborieuse.

A vingt ans, M. Norse, digne fils d'un père norwégien et d'une mère danoise, avait senti circuler en lui, le poussant aux voyages et aux aventures, et l'arrachant aux travaux des villes et des ports, le vieux sang des antiques coureurs de mer, des Wickings, ses ancêtres, les dévastateurs, puis les colons industrieux de cette Neustrie qui est devenue la Normandie.

Après plusieurs campagnes « à Islande, » pour la pêche de la morue, il s'embarquait, en 1848, saisi par la fièvre d'or qui brûlait alors l'Europe et précipitait sur la Californie, mêlés à l'écume de tous les mondes, des milliers de braves et honnêtes cœurs, pleins d'espoir radieux.

M. Norse, l'un des premiers (et peut-être le seul parmi ces derniers que le sort, en général, ne favorise pas, tandis qu'il enrichissait de véritables bandits), fut l'heureux découvreur de pépites et de filons importants. Il ne dissipa point son gain au jour le jour, dans les tavernes des campements et des villes rapidement surgies du sol américain. Il revint, au contraire, avec une véritable fortune, dans le pays de son père, et, loin de s'y re-

poser, il y entreprit, en grand, le commerce des bois du Nord. Il fut même, longtemps, l'un des puissants fournisseurs de la menuiserie parisienne, à laquelle il envoyait des bois ouvrés, tout prêts à être mis en place. Il était plusieurs fois millionnaire.

Puis il avait pris sa retraite, une retraite relative, car il ne cessait de s'associer de cœur et d'argent aux affaires de ses successeurs. Célibataire, il avait élevé un des enfants de l'une de ses sœurs, dont il avait fait, de bonne heure, le patron d'un de ses navires. Harald chassait de race, et son oncle le chérissait autant pour ses qualités de marin que pour la droiture et la gaieté de son caractère.

Retiré du commerce et ne pouvant perdre, malgré l'âge, le goût de la mer, M. Norse s'était mis à voyager, de temps à autre, en compagnie d'un professeur français, M. Cèpe, échoué à Christiania, devenu son ami, et qui était chargé de lui expliquer, « comme à un petit enfant, mon ami, tout à fait comme à un petit enfant, » disait M. Norse, les choses qu'il ignorait, antiques et même modernes, n'ayant pas eu le temps de les apprendre dans sa jeunesse, ni dans son âge mûr.

Maintenant qu'il avait soixante-sept ans, il écoutait avec respect et avec délices les leçons que M. Cèpe lui donnait avec le plus grand sérieux du monde.

Le jour et à l'heure (l'après-midi) où nous rencontrons M. Norse dans l'Océan, son neveu venait de lui dire :

— Un peu de brume, mais beau temps. Ce soir, avant le souper, mon cher oncle, à moins que la brume n'augmente, le pic de *Tristan da Cunha* sera en vue, pleinement, et nous en serons alors pourtant à cinquante milles...

— De dix-huit cent cinquante-deux mètres, ajouta M. Cèpe, mettant le crayon à la main. Soit quatre-vingt-douze kilomètres, six cents mètres, monsieur Norse; ce qui, en lieues marines de quatre kilomètres, quatre cent quarante-quatre mètres, fait plus de vingt lieues.

— Merci, Cèpe; cela, je le sais! dit M. Norse en riant.

— Mais, poursuivit le capitaine, mon cher oncle, excusez ma curiosité, vous m'avez demandé de passer près du groupe des îles sauvages du solitaire archipel de Tristan, et j'ai gouverné de façon à vous satisfaire, d'autant plus volontiers qu'il est

sur notre route, comme une vraie balise; mais pourquoi voulez-vous visiter Tristan? Ce n'est pas un endroit bien agréable, m'a-t-on dit. Or, comme en revenant de Rio nous relâcherons à Ténériffe, vous verrez un pic qui vaut vraiment la peine d'y aller, à celui-là!

— Oui, mais je tiens à voir Tristan... et à y descendre, surtout.

— Ce n'est pas prudent, mon oncle; et à quoi bon, c'est un rocher, voilà tout.

— Ile volcanique, murmura M. Cèpe.

— C'est un rocher d'une certaine importance, je l'accorde, oui..., des falaises de mille pieds comme socle du pic...

— Possession anglaise! glissa M. Cèpe.

— Et ce pic, neigeux, avec sa collerette de nuages, que j'ai vu bien des fois, est d'une certaine hauteur...

— Deux mille quatre cent trente-huit mètres, d'après les derniers documents.

— Merci, M. Cèpe! Mais, autour de Tristan et des deux petites îles qui forment avec lui un vaste triangle : l'*Inaccessible* tout à l'ouest, et le petit *Nightingale* au sud, la mer est mauvaise par les vents du sud, du nord et de l'ouest, c'est-à-dire

par presque tous les vents... On peut être jeté à la côte en un clin d'œil. Ce qui serait une fâcheuse façon d'aborder, convenez-en?

— Mon cher enfant, nous serons prudents, mais je veux débarquer à Tristan... Je vous dirai, tout à l'heure, pourquoi Tristan m'est cher.

— Et ce n'est pas Tristan l'Ermite, dit M. Cèpe. Ce rocher est peuplé de quelques braves gens, malgré son abord farouche. J'ai lu ça.

— C'est vrai, poursuivit le capitaine. Je ne l'ai pas visité, mais des baleiniers m'en ont parlé souvent. Il y avait là, il y a quelques années, une centaine de paysans, chasseurs, pêcheurs et laboureurs en même temps, de souche anglaise, mâtinée de Cafres et même d'Américains, car pendant la guerre de la sécession, un corsaire du Sud y a jeté des captifs du Nord!... Et tous ces gens-là vivaient bien, dans leur coin perdu; mais j'ai appris qu'une partie de pêche avait malheureusement emporté, un jour, les meilleurs garçons de la colonie. Elle doit être bien réduite à présent.

— Alors, capitaine, on peut espérer y trouver un bon dîner, cependant?

— Mais oui; du bœuf, du mouton et des lé-

gumes frais. Et nous y ferons de la bonne eau à la cascade, qui tombe de la falaise nord dans la mer, pendant la relâche.

— Elle ne sera pas longue, du reste, mon cher neveu, reprit le vieillard ; mais, voyez-vous, passer si près de l'endroit où l'on est né, et ne pas le visiter, ce serait d'un cœur de pierre !...

— Comment ! s'écrièrent ensemble M. Cèpe et le capitaine, vous êtes donc né à Tristan da Cunha !...

— Oui. Ne vous l'ai-je jamais dit, Harald ?

— Jamais, mon oncle ! Je vous croyais né à Christiania.

— Eh bien ! non. Quand le grand Napoléon fut interné dans cette île où vous me mènerez aussi, Harald, le Gouvernement anglais choisit Tristan, abandonné alors par les deux ou trois colons américains qui avaient essayé de s'y implanter, pour y installer un poste militaire d'observation. On y importa des artilleurs tirés de la garnison du Cap, huit ou dix, avec un caporal. On faisait de Tristan un point de ravitaillement pour les navires chargés de croiser dans les eaux de Sainte-Hélène et aux environs ; car le ministère anglais craignait une évasion du fameux prisonnier, facilitée par la

marine de quelque État américain, pris de compassion.

— Ces gueux d'Anglais!... Ils en avaient le cauchemar, soupira M. Cèpe.

— Mais, continua M. Norse, en 1821, après la mort du grand général, le poste fut supprimé, et, sauf leur sergent, Graff, qui demanda à rester dans l'île, avec les siens, y fit venir ses parents et commença la colonie, tous les autres soldats retournèrent au Cap ou en Angleterre. L'un de ces artilleurs s'appelait Norse, et je vins au monde dans l'île, avant le départ. Tristan fut mon berceau.

— On aurait dû vous baptiser du nom de Tristan, par suite.

— Non, on préféra Olaf, qui était le prénom de mon père, et qui lui rappelait le grand saint norwégien.

— Et puis, il n'aimait peut-être pas les Portugais, ajouta M. Cèpe. Or, Tristan da Cunha est l'illustre navigateur portugais qui a découvert l'île sur laquelle nous avons... le cap, n'est-ce pas, capitaine? Il a découvert aussi les deux autres, ses voisines, des rochers stériles, inhabitables et inhabités; mais ce sont mes compatriotes, en 1767,

qui ont nommé l'une, et bien nommé, paraît-il, l'Inaccessible, et appelé l'autre, mais j'ignore s'ils ont eu raison, l'île du Rossignol.

— Les Anglais, dit Harald, continuent à lui donner le même nom, dans leur langue : *Nightingale*. Mais ce petit rocher...

— Petit? Ah! capitaine!... Mes compatriotes ne s'en seraient pas occupés, s'il était si petit que cela. Mais, sur la carte, ce matin, ça m'a semblé, en diamètre, avoir la longueur du Champ de Mars joint à tout le Trocadéro, et c'est large en proportion.

— Bah! c'est un point bien souvent invisible dans l'Atlantique.

— Mais la carte y signale deux hauteurs d'une altitude, l'une de deux cent quatre-vingt-douze mètres, l'autre de trois cent trente-six. Trente-six de plus que la future Tour Eiffel. C'est déjà joli.

— Peuh!... En tout cas, le Rossignol est une aire d'albatros. On y périrait de faim. Des baleiniers qui y ont poursuivi des phoques dans les cavernes, m'ont assuré qu'il était impossible de pénétrer dans l'intérieur, à cause des fourrés d'herbes géantes qui y poussent seules. Des expéditions scientifiques, récentes, ont renoncé à le

17

visiter, votre tas de pierres. Pourquoi a-t-il été appelé le Rossignol, ce rocher où il n'y a que des oiseaux de mer? je l'ignore. Quant à l'Inaccessible, un capitaine de Hambourg m'a dit qu'en 1871, après votre guerre, deux Allemands avaient eu la fantaisie d'y séjourner, bien approvisionnés, bien entendu! Ils y ont vécu deux ans dans la solitude.

M. Norse avait écouté les deux causeurs; il les interrompit pour leur déclarer que Rossignol ou Inaccessible, ces îles perdues lui étaient parfaitement indifférentes.

— Nous nous éloignerons, au contraire, le plus vite possible de leurs dangereux parages dès que nous aurons touché à Tristan, d'où l'on doit apercevoir ces îlots, du reste, n'est-ce pas, Harald?

— Sans doute, des hauteurs. Le Rossignol et l'Inaccessible, que séparent un détroit d'environ vingt milles, sont toutes deux distantes de Tristan d'à peu près le double, à vol d'oiseau.

— On peut consulter la carte, capitaine. La voici, pour le groupe de Tristan da Cunha. Position : lat., 37° 2' 45" S.; long., 14° 38' 39" O.

— Merci. Pas besoin, je suis déjà passé par ici quatre fois, M. Cèpe!

— Je vous demande pardon; mais comme

vous n'êtes pas encore allé à terre, il y a une note... sur la carte.

— Je l'ai lue ce matin avec mon second.

— Quelle note, Harald? dit M. Norse.

— Mais que M. Cèpe vous la lise, mon oncle..., c'est notre professeur!

M. Cèpe, enchanté, et sans faire attention à la petite ironie du ton du capitaine, lut ce qui suit :

« Pour communiquer avec l'Établissement... »

— Hé! interrogea M. Norse, qu'est-ce que l'établissement?

— Ce n'est pas l'heure de la pleine mer, le jour de la pleine ou de la nouvelle lune, comme vous le devinez bien, mon cher oncle, c'est le nom donné à la réunion des *cottages* des habitants, une quinzaine, au pied des grandes assises du cône.

— Très bien. Continuez, Cèpe, je vous prie.

« Pour communiquer, etc., on devra rester en panne à l'endroit signalé par une ancre, le cap au large, et... »

— Passons, passons, dit en riant le capitaine, le reste me regarde..., je réponds du *Christiania*.

— Je n'en doute pas, capitaine; votre savoir et votre prudence me rassurent pleinement. Sans cela, la suite de la note me ferait trembler.

— Voyons, Cèpe, achevez-la.

« Il est dangereux de s'approcher de terre à un mille, on courrait le risque, au moment du calme, d'être drossé par la houle. Des varechs qui s'étendent à un tiers de mille de la côte, jusque par des fonds de vingt-sept mètres, amortissent la lame et permettent aux embarcations d'accoster et de faire de l'eau à la cascade avec une manche... »

— Eh bien! M. Cèpe?...

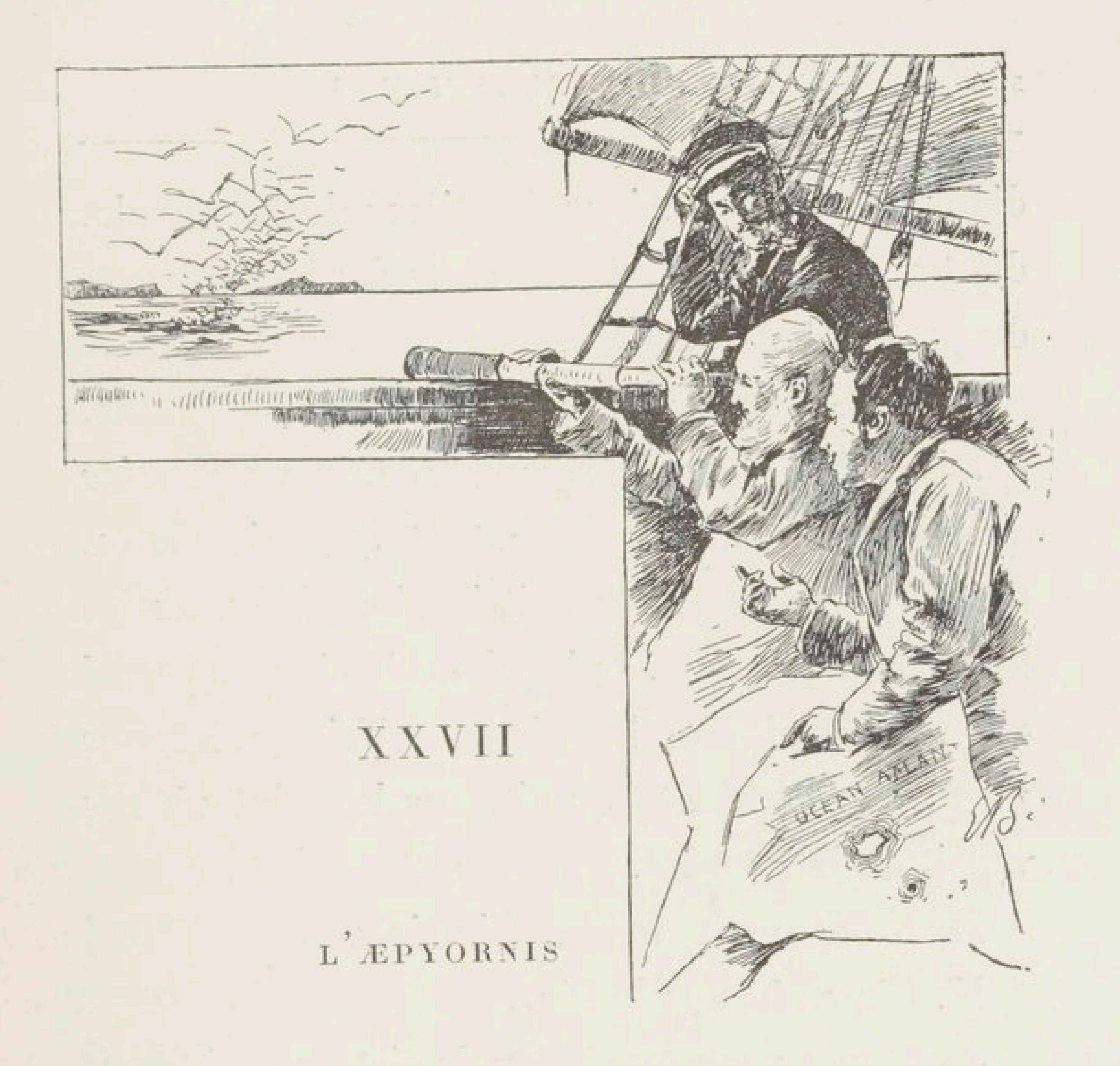
— Eh bien, capitaine, le temps est beau, malgré la brume et la mer calme..., et cela m'a permis de déjeuner confortablement, mais surveillons la houle, capitaine, je ne voudrais pas souper avec les poissons, moi!

— N'ayez pas peur, docteur!

— Ès lettres et ès sciences, capitaine.

— Ne vous alarmez pas, Cèpe, Harald connaît son affaire. Mon berceau ne deviendra pas ma tombe.

— Avec l'aide de saint Olaf, non, mon bon oncle, et notre arrivée fera plaisir à ces pauvres diables d'ermites de Tristan, séparés du reste du monde par des milliers de lieues, et dont les nouvelles leur arrivent si rarement!




# XXVII

## L'ÆPYORNIS

La brise légère, intermittente, qui avait soufflé pendant la journée du 6 décembre faiblit et tomba tout à fait le soir. Le soleil s'éteignit dans une brume épaisse.

— La voilure pend comme mon tablier, disait le maître-coq du *Christiania,* un gaillard jovial qu'on avait embarqué au Cap, en remplacement de son prédécesseur, lequel avait faussé compagnie, sans tambour ni trompette, pendant la relâche, hypnotisé sans doute par le feu des fameux

diamants des lointaines frontières de la colonie, dont on lui avait parlé sans cesse dans les cabarets du port et de la ville.

L'absence de vent, l'accroissement de la brume, l'arrivée de l'obscurité que la lune, à son premier quartier, ne pouvait percer, tout détermina le capitaine Harald, qui jugeait inutile d'allumer les feux de la machine, puisqu'on n'était pas pressé et qu'on devait mouiller bientôt à Tristan, à rester en panne, pendant la nuit, sur le point où elle venait de le prendre.

M. Norse ne fit aucune objection.

M. Cèpe réclama le Pic.

— Nous en sommes à peu de distance, répondit Harald, et sans la forte vapeur qui monte de la mer, parce qu'elle a transpiré toute la journée au soleil, nous aurions le pic en vue depuis longtemps.

M. Cèpe, qui tenait à contempler l'île avant tout le monde, et qui avait lu qu'on l'apercevait de plus de quarante lieues, ne se contenta pas des raisons du capitaine, et se releva, à deux heures du matin, pour monter sur le pont

Il n'y trouva dans les ténèbres que les hommes de quart, qui lui dirent que l'île s'était couchée et

ne se lèverait probablement que tard dans la matinée, et qu'il ferait bien d'imiter la sage conduite de l'île.

En effet, la brume ne se dissipa que vers dix heures du matin.

On signala alors une terre à l'ouest, à quelques milles; puis une seconde, plus éloignée, dans la même direction; puis, au nord, coupé à son sommet par un banc de nuages, le cône évasé de Tristan, sur sa large et sombre base.

Ces nouvelles firent expédier le déjeuner promptement. On monta sur le pont. Le thé des Norwégiens et le café de M. Cèpe furent servis sur la dunette.

— Nous avons légèrement dérivé, cette nuit, dit le capitaine, et nous passerons beaucoup plus près du *Rossignol* que je ne l'aurais cru. Mais il n'y a aucun danger. La mer est haute. Cela va vous permettre de jeter un coup de télescope sur l'écueil. On dit qu'il ressemble à un château-fort en ruines. Voyons cela. Cherchez à la pointe sud de l'île, mon oncle, et vous aussi, monsieur Cèpe.

M. Cèpe regardait le pic de Tristan, mais il obéit au capitaine.

Les lunettes des trois personnages visèrent le point indiqué.

— Capitaine, je vous demande pardon, dit un vieux marin pas plus grand qu'un Lapon, qui se présenta en ce moment sur l'arrière, la main au bonnet, mais il y a l'homme de hune, c'est Bill, qui a des yeux d'aigle de mer, et qui assure voir une « chose » au-dessus des rochers, au sud.

La lunette à l'œil, M. Norse et M. Cèpe entendirent les paroles du marin, et tandis que le capitaine lui répondait poliment qu'il allait voir cela et qu'il le remerciait de l'avis, ils s'efforcèrent de découvrir la « chose » qu'avait remarquée Bill.

Mais, n'apercevant rien d'extraordinaire, ils déposèrent leurs instruments et s'assirent pour savourer un verre de genièvre.

Le capitaine fouilla, à son tour, d'un œil plus expérimenté, le point en question, et dit, après quelques minutes d'observation, et sans quitter son télescope :

— Certainement. Bill a raison. Il y a quelque chose en vue, une petite tache sur le ciel, au-dessus de l'horizon. C'est un point mobile. Il se déplace… Il plane maintenant, fixe. Non, il bouge. Qu'est-ce que cela peut être?

— Un albatros, hein, capitaine?

— Ce serait un fameux « mouton du Cap, » alors, monsieur Cèpe, pour être visible, et de cette taille, à cette distance... Mais voilà un peu de brise, nous allons ranger l'île de plus près.

Le capitaine commanda une manœuvre.

Pendant qu'il en surveillait l'exécution, M. Cèpe disait à M. Norse :

— Si ce n'est point un albatros, comme le dit votre neveu, que je crois, car il a plus que moi l'habitude de coter et de juger la dimension des choses vues en mer, alors, c'est un oiseau beaucoup plus gros que le « mouton du Cap, » voilà tout.

— Qu'est-ce que vous dites donc, cher docteur Cèpe? demanda le capitaine, revenant vers son oncle.

— Je dis que c'est un oiseau beaucoup plus gros qu'un albatros. Si les autruches volaient dans le ciel, je croirais volontiers...

— Pourquoi pas aussi les casoars!...

— Capitaine! je ne plaisante pas. Peut-être vit-il encore, dans ces îles perdues, un des derniers représentants des races d'oiseaux disparues?

— Voyons, Cèpe, dit M. Norse, je suis votre ignorant élève et je vous écoute avec recueillement, avec foi, mais qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Monsieur Norse, en quittant les îles Marcaseignes, oui, la Réunion, Maurice, où avons-nous été ?

— A Madagascar.

— Qu'avez-vous remarqué de très étonnant, à Madagascar ?...

— Mais..., tout !

— Non, cher oncle !... M. Cèpe veut vous parler, je le devine, des œufs fossiles dont vous avez vu un vieil échantillon raccommodé entre les mains d'un Malgache, lequel s'en servait comme d'une jarre, et n'a pas voulu le vendre.

— Ah ! oui, un œuf énorme !

— Et, s'écria M. Cèpe, j'ai vu, moi, bien avant vous, des œufs de cette taille, intacts, au muséum d'histoire naturelle de Paris. On y bercerait un enfant.

— Bien, dit le capitaine. Après ?

— Après ? Mais ce sont les œufs de l'*Æpyornis* (de *aipis,* immense, et de *ornis,* oiseau, en grec). — Eh bien ! cet æpyornis a vécu, a volé, a pondu, dans

les temps préhistoriques, antédiluviens, si vous le préférez. La race est éteinte depuis longtemps; on le dit, mais je n'en sais rien, moi. Tous les jours, dans les contrées qu'on explore, des êtres qu'on croyait perdus pour jamais se retrouvent, vivants. Tout se retrouve.

— Les chiens, par exemple.

— Capitaine!

— Voyons, monsieur Cèpe, selon vous, ce point sombre, là-bas, sur le ciel, pourrait être un æpyornis, le dernier des colosses de l'espace?

— Et pourquoi pas? Il y a des races qu'on est tout surpris de retrouver, se perpétuant, dans des terres séparées jadis des continents par des cataclysmes, et qui sont devenues des îles, et tandis que ces races sont effacées sur les continents, elles persistent dans les îles...

— Mais le *Rossignol* n'a jamais été séparé d'un continent. C'est une île, spontanément, ou lentement sortie de l'eau, une île volcanique; vous l'avez dit hier...

— C'est juste. Cependant, les ancêtres de l'æpyornis que vous devez avoir en vue, à mon avis, ont bien pu, grâce à leur puissant vol, traverser autrefois...

Mais le capitaine n'écoutait plus M. Cèpe. Seul, M. Norse tâchait péniblement de comprendre quelque chose aux migrations antédiluviennes dont lui parlait le professeur, pendant que le *Christiania* défilait devant le *Rossignol*.

Tout à coup, le capitaine, qui avait appliqué de nouveau le télescope à son œil, fit un geste de vive surprise, devint grave et donna un coup de sifflet. Un matelot, cette fois gigantesque, se présenta, saluant.

— Envoyez-moi le *boy*.

Un mousse essoufflé, rouge comme une pomme de Rambour, blond comme un albinos, montra bientôt sa face ébahie. Il s'attendait à une semonce.

— Tiens, lui dit le capitaine, prends mon « verre » et regarde-moi ça, là-bas, au-dessus de l'île, qui monte et qui descend, qui plane et se balance...

L'enfant obéit.

— Regarde bien, et, après, fais-moi le plaisir de dire à M. Cèpe ce que c'est que son æpyornis préhistorique.

— Je n'ai pas dit qu'il fût préhistorique. C'est un contemporain.

— Oui, contemporain, en effet. — Eh bien, boy, qu'est-ce que c'est?

— Mais, répondit le mousse, rougissant et souriant, mais, capitaine, sauf votre respect, c'est..., ça m'a l'air d'être un cerf-volant.

# XXVIII

## CANOTS A LA MER

La déclaration inattendue du *boy* fut accueillie avec une énergique exclamation d'étonnement par M. Norse, et avec un haussement d'épaules témoignant de la plus parfaite incrédulité par M. Cèpe.

Ce dernier, la main sur sa bouche pour rire poliment au nez du capitaine, l'en ôta pour lui dire :

— Vous refusez d'admettre qu'il puisse exister encore un dernier æpyornis, d'une envergure phénoménale, et vous voudriez me faire gober un cerf-volant en pleine mer? — Alors, ce serait donc

Franklin ressuscité, qui se livrerait de nouveau à ses fameuses expériences sur le fluide électrique?

— Assurez-vous-en vous-même, docteur! Oui, mon oncle, croyez-moi, regardez, continua le capitaine.

M. Cèpe se précipita sur sa lunette, sans dire un mot. M. Norse en fit autant, avec plus de calme...

— Eh bien! docteur?

Mais le docteur, au bout d'une minute silencieuse consacrée à l'étude minutieuse du fameux point noir visible enfin pour lui, répondit au mousse, sans regarder le capitaine :

— Tu as raison, boy! c'est bien ce que tu dis!...

— C'est l'idée de Bill aussi, monsieur le docteur...

— C'est bien, merci, dit Harald au boy. Chasse sur ton ancre, maintenant, mon garçon.

M. Cèpe restait muet et pétrifié. M. Norse paraissait agité, mais ne parlait pas non plus.

— Eh bien, messieurs?

— Capitaine, je suis enfoncé, il n'y a pas à douter. C'est un cerf-volant démesuré, octogonal, fait comme un parapluie ouvert. Toutes mes excuses, capitaine.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon ami? Qu'en dites-vous, docteur? demanda M. Norse.

— Ma foi, monsieur Norse, qu'oserais-je vous dire à présent? Il serait absurde de penser que des habitants de Tristan sont venus ici, dans cet îlot inhabitable, pour enlever un cerf-volant, et un cerf-volant de cette taille et de cette forme étrange.

— C'est inadmissible.

— Parfaitement.

— Alors, quelle autre hypothèse?...

— Capitaine, répondit M. Cèpe, après un instant de réflexion et tout ému de l'idée qui lui était venue, c'est un signal aérien..., un signal de naufragés, peut-être!...

— Cela m'en a, malheureusement, bien l'air, dit le capitaine d'un ton très grave...

— Ah! les pauvres gens, s'écria M. Norse; ils ont eu là une idée bizarre, mais non illogique. Mais trêve de paroles. Il faut aviser à les secourir, à s'assurer tout au moins que nous ne sommes pas le jouet d'une illusion. La plus élémentaire humanité le commande.

— Certes, mon oncle! — Ce que je trouve de bizarre dans leur excellente invention, c'est qu'ils aient placé leur cerf-volant au sud. Au nord, à

l'ouest, les navires qui viennent de Rio au Cap auraient eu plus facilement connaissance de leur signal, car ils gouvernent de façon à passer au nord de Tristan, où est l'Établissement, et, avant d'y arriver, ils relèvent l'Inaccessible et Rossignol par leurs pointes du nord-est. Quant à ceux qui, comme le *Christiania*, arrivent du Sud, ils passent d'ordinaire loin des deux petites îles. Sans notre dérive, nous n'aurions pas aperçu leur signal. Les pauvres êtres qui souffrent sur ce bloc, s'il en existe, ne peuvent pas être des marins, — mais il appartient à des marins de les sauver.

— Bien, Harald. Maintenant, vite à l'œuvre, ils doivent nous avoir vus. Ils se demandent si nous les voyons, si nous nous détournerons de notre route ou si nous passerons... Ne prolongeons pas les angoisses de leurs espérances, la fièvre de leur anxiété... En route pour l'île !

— Tenez, mon oncle, voilà qui va leur dire un mot de consolation. La voix est rude, mais à l'entendre de là-bas elle leur arrivera bien douce.

Sur un signe du capitaine, les deux canons-revolvers d'acier du *Christiania* firent entendre, successivement, leurs détonations stridentes.

— Voilà le signal salué, mon oncle.

M. Cèpe remit son télescope en position avec empressement. Ses mains tremblaient d'émotion; enfin il s'écria :

— Le signal s'est abaissé... Il se relève! il s'abaisse encore! Ils ont compris.

— Tout va bien, reprit le capitaine. Ils ont compris, et je le pensais bien, qu'ils comprendraient. Des naufragés qui se font un phare de jour, de plus de cent mètres de haut, — car il atteint bien le tiers de la hauteur du morne, — ne sont pas des imbéciles.

— Ce sont des Européens, sans doute?... Le cerf-volant l'indique.

— Oui, ou bien des Asiatiques, Chinois ou Japonais, car chez eux le cerf-volant est plus qu'un jeu d'enfants, c'est un sport.

— C'est juste, je l'oubliais. — Mais quel cerf-volant! Ils ont dû employer, pour le garnir, au moins une des *bonnettes* de leur bâtiment naufragé, et tout le filin de la cale a été tordu pour fabriquer la ficelle...

Tandis que M. Norse et M. Cèpe, abandonnés par le capitaine qui donnait des ordres, se perdaient en conjectures, très impressionnés du reste tous les deux en songeant aux malheureux êtres

jetés sur cette roche inhospitalière, Harald faisait armer deux canots solides. On les avitaillait. On garnit même l'un d'eux d'un baril d'eau fraîche en même temps que de cordiaux. Enfin, lorsque le *Christiania* eut été amené aussi près du *Rossignol* que la prudence permettait de le faire, les canots furent mis à la mer, et l'on s'embarqua.

Tout l'équipage demandait à faire partie de l'expédition.

Mais M. Norse, le capitaine, M. Cèpe, le maître-coq, jugé indispensable pour la préparation des aliments offerts aux infortunés qu'on allait secourir enfin, le boy et les chaloupiers nécessaires allèrent seuls à terre.

Un point de débarquement était indiqué sur les cartes les plus récentes. On se dirigea vers ce point à tire d'avirons.

Par-dessus la muraille des falaises côtières, au sud, et assez loin en arrière, on voyait distinctement le cerf-volant des naufragés. Il avait huit pans, comme l'avait fait remarquer M. Cèpe, et sa surface reflétait le soleil. On n'en distinguait pas la couleur, même à la lunette. En approchant des roches, le cerf-volant disparut à leurs yeux, caché par les rampes du morne principal de l'île.

On fut plus mouillé que secoué par le ressac, pendant que les canots cherchaient un endroit commode pour accoster.

Enfin, on mit pied à terre, sur des éboulis, faute de mieux, et M. Cèpe marcha le premier sur le sable noir d'une plage étroite ouverte entre les hautes roches. Derrière lui venaient M. Norse, porté par des canotiers, et le capitaine Harald. Le maître-coq arrivait le dernier, avec les matelots chargés de vivres et de vêtements.

— Ah çà, dit M. Cèpe, regardant en l'air, devant lui, autour de lui, est-ce que tout cela serait un rêve? — Mais il n'y a pas un chat, ici?

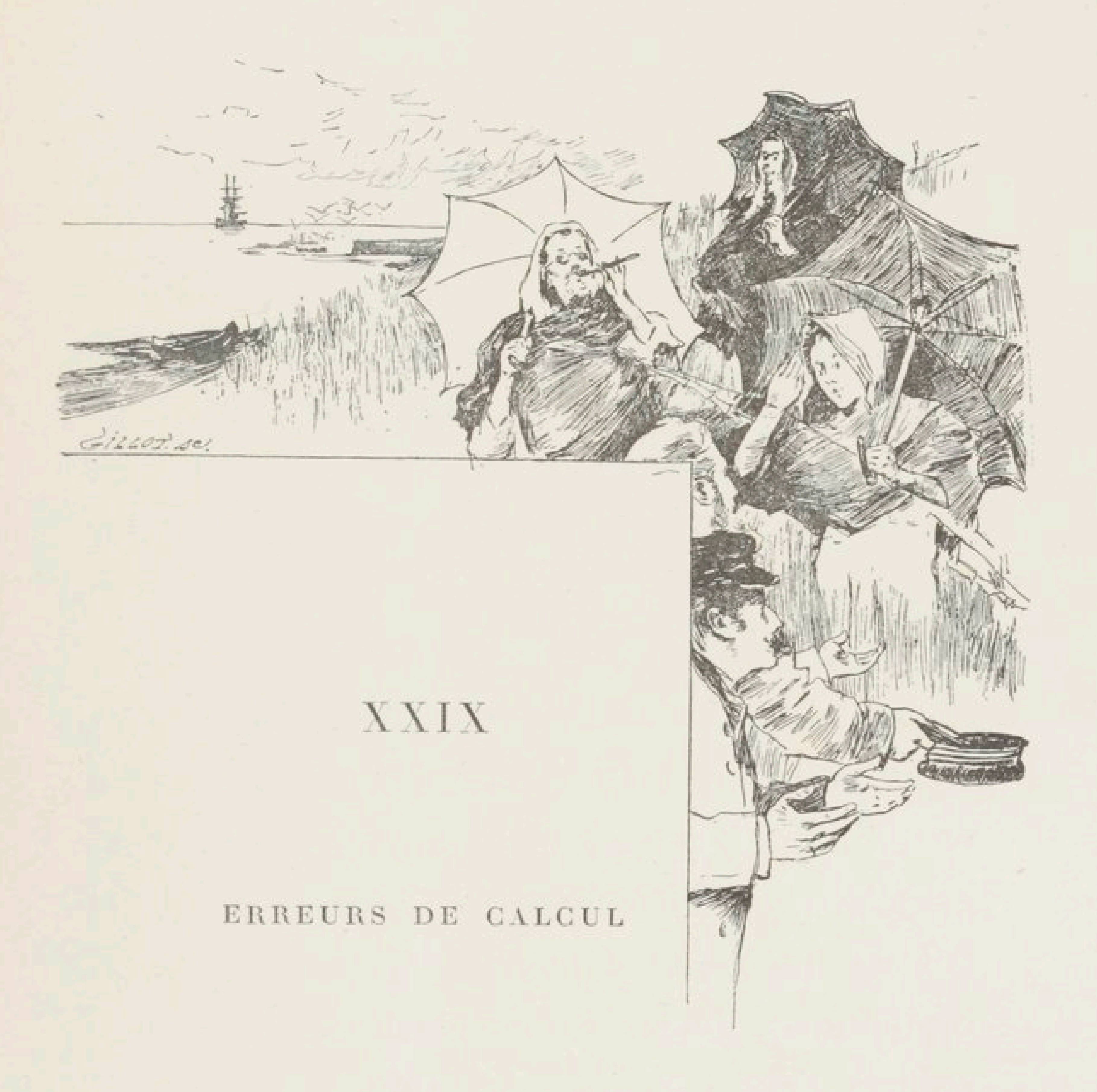
— Vous faites erreur, docteur, répliqua brusquement le capitaine. En voici un!

Mais il était aussi étonné de voir là un chat que M. Cèpe lui-même.

Du reste l'animal, après avoir montré un moment une petite figure inquiète, entre deux aiguilles de basalte, disparut subitement.

— C'est sans doute le chat de *Richard Whittington,* le marquis de Carabas des Anglais, murmura M. Cèpe. Mais où est son maître?

— Marchons, dit M. Norse.



# XXIX

## ERREURS DE CALCUL

Le capitaine, suivi de tout son monde, s'avança sur la plage. Celle-ci s'élevait en pente assez raide. Comme on la gravissait, avec la surprise de ne voir personne de l'intérieur accourir au-devant des arrivants, les sons vifs et gais d'un instrument à vent arrivèrent aux oreilles de chacun.

L'air que jouait l'instrument, rhythmé en marche joyeuse, était le refrain d'une chanson parisienne sur ces paroles :

*Il faut la voir, au bord de la rivière,*
*Boitant par devant, boitant par derrière!...*

— Pardon, excuse, capitaine, s'écria le maître-coq, qui était devenu plus blanc que sa veste, et dont les traits contractés semblaient ceux d'un homme frappé tout à coup de folie... Les yeux lui sortaient de la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a, Coq?

— Il y a que c'est l'air de la « Boiteuse » qu'on vient de jouer, un air français, et sur un fifre encore, et s'il y a ici un homme, cet homme ne peut être que Picolo, un musicien avec qui j'ai fait naufrage l'an dernier... Ça m'étouffe, ça, capitaine!... Je le croyais mort avec les camarades!... ah!... oui, c'est Picolo..., le voilà, et voilà que je tombe faible...

Le cuisinier, Vincent en personne, — car c'était bien lui, rencontré et repêché par un baleinier après deux jours d'agonie sur la quille d'un des canot du *Corbeau,* flottant renversé, — le bon Vincent s'affaissa sur une pierre, où le boy et les matelots l'entourèrent.

Pendant qu'on lui jetait de l'eau au visage, Col-Raide, Picolo et Talmouse, apparus depuis un

moment, venaient gravement à la rencontre des étrangers débarqués chez eux.

Ils avaient, pour la circonstance, et c'était une idée de Talmouse, on le sut plus tard, revêtu leurs costumes d'hiver, et ils marchaient, l'arc sur le dos, le parasol sur l'épaule. Picolo jouait du fifre, d'une main.

La vue de ces trois pauvres arlequins extraordinaires combla d'étonnement M. Norse et ses amis, et leur cœur se serra de pitié.

Ils remarquaient leur pâleur et leurs yeux rougis par des larmes récemment versées.

M. Norse, le capitaine, M. Cèpe, leur tendirent les bras, comme à des frères retrouvés..., la voix manquait aux Norwégiens comme au Français.

Mais au lieu de se jeter dans les bras cordialement ouverts avec une si sincère émotion, ils virent l'un des trois naufragés, c'était Talmouse, se détacher du groupe et venir lentement à eux :

Puis Talmouse salua et dit, d'une voix étouffée, mais qu'il essayait de rendre ferme, dans le mauvais anglais que lui avait appris Col-Raide pendant les soirées d'automne et d'hiver :

— Mon ami, M. Hutchinson, qui est Anglais,

va avoir l'honneur de vous expliquer la chose. Mais, d'abord, où est le capitaine du vaisseau anglais qui vient nous délivrer?

— Je commande ce bâtiment, monsieur, répondit le capitaine Harald, qui comprenait parfaitement l'anglais. Mais je parle français aussi. Je ne suis pas Anglais. Êtes-vous un Français? — Moi, je suis Norwégien.

— Norwégien? — Prodigieux! — C'est toujours un capitaine anglais qui sauve les gens, dans les livres que j'ai lus en portant mes tourtes. Ça ne fait rien! Merci, de tout notre cœur! Je ne peux pas tout vous dire... Nous avons tant pleuré, tous les trois, et tant crié de joie, depuis vos coups de canon, que..., enfin, voilà... A la vie, à la mort, tout ce que vous voudrez!... Ah! capitaine!... ah! messieurs!... C'est Maman-la-France qui va être contente!

M. Norse, tout en serrant avec effusion les mains des trois solitaires, regardait son neveu. Il comprenait mal le français haché, désordonné, du jeune homme. M. Cèpe se toucha le front d'un air de profonde compassion. Il croyait Talmouse atteint de délire.

Il embrassa le pauvre garçon et lui dit :

— Tout est fini pour vous, désespoir et famine. Je suis votre compatriote. Je suis de Paris.

— De la rue Beaubourg?

— Non, du Gros-Caillou.

— Eh bien, ajouta Talmouse, qui cette fois ne put dominer son attendrissement et pleura..., eh bien! vous me retrouvez dans un endroit qui doit vous rappeler joliment le nom de votre quartier. Il n'y a que ça ici, des gros...

Mais il n'acheva pas la plaisanterie qui s'échappait de ses lèvres malgré lui, car le bon Vincent, revenu à lui, se précipitait dans ses bras, l'étreignait, puis embrassait Col-Raide et Picolo, anéantis de surprise.

Sous le coup de cette apparition subite et de la reconnaissance émouvante qui la suivit immédiatement, les jambes des naufragés défaillirent. Ils se laissèrent tomber sur le sable.

Tout le monde les entoura. On déboucha des bouteilles. On leur versa du vin dans le gosier.

— Ils meurent d'inanition, les pauvres gens! dit M. Cèpe. Vite, du pain!

— Non! monsieur Gros-Caillou, gémit Talmouse. Nous avons déjeuné, c'est l'excès de la joie. Pardon, capitaine... Pardon, monsieur...

— Mon oncle, M. Norse...

— Pardon, monsieur l'oncle... C'est le bonheur, c'est tout ça! c'est Vincent! Voilà les morts qui reviennent pour nous sauver, à présent!... J'en ferai une maladie!

— Mangez un peu?

— Du pain! oh! du bon pain!... Ah! messieurs, merci! Il y a aujourd'hui... plus de... *trois cents pierres* et plus de *cinquante coquilles* que nous n'avons goûté du pain!

— Le cerveau est évidemment pris, dit à voix basse M. Cèpe à M. Norse... C'est l'effet de la solitude..., de la misère...

Puis, tout haut, M. Cèpe demanda avec bonté:

— Depuis combien de temps êtes-vous ici, mon enfant? une semaine?...

— Quel jour sommes-nous? monsieur Gros-Caillou...

— C'est aujourd'hui le 7 décembre...

— Le 7 décembre! — Alors, il doit y avoir un an, oui, aujourd'hui....., juste trois cent soixante-cinq jours, que Col-Raide, Picolo et moi, nous sommes débarqués ici, la tête la première...

Pendant que Talmouse s'expliquait, Col-Raide

et Picolo avaient été l'objet des soins des autres personnages. Ils parlaient, ils buvaient, ils riaient..., et tout à coup, ils s'arrêtaient pour regarder Talmouse, pour lui sourire, et ils en versaient de nouveaux pleurs...

M. Cèpe continuait son interrogatoire, que M. Norse et le capitaine essayaient inutilement d'interrompre...

— Êtes-vous sûr de votre date, mon cher...

— Talmouse. Je m'appelle Civet, mais on me nomme Talmouse.

— Bien, vous avez fait naufrage quand, infortuné Talmouse?

— Le 6 décembre, jour de Saint-Nicolas, le 6 décembre, avant minuit, et j'étais ici le 7 au matin, par conséquent.

— Eh bien, mon ami, vous vous êtes trompé. Il y a bien un an, mais il y avait déjà hier soir trois cent soixante-six jours que vous étiez dans votre île...

— Ollala! Est-ce que les années ont augmenté depuis mon départ de chez Papa-Paris?

— Non. Mais 1888 est une année bissextile. Février a eu un jour de plus. Ça lui arrive tous les quatre ans.

— Mais, alors, je suis plus vieux de jours que d'années.

— Tout le monde en est là. Un homme de cinquante-deux ans, par exemple, les a, ses cinquante-deux ans, bien entendu ; plus 13 jours de bissextiles ! Et c'est mon cas !

M. Norse et le capitaine arrachèrent Talmouse, ahuri, des mains du terrible professeur. Celui-ci s'excusa. Il s'était cru en train de faire sa classe !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant le déjeuner, qui eut lieu devant l'Habitation, en plein air, et auquel, dans la fièvre impatiente de leur joie, les naufragés ne touchèrent presque pas, bien que son menu fût composé de mets et de boissons dont ils étaient privés depuis un an (et un jour), il fut décidé qu'ils quitteraient l'île, à la fin de la journée, emportant avec eux, non seulement Miston, devenu très vite l'ami de tout le monde, mais aussi quatre paires des *Mal-peignés* de leur basse-cour, et, parmi les objets, ustensiles, vêtements, etc., les choses les plus curieuses qu'ils avaient créées avec les parapluies de Col-Raide.

Il fut convenu également que le récit de leurs aventures ne serait fait qu'à bord du *Christiania*,

où l'on aurait bien le temps de nouer plus ample connaissance, en allant de l'île du *Rossignol* au Havre, après avoir passé par Tristan, par Rio, par Sainte-Hélène, Dakar, les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère, Lisbonne..., que M. Norse se proposait de visiter avant de regagner la Norwège.

M. Cèpe prit des vues de l'Habitation, de la Forge, des Caves, des Citernes, avec le morose décor des rochers volcaniques qui les encadrait.

Un pilon à mortier, broyant les laves et le sable de la plage, qui se composait d'une pierre pesante suspendue à un faisceau de manches de parapluies, par un câble de sparterie, entre deux piliers de maçonnerie, — pilon qu'on élevait et qu'on laissait retomber sur une plaque de granit, à la façon du *mouton* des enfonceurs de pilotis, étonna beaucoup M. Cèpe. Les arcs, les arbalètes, les couteaux, les scies, les ciseaux à froid, les marteaux, tous tirés des parapluies, comblèrent d'étonnement les voyageurs et les marins du *Christiania,* émerveillés de tant d'ingéniosité courageuse.

Mais l'immense Cerf-volant, que quatre matelots voulurent aller chercher eux-mêmes, par les

cordages à bâtons de perroquet de la falaise, sur le plateau qu'elle supportait, excita plus encore l'admiration de tout le monde, et la plus vive.

Il était entièrement fait, carcasse et voilure, avec les matériaux extraits de la carrière... des parapluies. L'idée était de Talmouse, lequel, jusqu'à quinze ans, chaque mois de septembre, aurait pu obtenir, sur les fortifications de Paris, un premier prix de cerf-volant, avait-il dit.

La corde, en soie, tordue avec art, au tourniquet, et imprégnée de colle et d'huile, avait plus de deux cents mètres de longueur! — Sa solidité et sa légèreté étaient extraordinaires.

— Aussi, disait Col-Raide en soupirant, il n'y en a plus guère qui aient encore leur belle robe, parmi mes pauvres riflards! Mister Talm-haouse était impitoyable. Il m'en demandait toujours!

— Dame! dit Talmouse, il m'en fallait joliment du *poil d'otaries* de la caverne, — je vous expliquerai ce que cela veut dire, plus tard, messieurs, — pour arriver à filer ma ficelle!

— Et si une tempête, demandait le capitaine, avait brisé votre corde et emporté le cerf-volant?

— Ah! nous l'avons craint très souvent, capi-



La corde avait plus de deux cents mètres de longueur (P. 286)

taine, bien qu'on ne le lançât dans les airs que par les beaux temps. Mais il ne lui est arrivé aucun accident grave. Si le cerf-volant s'était envolé, eh bien! nous avions encore de quoi en construire un second, et solide. Quant à la corde..., nous possédions en magasin, pour la remplacer, — mais ça n'aurait pas valu la soie tordue, peut-être, — nous possédions encore trois cents mètres de corde en *bastin*, une longue *ligne* de harpon de baleine, récoltée sur l'animal même, par ces messieurs et moi, un jour que cette pauvre fille, blessée à des centaines de lieues d'ici, était venue mourir sur mon île. Nous en avons tiré encore de l'huile, et des *fanons* de quoi garnir tous les corsets de la terre!

— Vous les emporterez avec vous, c'est entendu.

— Si vous le permettez. Nous devons quelques sous à notre ami Col-Raide, un billet de cinq cents francs, et nous serions bien aises, en vendant nos fanons, de lui restituer sa banknote...

— Jamais! cria Col-Raide.

— Mais, mes chers enfants, reprenait le capitaine, pourquoi diable avez-vous installé au Sud de l'île votre ingénieux signal?

— Au Sud?... Mais, capitaine..., mais c'est bien au Nord qu'il était. Et je me disais : « S'il vient des navires, ils viendront plus souvent du Nord, comme le nôtre..., et alors ils verront notre cerf-volant au nord ! »

— Permettez..., c'est au Sud que vous l'avez mis !

— Talmouse, interdit et voyant tous les yeux des marins se fixer sur lui, avec un air d'étonnement, toussa, regarda Col-Raide et Picolo, et leur dit :

— Est-ce que je vous aurais mis dedans sans le vouloir, mes bons vieux !...

Puis il poursuivit, en s'adressant à M. Harald et à M. Norse :

— Voilà ce que j'ai dit à mes compagnons avant d'établir notre *treuil* pour la corde, et cela en me rappelant ce qu'on m'avait appris à la Communale, à l'école... Je leur ai dit : « Quand on regarde le Midi, du côté du soleil, ayant le Levant d'un côté et le Couchant de l'autre, ce qu'on a derrière soi, c'est le Nord. »

— Parfaitement, mon enfant, vous avez raison, dit M. Cèpe.

— Eh bien, ici, le soleil, devant nous à midi,

se lève là, et il se couche là ; alors, derrière moi, en le regardant, c'est le Nord, pardine !

— Oui, mais nous sommes dans l'hémisphère austral, mon cher ami, s'écria M. Cèpe, et vous avez raisonné comme dans l'autre, le nôtre, le boréal. Or, dans l'hémisphère où nous sommes, ce Midi, vers lequel vous vous êtes tourné, en consultant le mouvement apparent du soleil, c'est le Nord, et derrière vous, c'est le Sud.

— Ollala ! oui. Ah bien ! je n'y ai pas réfléchi. Ce que c'est tout de même que de n'avoir jamais voyagé ! Drôle de *misphère,* où les ans ont trois cent soixante-six jours et où le soleil est au Nord !

. . . . . . . . . . . . . . . .

## XXX

### LE 6 MAI 1889

L'Exposition du Centenaire avait été ouverte. Le public cosmopolite qui s'étouffait, pendant l'après-midi de cette inoubliable journée, joyeuse et désordonnée, dans l'enceinte du Champ de Mars, du Trocadéro et de la place des Invalides, dépassait de beaucoup, par la multitude de ses foules, le célèbre « peuple immense » qui figure, en lettres d'or, sur l'inscription de l'Obélisque.

Il était près de six heures. Une fumée légère flottait encore au deuxième étage de la Tour Eiffel, dont le canon venait de tonner, quand, au pied du colosse de fer, un groupe de huit spectateurs,

affamés comme tous les autres, se décida à quitter la place pour essayer de gagner un restaurant.

Tentation bien vaine! Il n'y avait plus rien à manger nulle part.

Après avoir erré d'établissement en établissement, et imploré à dîner partout, mais inutilement; après avoir vu un personnage officiel, qu'on leur désigna comme l'administrateur de la Comédie-Française, assis sur une caisse vide, et distribuant à sa famille les morceaux d'un pain unique qu'on lui avait vendu comme par faveur, les huit personnes qui composaient ce groupe faillirent mourir d'inanition, comme les autres, sur l'énorme radeau de la Méduse que devint l'Exposition, à six heures du soir, le 6 mai 1889.

Elles se décidèrent à regagner Paris, où les hôteliers des boulevards, sombres dans le désert de leurs salons, priaient ardemment le ciel de leur envoyer des clients. On héla une voiture.

— Nous reviendrons ce soir, pour les fontaines lumineuses, disait, pendant leur mouvement de retraite, l'une des huit personnes, et c'était un grand vieillard étranger au teint fleuri, souriant, donnant le bras à un jeune homme au teint hâlé.

De l'autre côté du grand vieillard, qui ne pa-

raissait nullement fatigué, marchait un gentleman au fort accent britannique.

— Mon cher monsieur Norse, disait le gentleman, il était impossible aux restaurateurs de prévoir une telle affluence d'estomacs au Champ de Mars. Mais voyez comme le petit peuple de Paris est « à la hauteur, » selon l'expression de notre ami Talmouse. Il a assisté à cette fête avec son dîner sous le bras, tout prêt, dans un journal, sans avoir oublié ni le sel, ni même la moutarde, et les voilà tous qui s'installent sur le gazon, pour dîner à leur aise, comme chez eux, avec le plus beau sang-froid du monde! C'est admirable!

— C'est Papa-Paris qui leur met ça dans le sang, s'écria une voix joyeuse. C'est égal, ce n'était pas la peine de quitter mon île pour mourir de faim ici. Ollala! quel monde et quel creux! — Un *Poulet de roche aux Choux de Neptune,* un! — Picolo!

— Voilà, voilà! monsieur Talmousse.

— C'est égal, mon rêve est accompli. J'ai inauguré la Tour Eiffel avec M. le Président de la République. Seulement, on me l'a changé, mon Président, pendant que j'étais dans cette *demi-sphère* où le soleil est au Nord. Et on ne m'a pas

attendu pour me consulter, moi. C'est un peu raide! Enfin, il n'est pas vilain, celui-là ; ne nous plaignons pas. — Ah! monsieur Norse! ah! monsieur Haviland! que je suis content tout de même de me sentir là, avec vous tous, avec Col-Raide, avec Vincent, avec Picolo, de retour dans la Ville chérie de Maman-la-France!

— Et vous ne la quitterez plus, je suppose, dit le gentleman. Vous voilà bon bourgeois de Paris, à présent.

— Grâce à vous, monsieur Haviland! grâce à vous, monsieur Norse! mes bienfaiteurs!...

— Allons, allons, Talmouse, n'exagérons pas...

— Oui, mes bienfaiteurs! comme dans la « Morale en actions, » que je vais relire, sous les becs de gaz, en portant mes...

— No, mister Talm-haouse! Vous oubliez que vous êtes patron, et non plus gâte-sauce, à présent, et Picolo est votre associé. Vous n'aurez plus de tourtes à porter; mais vous, il faudra les faire, au blanc, et bonnes, et les envoyer à l'heure précise chez M. Hutchinson, votre voisin le marchand de parapluies, qui s'est fixé à Paris récemment.

— Oui, Col-Raide, n'ayez pas peur, on soignera les clients! — Mais quel rêve, mes enfants, quel

rêve! — Je ne crains pas de le dire, mais, depuis dix jours que ma boutique de la rue Rambuteau, au coin de la rue Beaubourg, est ouverte, peinte à neuf, et garnie de gâteaux de Savoie avec des roses et des amours sur le pic, je sors à chaque instant, je me pose sur le trottoir et je lis, toujours avec surprise, au-dessus de la porte : « CIVET, DIT TALMOUSE, ET PICOLO, — PATISSIERS-TRAITEURS. » — Oui, traiteur, j'y ai tenu à ce vieux mot-là. Et « On porte en ville » n'a pas été oublié non plus. C'est dommage que Vincent n'ait pas voulu *traiter* avec nous. Mais non, il veut retourner en mer! — Il veut avoir un jour de plus tous les quatre ans. Ollala!

Pendant que Talmouse, redevenu pâlot et toujours taché de rousseur, mais grandi et porteur de favoris naissants, se répandait en des discours débordant de joie, l'antique *tapissière* aux ressorts criards qui les ramenait au boulevard de la Madeleine, où M. Norse voulait dîner, et bien, avait gagné la place de la Concorde.

— En voilà une guimbarde? Elle est solide et nous rend service, c'est vrai, mais elle n'est pas jolie. On dirait qu'elle a été faite en parapluies, elle aussi, dans notre île, cette voiture-là!

En descendant de leur véhicule grotesque, Talmouse bouscula, sans le vouloir, une famille bourgeoise dont chacun des membres, la bouche ouverte, le nez en l'air, semblait chercher un ballon dans les nuages. Il s'excusa poliment.

— De rien, de rien, mon cher monsieur, c'est nous qui avons tort, dit le chef de la famille; nous nous étonnons de ne pas voir d'ici la Tour Eiffel. C'est étonnant, madame Durand, on devrait l'apercevoir, pourtant, c'est le plus haut monument du monde.

— Ma foi, monsieur, répliqua Talmouse, en donnant un coup de coude à Col-Raide et à Picolo, la Tour Eiffel, c'est assez coquet, en effet, mais nous venons de pays où il y a mieux que ça, en fait de pic! Le clocher de *cheux* nous, par exemple, il a trente-six mètres de plus que la Tour.

Le bourgeois, étonné par cette affirmation, salua, serra le bras de sa femme, et emmena sa famille en lui disant:

— L'étranger commence à affluer dans la capitale. Ce monsieur-là, chez qui les clochers sont si hauts, arrive de la Patagonie centrale évidemment, où le plus petit homme a sept pieds, à ce qu'il paraît. — Nous en verrons à l'Exposition, bien sûr.

— Mais, monsieur Durand, il n'est pas déjà si grand que ça, celui-là !...

— Oui, mais l'autre avec des lunettes à taffetas vert, et puis l'autre, le vieux à cheveux blancs et tout rose, tous purs Patagons, madame Durand !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A minuit seulement, le 6 mai 1889, MM. Talmouse, Hutchinson et Conraert van Beerstraaten, dit Picolo, regagnaient leurs domiciles respectifs, rue Rambuteau, au coin de la rue Beaubourg, pendant que Miston, dédaignant la jolie cabane d'osier capitonnée de soie rose qu'on avait achetée à son intention, dormait paisiblement sur l'une des étagères en glace de la boutique du pâtissier-traiteur.

Profitant de la gaieté publique qui animait encore les rues et permettait toutes les excentricités, Picolo précédait ses deux amis en jouant sur son fifre l'air, alors séditieux, mais nouveau pour lui, des *Pioupious d'Auvergne*.

Et Talmouse disait à Col-Raide :

— Je serai comme Christophe Colomb, je ne donnerai pas mon nom à la terre... de pierre que j'ai habitée le premier !...

— C'est vrai, elle a déjà un nom...

— Qui lui a été donné par des Français, et ça me console!

— Oui, mais, s'écria soudain avec orgueil le musicien, ce sont des Hollandais qui ont fait connaître et décrit, avant tout le monde, l'archipel découvert, en 1506, par un Portugais! M. Cèpe me l'a redit, tout à l'heure, au dîner.

— Il a été bien silencieux, aujourd'hui, M. Cèpe?

— Il regrettait la Norwège; on dîne très bien, à ce qu'il paraît, à Christiania.

— Eh bien! qu'il ne se désole pas; M. Norse et le capitaine Harald seront de retour chez eux, avec lui, dans un mois. Sans l'Exposition, ils nous auraient quittés au Havre.

— Ah! ils parleront longtemps de l'île du *Rossignol!*

— Je l'espère, car ce sont des amis comme on en voit peu! Mais, à propos de mon île, j'ai trouvé un *truc* pour me faire oublier la contrariété que j'éprouve à ne pas lui donner mon nom.

— Un *truc?* Je ne comprends pas, mister Talmhaouse?

— Elle s'appelle l'île du Rossignol?

— Oui, *Nightingale!*

— Non! le *Rossignol,* en bon français. Eh bien, le moyen que j'ai trouvé de ne pas lui ôter son nom et de lui en offrir un, moi, c'est de l'appeler, en votre honneur, comme on appelle les parapluies *d'occasion,* mon cher Col-Raide.

— Aoh! ils étaient tous neufs, sauf..., dit le *chineur*, à voix basse, sauf...

— Sauf cent et quelques, oui! Eh bien, en souvenir de vos vieux riflards, qui nous ont sauvé la vie, je décrète et décrétons ce qui suit :

L'île des Parapluies change de nom. Désormais, elle s'appellera :

« L'Ile des Rossignols! »

*P.-S.* — Un des magnifiques *Malpeignés (Eudyptes chrysocoma)* qu'on voit, empaillé, hélas! dans le *hall* des galeries de zoologie, au Jardin des Plantes, a été offert au muséum par MM. Talmouse, Picolo et Col-Raide, ainsi que des spécimens du roseau géant de la jungle *(spartina arundinacea)*, que les habitants de Tristan d'Acunha appellent le *tusseck*.

Une bouture de la phylique *(phylica arborea)*, le prétendu *noirprun* de M. Talmouse, et qu'il a

rapportée à Paris, prospère dans la « vallée suisse » du même établissement scientifique, établissement si remarquable d'ailleurs par la complaisance célèbre de ses ours, toujours disposés à grimper à l'arbre, pourvu qu'on les en prie poliment.

Devoir auquel Talmouse n'avait jamais manqué, quand il était jeune et lorsqu'il portait des tourtes rue Saint-Bon, — en passant par le Jardin des Plantes !



# FAUNE ET FLORE

DE

# L'ILE DES PARAPLUIES

| NOMS DONNÉS PAR TALMOUSE ET SES AMIS | NOMS VÉRITABLES |
| --- | --- |
| Les *malpeignés*. | *Eudyptes chrysocoma*. — Le Corfou. |
| Les albatros hurleurs. | *Diomedea exulans*. — *Chlororhynchus*. |
| Les grandes herbes de la jungle. | *Spartina arundinacea*. — Le *Tusseck* des Anglais de Tristan. |
| Les goëmons immenses. | *Macrocystis pyrifera*. — *Lessonia-fucescens*. |
| L'arbre unique. | *Phylica arborea*. — La Phylique. |
| Les épinards et le millet vert. | *Chenopodium*. — L'Ansérine balsamique. |
| Le géranium-thé. | *Pelargonium australe*. |
| L'algue à sucre. | *Laminaria saccharina*. |
| L'algue-légume. | *Laminaria digitata*. — La *Tangle* comestible des Anglais. |
| Le céleri sauvage. | *Apium antarticum*. |

# TABLE

# TABLE

*Achevé d'imprimer*

le trois novembre mil huit cent quatre-vingt-dix

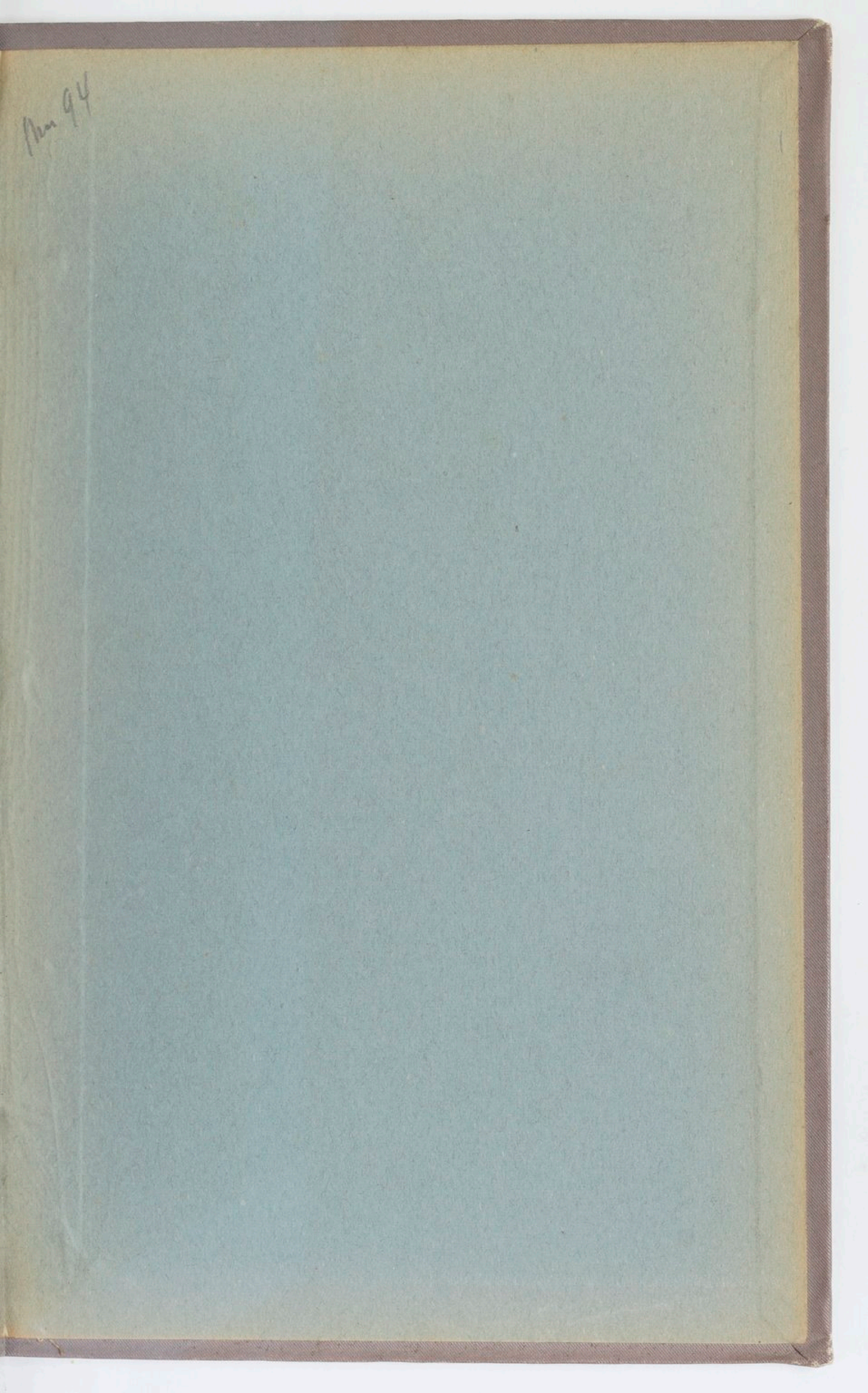
PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Aug. Springer, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*




FAC ET SPERA
AL